

Elizabeth Garnier

LES
VOEUX TÊMÉRAIRES
OU
L'ENTHOUSIASME.

PAR M^{me}. DE GENLIS,

Auteur du théâtre d'Education, d'Adèle et Théodore &c. &c. &c.

Eh! le voeu le plus libre et le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout, peut sembler téméraire!

LA HARPE.

La modération est le trésor du sage.

VOLTAIRE.

TOME SECOND.

à HAMBOURG

chez P. CHATEAUNEUF, Libraire,

et se trouve

à Paris chez BERNARD, Libraire quai des Augustins,

et à Londres chez L'HOMME, Newbondstreet.

M D C C X C V I I I.



LES VOEUX TÉMÉRAIRES.

*A*YANT terminé toutes mes affaires je ne songeai plus qu'à partir. Je me voyois enfin au moment de retrouver tout ce que j'avois perdu, mes transports redoubloient à chaque réflexion. Les préparatifs nécessaires à mon départ me retinrent encore deux jours, je les passai dans le cabinet dont toutes les peintures me retraçoient le bonheur des premiers tems de mon mariage. Avec quel ravissement je revoyois les images si chères d'une félicité qui m'alloit être rendue! J'en jouïssois déjà par les souvenirs délicieux dont je m'étois volontairement privée pendant si longtems, je les rappellois tous avec

autant de joie que j'avois éprouvé de douleur en cherchant à les écarter. Il me sembloit qu'en me refaisissant ainsi du passé, je r'ajoutois à ma vie toutes les années de bonheur qui s'étoient écoulées. Mon imagination s'exaltoit d'une manière si extraordinaire, que l'idée de l'infortuné Comte ne s'y offroit presque plus, il m'étoit si facile de la repousser en pensant à Lord Clarendon! enfin rien ne m'arrêtant plus dans le Derbyshire j'en partis un matin à la pointe du jour. Enivrée des plus flatteuses espérances et des plus doux projets, le voyage me parut d'une longueur extrême; à mesure que je me rapprochois de Londres mon impatience redoubloit. Je m'étois peint de tant de manières, le bonheur dont j'allois jouir, je m'en étois fait de si délicieuses idées, que j'aurois donné la moitié de ma vie pour l'avancer de quelques heures. Je me figurois la surprise de Lord Clarendon en me voyant paroître, je me plaisois même à me représenter l'embaras, la contrainte et le dédain de son premier accueil, je jouïssois d'avance de l'étonnement que lui causeroient la joie et la sérénité répandues sur mon visage, je le voyois m'examiner en silence et lire dans mes yeux baignés de

LES VŒUX TÊMÉRAIRES.

larmes, ma justification et notre bonheur. Enfin je me représentois le moment décisif et touchant où je pourois lui dire en me précipitant dans ses bras : *innocente, proscrire et justifiée je vous aime encore plus que jamais !* telles furent les idées qui m'occupèrent sans cesse pendant ma route hélas ! que j'étois loin de pressentir le malheur qui m'attendoit !

Cependant j'approche de Londres, je le découvre, mes yeux se remplirent de larmes ; je suis agitée d'un frissonnement universel, je crie, je pleure, je presse les postillons, j'arrive ; je traverse cette ville autrefois abhorrée, témoin de mes outrages et de mes malheurs et maintenant l'objet, le but de mes desirs. Tous les souvenirs qu'elle me rappelle loin de m'attrister redoublent ma joie. Je l'ai quittée mourante, accablée de honte et de douleur, je compare ma fuite à mon retour et j'en apprécie mieux encore le changement inespéré de mon sort. Appuyée sur la portière, je nomme à haute voix avec emphase la maison de Lord Clarendon ; j'appelle mes gens, je leur défens de me précéder, je veux m'annoncer moi-même. Je me montre, je désire que tout

ce qui passe, tout ce qui me rencontre me reconnoisse; il me semble que mon triomphe est écrit sur mon visage et qu'en me laissant voir je me justifie..... enfin j'aperçois ma rue..... ma maison!..... à cette vue, hors de moi je veux ouvrir la portière, descendre, courir, me précipiter..... une joie si vive, des mouvemens si violens surpassent mes forces et les épuisent, la respiration me manque, mes jambes tremblantes ne peuvent me soutenir et je retombe dans ma voiture..... quelle douleur, et quel effroi alloient succéder à des transports si doux!... je m'étonne encore d'avoir pu supporter sans mourir une révolution si cruelle!..... en entrant chez moi je vis la cour remplie de monde et de voitures, je descends, et sure de trouver Lord Clarendon je vole à son appartement, avec l'intention de le faire demander dans son cabinet. Je rencontre sur le perron un vieux valet de chambre qui l'avoit élevé, je lui dis de me conduire, il me regarde, me reconnoit et s'écrie: *ah! Milady! vous arrivez trop tard, Mylord est expirant!* à ces funestes mots, tout mon sang se glace, et je tombe évanouie sur les marches du perron..... de cruels secours me rappellent à la vie, j'ouvre

les yeux, je me trouve dans ma chambre entourée de mes femmes et je reconnois Lady Névil au chevet de mon lit. Dois je mourir enfin m'écriai je, Lord Clarendon! ... il vit encore dit Lady Névil, ... eh bien repris je qu'on me conduise près de lui non Madame répondit Lady Névil d'un air froid et dédaigneux, vous ne le verrez point. Je ne le verrai point! interrompis je avec emportement, et qui peut m'en empêcher? je ne reçois d'ordre ici que de Lord Clarendon et lui seul a le droit de m'en prescrire. A ces mots je me lève précipitamment pour sortir, mais Lady Névil me retint, et prenant un ton plus doux, vous êtes la maitresse de voir mon neveu me dit elle, mais Madame il est mourant, et la surprise que lui causera votre présence, peut avancer encore ses derniers moments. Je me rendis à cette réflexion que l'égarement de la douleur m'avoit empêché de faire. Oui m'écriaije, oui je dois me cacher et me soustraire à sa vue, mais je dois être auprès de lui, et le soigner, le veiller sans qu'il le sache alors sans laisser à Lady Névil le tems de répliquer, je m'échappai de ses mains et je courus chez Lord Clarendon; je m'arrêtai dans son anticham-

bre, je parlai à ses gens avec une fermeté qui leur en imposa et je fus me faire obéir. Je demandai son médecin, je le questionnai, il acheva de me percer le cœur, en me disant que Lord Clarendon au septième jour d'une fièvre putride étoit à toute extrémité. Cette confirmation de mon malheur me fut presque aussi douloureuse, que m'en avoit été la première nouvelle. Au désespoir et pouvant à peine retenir des gémissemens et des sanglots qui s'échappoient malgré moi, je suivis le médecin qui me conduisit dans la chambre de Lord Clarendon; les rideaux de son lit étoient tirés, de manière que je pouvois entrer sans être apperçue. On me donna un fauteuil près de la porte, et je restai là près d'une heure les yeux fixement attachés sur le lit dans un saisissement qui me rendoit immobile et stupide. Cette funeste contemplation m'absorboit toute entière, et j'étois absolument hors d'état de voir et d'entendre ce qui se passoit autour de moi. Je fus enfin tirée de ma léthargie par le médecin qui vint me dire que *le poux étoit un peu moins mauvais*. Ces seuls mots me ranimèrent. Ce rayon d'espoir releva mon courage et me rendit à moi-même. Je sortis de l'anéantissement où la

douleur m'avoit plongée. Je commençai à porter mes regards sur ce qui m'environnoit, je vis que la chambre étoit remplie des parens et des amis de Lord Clarendon, et personne ne s'étoit approché de moi et ne m'avoit parlé. Ce mépris si marqué me toucha peu d'abord et n'excita que ma surprise. Cependant tous les yeux étoient fixés sur moi; on m'examinait avec l'expression insultante de la plus vive indignation, on se parloit à l'oreille, Lady Nevil d'un air hypocrite et réservé écoutait les confidences, et sans répondre haussait les épaules en soupirant et en me regardant dédaigneusement. Je supportai cet examen avec patience, et j'opposai sans peine l'indifférence et la froideur, à l'indécence, à la méchanceté et à l'affectation. Enfin sur le soir le médecin parla tout bas à Lady Névil; alors elle le prit sous le bras d'un air affairé, se leva tout à coup et l'enmena dans l'antichambre où tout le monde la suivit. Cette fuite soudaine me causa un effroi inexprimable; j'avois seulement compris qu'il s'agissoit de l'état de Lord Clarendon, et l'idée la plus funeste vint à l'instant s'offrir à mon esprit. Glacée de crainte je n'osois éclaircir ce doute affreux, lorsque j'entendis

LES VOEUX TÉMÉRAIRES.

Lord Clarendon se retourner, s'agiter dans son lit et se plaindre. Hélas ! il souffroit, mais il respiroit encore, et après avoir envisagé le comble du malheur, je me trouvais trop heureuse dans cet instant et je bénis le ciel comme s'il venoit de me le rendre. Cependant Lady Névil ne revenant point, j'envoyai chercher le médecin et je lui demandai l'explication de ce qui venoit de se passer. C'est me répondit il que j'ai proposé de faire saigner Mylord ; Lady Névil n'est pas de cet avis, toutes ces dames s'y opposent et je n'ose rien prendre sur moi. Ce discours me fit éprouver le mouvement de colère le plus violent que j'aie jamais eu dans ma vie. Je pris mon parti sur le champ. Vous devez Monsieur répondre je, ne consulter ici que moi. Seule j'y suis maîtresse et j'y puis ordonner. A ces mots je me levai, je fus dans l'antichambre et m'adressant à Lady Névil, il est tems Madame lui dis je, que je rentre dans mes droits ; l'égarement d'une juste douleur me les a fait négliger jusqu'ici, mais enfin je vous déclare que j'aurai désormais le courage de les soutenir. La femme de Lord Clarendon après l'accueil qu'elle a reçu ne voit ici que des étrangers ; elle ne veut

point qu'ils partagent avec elle les soins sacrés auxquels elle se consacre. Quand Lord Clarendon aura repris sa connoissance, il décidera entre nous ; mais jusque là, la chambre est mon azile et je ne souffrirai pas qu'on vienne m'y troubler. En achevant ces mots je rentrai et fermai sur moi la porte à double tour. Alors j'envoyai chercher les deux plus habiles médecins de Londres, afin d'avoir une consultation. Ils arrivèrent, furent d'avis de la saignée, et on la fit à l'instant même. Pendant cet intervalle Lady Névil furieuse, sortit de la maison, suivie de toutes les personnes que j'avois reléguées dans l'antichambre avec elle. On répandit dans le monde que j'étois revenue avec l'espérance de saisir un moment de foiblesse de Lord Clarendon pour lui faire signer un testament en ma faveur *), s'il reprenoit un instant de connoissance. C'est ainsi que toutes les actions les plus innocentes de ma vie devoient être interprétées ! c'est ainsi que juge le monde sur des apparences incertaines et trompeuses. Nul de nous ne voudroit condamner juridiquement à une

*) En Angleterre un mari peut donner par testament tout son bien à sa femme, et même deshériter ses enfans pour elle.

flétrissure infamante le dernier des citoyens dont le crime ne seroit pas incontestablement prouvé; la seule idée d'un jugement inique dans ce genre fait horreur à l'homme le moins délicat; et tous les jours, nous nous réunissons d'un commun accord pour deshonorer des objets que les liens de la société et souvent même ceux du sang devroient nous rendre intéressans et chers. Sur de simples conjectures, de légers indices, nous leur ravissons sans scrupule l'honneur, ce premier des biens après la vertu, et sans lequel la vie n'est qu'une chaîne honteuse que l'innocence ne peut supporter qu'au fond d'un désert, loin des regards qui la méconnoissent.

Cependant la saignée faite à Lord Clarendon, ne produisit d'abord que l'effet le plus effrayant. Son délire redoubla je l'entendis plusieurs fois prononcer mon nom, et tour à tour m'accuser et me demander. Chacune de ses paroles retentissoit jusqu'au fond de mon ame, et me causoient des treffaillemens et des palpitations de cœur d'une violence inexprimable. La nuit fut encore plus cruelle. Il cessa de parler et de s'agiter, mais son pouls s'affoiblit, et le

médecin ne me cacha pas qu'il craignoit tout de cet accablement léthargique. Eh! quoi lui dis je, n'y a-t-il plus d'espérance? il baissa la tête et ne répondit rien..... ô ciel m'écriai je, il n'est plus peut-être; en achevant ces mots, je m'élançai au chevet du lit, j'entr'ouvris le rideau et je revis Lord Clarendon pour la première fois depuis plus d'un an! mais grand dieu dans quel état! pâle, défiguré, les yeux fermés! sans mouvement sans connoissance! une de ses mains étoit étendue sur le lit je la touchai, et la sentant humide et glacée je le crus mort. Je tombai à genoux le visage appuyé sur cette main que j'inondois de pleurs; c'est donc ainsi m'écriai je que tu m'es rendu et que je devois te revoir!..... tu meurs, et ta femme infortunée n'a pu se justifier et recevoir ton dernier soupir! tu m'emportes ma gloire, mon innocence! que m'importe la vaine opinion d'un monde que je vais fuir pour jamais! la tienne seule pouvoit changer ma destinée! honneur, repos, bonheur, je pers tout avec toi! ... comme j'achevois ces mots, je sentis tout à coup la froide main que je tenois dans les miennes, faire un léger mouvement et dans l'instant même Lord

Clarendon dit d'une voix foible ces paroles mal articulées : *ah! c'est elle, qu'elle vienne.* Ce son de voix, ces mots si chers, me causèrent une révolution qui pensa m'être funeste : mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras ; mais voulant me soulever, mes forces m'abandonnèrent, je glissai, et je tombai assez rudement de manière que mon visage portant sur le bois de lit, je reçus du coup une contusion très forte à la tête. Je ne pus retenir un cri que la douleur m'arracha, au moment même on accourut à mon secours, on me releva, et l'on m'entraîna promptement dans un cabinet voisin. Le médecin m'y suivit et me conjura de ne rentrer dans la chambre de Lord Clarendon que lorsque je le pourrais sans danger pour lui ; enfin ajouta il, nous l'avons vu mort, et il vit ; il sort d'un sommeil léthargique qui, prolongé quelques instans encore devenoit éternel. Vous avez réveillé son ame, il a reconnu votre voix, il a parlé, c'est beaucoup, c'en est assez même pour espérer, mais ne lui donnons point de nouvelles secousses qu'il n'auroit pas la force de supporter. La nature l'amour viennent de faire un miracle, il faut que la prudence et la sagesse en retirent le fruit.

Ah ! Dieu ! m'écriai je avec transport, vous me rendez l'espérance et la vie, disposez de moi, guidez moi, je m'abandonne entièrement à vous. Comme j'achevois ces mots un valet de chambre vint nous dire que Lord Clarendon s'agitoit répétoit mon nom et paroissoit me chercher autour de lui. Le médecin me quitta pour aller le trouver ; n'ayant pas la permission de le suivre je m'approchai de la porte et l'entr'ouvrant je me plaçai de manière que je pouvois voir tout ce qui se passoit dans la chambre. Le médecin s'avança vers le lit et après avoir tâté le pouls du malade il s'assit au chevet du lit et lui dit : grâces au ciel Mylord vous ne nous donnerez plus d'inquiétudes, vous voilà ressuscité et je répons de vous à présent. Je ne fais comment en écoutant ce discours, je pus résister au désir d'aller me jeter aux pieds de celui qui venoit de prononcer un oracle si cher ! je n'eus d'autre moyen d'échapper à cette tentation que de fuir au fond du cabinet, là, fondant en larmes, je me prosternai et j'adressai à l'être suprême qui seul dispose de nos destins, la prière la plus ardente que la reconnoissance puisse inspirer jamais. Je revins ensuite à la porte, j'entendis la voix

chérie de Lord Clarendon j'écoutai en tréssaillant. Il demandoit ce qu'étoient devenues ses sœurs et Lady Névil ; le médecin répondit que fatiguées d'avoir passé plusieurs nuits elles étoient allées se reposer. Lord Clarendon ne dit plus rien et garda le silence pendant plus d'un quart d'heure ; enfin reprenant la parole avec un ton plus foible ; Lady Clarendon est ici dit il, où se tient elle ? oui Mylord reprit le médecin elle est ici ; mais je vous conjure de ne la revoir que demain. Vous n'êtes pas encore en état de soutenir une longue conversation et il est tems de finir celle ci. A ces mots il s'éloigna et fut s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Une demie heure après Lord Clarendon le rappella et lui dit avec une voix tremblante qui me pénétra : elle ne doit rien craindre, vous pouvez l'assurer de ma part que je la reverrai sans peine et il n'acheva pas, un profond soupir lui coupa la parole, le médecin lui répondit, oui Mylord demain. Et il retourna à sa place.

Cependant j'écrivis à Lady Névil que son neveu étoit hors de danger et qu'il désiroit la voir. Elle ne me fit pas de ré-

ponse et ne revint point. Sur le soir Lord Clarendon appella encore le médecin et lui parla de moi à plusieurs reprises. Avouez lui dit il qu'elle m'a cru mort, je ne me rappelle que le cri perçant qu'elle a fait au moment où j'ai repris ma connoissance..... dans son premier mouvement ajoutat il en levant les yeux au ciel elle n'a ressenti que de l'effroi..... vous lui rendrez plus de justice interrompit le médecin, quand vous saurez les détails de sa conduite. Ah! reprit vivement Lord Clarendon, vous ne la connoissez pas! non, répondit le médecin, mais j'ai des yeux et je crois ce que j'ai vu; il y a toujours dans les sentimens qu'on affecte quelque mal adresse qui décele leur fausseté, et croyez que j'ai ladessus assez d'expérience pour ne m'y pas tromper. Lord Clarendon secona la tête, ne dit plus rien, et la conversation finit là.

La nuit fut calme et décisive. Je me couchai vers les cinq heures; à midi le médecin entra dans ma chambre, en me disant que Lord Clarendon étoit parfaitement bien, qu'il m'avoit demandé plusieurs fois et qu'il étoit décidé que je le verrois, mais un moment et à condition que nous ne nous par-

lerions ni l'un ni l'autre. Je vous supplie ajouta le médecin de ne vous point attendre, je voudrois que votre vue le satisfît sans lui causer une émotion dangereuse, ainsi Madame faites vous violence et songez qu'il y va peut-être de sa vie. Il suffit repris je, foyez sur de moi, alors je me levai je passai promptement une robe et je descendis guidée par le médecin. Il me fit attendre un moment à la porte pour aller prévenir Lord Clarendon, ensuite il vint me dire d'entrer. Le médecin s'avança, me prit par la main et me conduisit auprès du lit. Je restai debout sans proférer une parole, avec un trouble et un saisissement impossible à décrire, et qu'augmentoît encore la contrainte. Lord Clarendon étoit assis dans son lit, le corps penché et incliné de mon côté, d'une main il s'appuyoit pour se soutenir dans cette position gênante et de l'autre il écartoit son rideau. Il me considéra d'abord avec attendrissement, ensuite il pâlit et tout à coup il se retourna brusquement de l'autre côté avec une expression de douleur et une exclamation qui me percèrent l'ame. Le médecin ferma son rideau et m'entraîna hors de la chambre. Il me fut sans doute infiniment pénible de revoir

LORD Clarendon sans oser lui parler ni me justifier, mais quelles douces consolations s'offroient à moi pour me consoler! il étoit hors de danger, il m'aimoit encore; me croyant coupable il venoit de me donner les preuves les plus touchantes d'une sensibilité qui fut son premier mouvement en revenant à la vie; à mesure que ses idées se débrouilloient il se la reprochoit davantage et cherchoit à l'éteindre ou du moins à la cacher; mais j'étois au fond de son cœur, il ne me falloit qu'un mot pour y reprendre tous mes droits.....! oui, puisque je suis encore aimée me disois-je, quand j'aurai parlé, quand il apprendra tout ce que j'ai souffert, la reconnoissance et la pitié s'unissant à l'amour, le rendront sans doute plus délicat et plus tendre qu'il ne fut jamais; il lui falloit peut-être cette réunion de sentimens pour savoir aimer comme moi. Le seul souvenir de ses injustices et de mes peines, suffiroit pour me rendre à jamais intéressante et chère à ses yeux; enfin notre union va devenir mille fois plus solide et plus fortunée qu'elle ne le fut jadis, dans ce tems heureux et court qui précéda une chaîne si longue de tourmens et de douleurs. C'est ainsi que je m'enivrois des char-

mes d'un avenir chimérique dont je ne devois jamais jouir..... foible condition que celle de l'homme ! sa prévoyance la plus sage n'est presque toujours qu'un vain songe, détruit par l'événement. Son imagination le trompe et l'égare, elle lui peint des maux ou des plaisirs qui ne se réaliseront jamais. Qui n'écriroit de l'histoire d'un homme que les événemens de sa vie n'apprendroit pas en général s'il fut heureux ou malheureux. C'est, indépendamment de nos sentimens l'enchainement de nos idées et de nos réflexions qui fait notre destinée. Si le bonheur présent paroît peu solide quoiqu'il put durer toujours, nous ne jouissons de rien et nous sommes à plaindre. Qu'on ne laisse dans la vie que le bonheur réel et les maux qui vous arrivent, et l'on en retranchera presque toujours, nos plaisirs les plus doux et nos peines les plus insupportables.

Cependant chaque instant sembloit raffermir la santé de Lord Clarendon ; Lady Névil revint et je remontai dans ma chambre décidée à n'en sortir que le jour où je pourois avoir un entretien particulier avec Lord Clarendon. Cette époque fixée par le

médecin fut remise à la huitaine. On me donna le soir un paquet sous enveloppe à mon adresse, je n'y trouvai qu'une gazette imprimée, je la lus, elle contenoit l'article suivant: „Le malheureux Comte d'Elby qu'un
„attachement trop connu retenoit depuis un
„an caché dans le Derbyshire vient à tren-
„te quatre ans de terminer sa brillante car-
„rière dans le petit village obscur de ****
„Celle qui lui avoit fait tant de sacrifices,
„a fini par le sacrifier lui même, à une
„nouvelle passion, inspirée, dit on, par un
„jeune Lord fixé depuis six mois dans son
„voisinage: le Comte, qui malgré ses lumiè-
„res et l'étendue de son esprit avoit compté
„sur la constance d'une femme sans mœurs,
„n'a pu supporter un tel revers il quit-
„ta le château de *** un mardi et le jour
„suivant il n'existoit plus! il laisse un
„fils unique et une veuve inconsolable dont
„les vertus méritoient un meilleur sort.
„Elle est mourante de douleur, et quoi-
„qu'elle soit la plus tendre des mères, son
„fils n'est pas dans ces premiers momens
„une consolation pour elle; on a même été
„obligé de l'en séparer, parcequ'elle est trop
„vivement affectée de la ressemblance qu'elle
„lui trouve avec son infortuné père.”

Il ne me fut pas difficile de deviner la main qui m'avoit envoyé ce libelle ; et je ne fus pas insensible à l'idée que cet écrit circuloit dans Londres. Ce fut alors que pour la première fois je songeai avec chagrin que je ne pourois jamais être pleinement justifiée qu'aux yeux de Lord Clarendon , puisqu'il étoit absolument impossible de montrer d'ailleurs à qui que ce fut, la lettre du malheureux Comte ; mon seul respect pour sa mémoire m'en auroit empêché, quand cet écrit n'auroit pas contenu le détail du crime de la Comtesse d'Elby, et en outre des faits si injurieux à toute la famille de Lord Clarendon. Je me consolai en pensant que le seul témoignage de Lord Clarendon suffiroit pour détruire les plus fortes préventions contre moi, et que notre conduite à l'un et à l'autre acheveroit de confondre mes ennemis et mes accusateurs. Le medecin venoit me voir plusieurs fois par jour pour me donner des nouvelles de Lord Clarendon, je lui parlai de la Comtesse d'Elby et il me confirma l'étrange fait que j'avois lu dans le libelle qu'on m'avoit envoyé. La Comtesse en effet prétendoit retrouver en son fils les traits de son malheureux époux, et elle paroissoit si atten-

drie de cette ressemblance, qu'on avoit soustrait l'enfant à sa vue. Cette femme si criminelle sans remords, et si fausse sans nécessité, excitoit un intérêt général et la plus vive admiration, et j'étois universellement regardée comme un monstre!....

Lady Névil revenue près de Lord Clarendon me peignit des plus noires couleurs; et le jour même où je devois le revoir, lui ayant fait demander une audience particulière, j'essuyai le refus le plus formel, et l'ordre positif de retourner sans délai dans ma solitude: le médecin me l'annonça les larmes aux yeux, il fut très étonné de me trouver aussi peu sensible à cet arrêt. Je lui dis simplement, est il en état d'écouter une explication qui lui causera autant de surprise que d'attendrissement, peut il enfin supporter une émotion très violente? oui, reprit le médecin, si elle ne l'afflige pas. Eh bien, interrompis je avec transport embrassés donc celle qui sera dans un quart d'heure la plus heureuse femme d'Angleterre. Je vous dois la vie de Lord Clarendon, la mienne, mon bonheur est votre ouvrage, soyés le premier à l'apprendre. A ces mots

je tirai d'une cassette mes deux copies des gouaches d'Ophélie; j'avois un grand manteau noir sous lequel je les cachai, et je volai à l'appartement de Lord Clarendon. Je passai dans un cabinet et je lui fis dire que je le priois instamment de m'accorder un moment d'entretien. On me fit attendre assez longtemps, enfin le valet de chambre revint et me donna un billet, il étoit de Lady Nevil et contenoit ces mots :

„Mon neveu me charge de vous dire
„Madame, qu'il est irrévocablement décidé
„à ne point vous voir. Et qu'il compte
„que vous ne prolongerez pas davantage
„votre séjour à Londres.“

Après avoir lu ce billet, je me levai précipitement, le valet de chambre soupçonnant mon dessein s'avança, et me dit que je ne pouvois entrer. Je ne daignai pas lui répondre, il n'osa insister, je sortis, je traversai un second cabinet, j'arrivai sans obstacle à la chambre de Lord Clarendon dont je trouvai la porte ouverte, et tout à coup, je m'offris à ses regards. Cette subite apparition le rendit immobile d'étonnement, ainsi que tous ceux qui l'entouroient, je m'ar-

rétai, et je considérai un moment cette assemblée nombreuse composée de mes ennemis, qui triomphoient de mes malheurs et de mon humiliation; je sentis, je l'avoue, pour la première fois de ma vie un mouvement secret d'orgueil et de vanité qui rendit ma joie plus vive, et qui domina peut-être un instant sur les autres sentimens de mon cœur. Tous les yeux se fixèrent sur moi; l'assurance, la fierté, le bonheur se peignoient à la fois sur mon visage et confondoient les observateurs. Il y eut un moment de silence produit par la surprise, pendant lequel je rassasiai mes regards d'un spectacle si doux. Enfin les ramenant sur Lord Clarendon, j'oubliai ce vain triomphe et ne m'occupai plus que du seul objet digne de m'intéresser. A quelques pas du reste de la compagnie il étoit assis dans l'embrasure d'une fenêtre avec Lady Nevil. Je m'approchai de lui, et je lui dis: je ne vous quitterai point que vous ne m'ayés accordé un moment d'entretien; quand vous m'aurez écouté, je partirai si vous voulés, et pour toujours. L'air serein et le ton de confiance avec lequel je prononçai ces paroles redoublèrent son étonnement; il se leva et se tournant du côté de Lady Névil, attendés

moi, lui dit il, je ne tarderai pas. Lady Nevil fit un sourire amer et dédaigneux, ensuite elle lui parla bas; il répondit vivement tout haut, vous verrés si je suis foible. A ces mots, il passa devant moi avec l'air le plus sévère, il me proposa de le suivre et nous sortimes ensemble. Quand il se trouva seul avec moi dans le premier cabinet, je vis qu'il se troubloit; il s'arrêta, s'appuya contre une chaise et me dit, eh bien Madame expliqués vous non, repris je avec une émotion qui me permettoit à peine de parler, on pouroit nous entendre ici nous passames dans la seconde pièce. Je le quittai un instant pour fermer toutes les portes; alors, parvenue enfin au plus beau moment de ma vie, je ne suivis plus que les mouvemens de mon cœur, je courus me précipiter à ses pieds avec un transport et une véhémence qui lui arrachèrent des larmes malgré lui. L'excès de la joie et du bonheur, un saisissement inconcevable et délicieux m'otoient absolument l'usage de la parole, mes regards seuls parloient à Lord Clarendon, et je ne pouvois que pleurer en serrant avec ardeur ses genoux tremblans qu'il vouloit envain dégager de mes bras. Il se laissa tomber dans un fauteuil et me ten-

dant la main pour me relever, cessés me dit-il, cessés, ces éclats superflus ah! si la dernière fois que je vous vis, avant votre départ de Londres vous eussiez employé de telles armes, j'aurois pu alors tout oublier, maintenant il n'est plus tems vous avez fait le malheur de ma vie, n'attentés point dumoins au repos qui m'est rendu. Ces mots prononcés du ton le plus doux et le plus tendre, me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame, et saisissant la main qu'il me tendoit, je la baignai de larmes, et je sentis les fiennes tomber sur mon visage. Ah! reprit-il avec une voix entrecoupée qu'espérés vous d'un repentir si tardif? et quand vous venés d'ajouter encore aux égaremens qui vous ont perdue!... ignorés vous donc le nouvel opprobre que répand sur vous la mort de votre infortuné rédacteur! . . . que voulés vous? continuat-il d'un ton plus ferme, laissez moi! . . . je ne puis, ni ne dois vous pardonner. Me pardonner! m'écriaije enfin, et me veriez vous si j'étois coupable? Quoi donc interrompit-il, auriés vous l'audace de prétendre vous justifier? quelles que soient vos fautes, je l'avoue, votre jeunesse, vos larmes et vos remords auroient le droit de me toucher,

mais l'imposture ô regardes moi bien m'écriai-je, regardes moi; l'expression que tu verras sur mon visage ne peut être celle d'une criminelle ou d'une suppliante! vois dans mes yeux le triomphe de l'innocence et la joie la plus pure! à ces mots Lord Clarendon pâlit, en me regardant avec une extrême surprise. Les deux tableaux que j'avois sous mon manteau venoient de tomber; je détachai aussitôt mon manteau que je jettai promptement sur ces miniatures pour les cacher. Lord Clarendon pétrifié m'examinait toujours en silence. Oui poursuivis-je, oui, je suis innocente; oui, toi seul fus coupable, et c'est moi qui viens t'absoudre: en disant ces paroles, je me relevai, et je me jettai dans ses bras. Son émotion fut si violente que je crus qu'il alloit se trouver mal, mais la paleur se dissipant, il me dit, au nom du ciel expliquez-vous. ah! repris-je, daigne me croire avant que j'aie produit la preuve.... une preuve! interrompit-il en me regardant fixement avec la plus vive agitation — oui, une preuve sans réplique, et qui explique tout.... — eh quoi!... avant de mourir vous a-t-il écrit? je ne répondis rien. Nos yeux se rencontrèrent et il s'écria: vous seriez innocen-

te!... vous!.... nos pleurs redoublèrent et se confondirent, il me serra contre son sein et me dit : je te crois. Si tu m'abuses, tu seras la plus à plaindre. Rien ne manque donc à mon bonheur m'écriai-je, je ne l'attendois que de l'équité, et de la raison, et je le dois tout entier à l'amour!... alors découvrant les deux gouaches de mon ouvrage; regardés ces copies, lui dis je, les reconnoissés vous?... — je crois voir les tableaux qui sont dans mon cabinet. — Non, vous n'en voyés que les copies — qui les a peint? — c'est moi. — dans quel tems? — pendant votre séjour à bath. Je les venois prendre la nuit, et c'étoit ce qui me faisoit descendre dans le salon. — Est il possible! mais quel étoit votre dessein et pourquoi ne m'avoir pas instruit ici, je l'interrompis pour lui conter en peu de mots tous les détails qui pouvoient motiver et éclaircir ce fait. Ensuite je lui rendis compte du hazard qui avoit fait tomber entre mes mains la cassette du Comte, et enfin tirant d'un portefeuille la lettre de cet infortuné, je la lui donnai. Lord Clarendon hors de lui l'ouvrit d'une main tremblante, mais à peine eut il jetté les yeux sur les six premières lignes que tombant tout à coup à

mes pieds, il s'écria en versant un torrent de larmes et tu pourrais me pardonner?

O souvenir immortel! souvenir touchant et pur, le seul que je puisse me retracer encore sans amertume ou sans danger! mon cœur ne pouvoit suffire aux mouvemens qui l'agitoient; Lord Clarendon dans un état aussi violent me disoit tout ce que l'amour, la reconnoissance et les remords peuvent inspirer de plus passionné. Il s'arrachoit de mes bras pour se précipiter à mes genoux et les arroser de larmes, je ne l'avois jamais vu si tendre; enfin il sembloit que mon ame eut passé dans la sienne, et qu'elle lui communiquât toute l'ardeur, et toute l'énergie de ses sentimens. Quand la violence de ces premiers transports fut un peu calmée je conjurai, Lord Clarendon, et je le forçai de lire la lettre toute entière. Après cette lecture, il essuya les pleurs dont son visage étoit inondé, il se leva brusquement et me prenant par la main, il est tems me dit il que la vertu reçoive enfin l'hommage dont elle est digne. Venés, ma famille rassemblée m'attend sans doute encore, venés triompher à ses yeux.

arrêtés interrompis-je, arrêtés, je ne puis être justifiée qu'aux vôtres. Vous ne pouvez montrer cette lettre, sans deshonorer votre sœur, et sans hazarder l'état de son enfant, d'ailleurs nous devons respecter la mémoire d'un infortuné qui fut votre ami! il s'immola pour moi, pour mon repos, mon bonheur et ma gloire, les derniers sentimens, sa fin déplorable expient et réparent assez les maux qu'il nous a faits dérobons à tous les yeux, cette odieuse et triste connoissance on dira que je vous ai séduit, que vous estes aussi foible que je suis artificieuse, que m'importe? le ciel, vous et mon cœur, voilà les témoins et les juges de mon innocence, ils me suffisent, je n'en veux point d'autres. Ame pure et sublime! s'écria Lord Clarendon, diriges désormais toutes les actions de ma vie, sois mon guide, éclaire et conduis un malheureux égaré depuis si longtems mais continuat, il sans cette preuve fatale que l'honneur nous défend de produire, on rendra justice à la vertu; mon respect, mon admiration, mon idolatrie pour toi sauront ouvrir tous les yeux et tu seras justifiée dès qu'on nous aura vus ensemble: alors, n'écoutant plus que son empressement, il me con-

jura de de le suivre et nous-nous trouvâmes bientôt à la porte de sa chambre, il l'ouvrit précipitamment, et en entrant nous vîmes que tout le monde nous avoit attendu. Lady Névil s'avança avec un air d'inquiétude, et recula de surprise en appercevant Lord Clarendon, qui, aussitôt que nous fûmes dans la chambre se jeta à mes genoux cette action à laquelle je ne m'attendois pas, m'étonna; je pensai dans l'instant que ne pouvant me justifier par des preuves évidentes et claires, Lord Clarendon ne paroïssoit aux yeux des spectateurs qu'un homme avili au dernier excès par la séduction et l'artifice. Cette idée me causa l'embarras le plus cruel; je sentis que je rougissois, j'en fus plus déconcentée encore, et tout alors dans mon maintien dut peindre la confusion, la honte, et la plus pénible contrainte. Cependant, un profond silence regnoit autour de nous, et Lord Clarendon après s'être un peu remis du trouble intérieur qu'il éprouvoit lui même, s'adressant à Lady Névil, vous avés reçu mes plaintes Madame lui dit il, soyés aujourd'hui témoin de l'authentique aveu que je fais de leur injustice c'est aux pieds de ma femme, devant ma famille et la sienne que je dois

expier des égaremens que je ne me pardonnerai jamais. J'ai la preuve la plus convainquante et la plus positive de l'innocence et de l'incomparable vertu de Lady Clarendon, c'est avec transport que j'en fais le serment, au milieu de mes parens et de mes amis, s'il balançoient à me croire, je ne verois plus en eux que les ennemis de mon repos, de mon honneur et de la vérité.

Pendant ce discours que mon embarras me fit trouver d'une longueur extreme, j'hazardai de jeter quelques coups d'oeil à la dérobée sur Lady Nevil et deux ou trois autres personnes, et je vis clairement que toute cette scène leur parut du plus grand ridicule. On se mordoit les lèvres pour s'empêcher de sourire, on se pouffoit mutuellement, on se regardoit en dessous; enfin le mépris, la moquerie, et la plus insultante pitié pour Lord Clarendon, se manifestoient sur tous les visages, et particulièrement sur celui de Lady Nevil que je surpris plus d'une fois haussant les épaules et faisant différens signes d'indignation. Quand Lord Clarendon parla de mon *incomparable vertu* cette expression excita un mouvement dans toute l'assemblée qui me fit tressaillir

je crus qu'on alloit l'interrompre, je baissai les yeux, et je sentis que j'étois prête à me trouver mal.... ensuite en réfléchissant que ma paleur et mon abbatement sembloient déceler une conscience coupable, mon trouble s'accrut encore, et j'achevai de perdre toute contenance. Cependant on avoit repris un maintien plus tranquille, mais plusieurs personnes feignant de se moucher se cachoient le visage avec leurs mouchoirs, et les deux filles de Lady Nevil s'étant retirées du cercle, se tenoient derrière leur mère et leur tante, de manière à ne pouvoir être vues: Lady Nevil étoit appuyée sur le bras de sa nièce Lady Bolton, et toutes deux tenant leurs éventaills déployés s'en couvroient la moitié du visage. Ces cruelles observations me percèrent le cœur; on peut braver l'opinion publique lorsqu'elle n'attaque que soi, l'innocence alors console de l'injustice; il y a même de la grandeur et de l'héroïsme à n'aimer la vertu que pour elle, l'approbation la paye, et qui fait se passer de cette récompense n'en est que plus estimable et ne s'en apprécie que mieux. Mais quel courage opposer au malheur affreux de voir mépriser ce qu'on aime et d'en être la cause? quand on donneroit sa vie pour

augmenter sa gloire, comment supporter l'infortune de l'avilir et de le rendre l'objet de la risée et de la censure du public? toutes ces réflexions qui ne s'étoient jamais présentées à mon esprit vinrent en foule m'affaillir à la fois dans le court espace d'un demi quart d'heure! enfin Lord Clarendon ayant cessé de parler se releva et regardant Lady Nevil attendit sa réponse. Après un moment de silence elle lui dit d'un air ironique: je suis charmée que vous soyez content, c'est tout ce que l'on pouvoit desirer. A ces mots, se retournant, elle appella ses filles et sortit précipitamment avec elles. Les autres personnes se croyant obligées à plus de ménagemens et de bien-séance s'approchèrent avec embarras de Lord Clarendon et de moi et nous balbutièrent à l'un et à l'autre quelques froids complimens d'assez mauvaise grace. Lord Clarendon commençoit à ne pouvoir plus dissimuler son mécontentement et sa colère, voyant qu'il étoit au moment d'éclater, j'affectai un air riant et serein, je parlai à tout le monde, on songeoit déjà à s'en aller, je retins par des questions auxquelles on fut forcé de répondre, la conversation devint générale et moins languissante, la curiosité

de savoir comment je la soutiendrois engagée à rester un tems assez raisonnable, c'étoit tout ce que je voulois; enfin tout le cercle se leva à la fois pour s'en aller, alors, je m'approchai des femmes qui étoient rassemblées, je leur fis beaucoup de complimens sur le plaisir que j'aurois à les revoir, à les recevoir chez moi, et à cultiver leur amitié. On me répondit entre les dents quelques phrases que je n'entendis point, j'eus l'air d'être charmée, comme si l'on m'eut dit les choses les plus honêtes, et j'embrassai même celle avec qui je savois que Lord Clarendon seroit le plus fâché de se brouiller, elle s'y prêta avec peu de grace et sûrement fut très affligée que je l'eusse mise dans le cas d'être citée pour avoir mérité cette préférence. Mais je retirai le fruit que j'attendois de cette conduite qui me couta infiniment; Lord Clarendon me voyant contente se persuada que j'avois lieu de l'être; il se calma, se radoucit, et j'évitai une scène qui auroit sans doute été aussi violente que désagréable.

Lorsque nous-nous retrouvâmes seuls Lord Clarendon et moi, je connus facilement qu'il me cachoit une partie de son

chagrin pour ne pas m'en causer, il ne me parla que de Lady Névil et me dit qu'il ne la reverroit de sa vie. A l'égard des autres ajouta-t'il, vous les ramènerez facilement. Je l'espère repris-je, mais continuai-je, si l'opinion du public vous étoit aussi indifférente qu'elle me l'est!..... l'opinion de ses amis et de ses parens interrompit-il en soupirant ne peut jamais être indifférente.... ce peu de mots me fit connoître la situation secrète de son cœur et m'affligea sensiblement. Je le trouvai le reste du jour moins passionné, moins tendre, il fut rêveur et distrait, sur le soir il eut un peu de fièvre et me causa les plus vives inquiétudes. Il ne voulut pas me permettre de le veiller, je me retirai dans ma chambre où je ne trouvai ni le sommeil ni le repos. Ce bonheur dont je m'étois fait une si délicieuse idée, et dont j'avois jouï quelques instans, venoit de disparoitre presque entièrement à mes yeux. Je vis que des événemens extraordinaires peuvent émouvoir les caractères froids et foibles, mais non les changer. Ces secousses violentes produisent des mouvemens vifs et passionnés; mais quand le foyer de la chaleur n'existe pas au fond de l'ame, ce feu factice s'éteint bientôt.

Ces tristes réflexions m'occupèrent une partie de la nuit; extrême en tout et ne pouvant modérer l'impétueuse ardeur de mon imagination, je m'exagérai des maux, si supportables en comparaison de ceux que j'avois soufferts, et je me creusai la tête pour me trouver presque aussi à plaindre que je l'avois jamais été. C'est ainsi que l'expérience des peines les plus cruelles n'endurcit point sur les moins considérables qu'on peut éprouver par la suite : une excessive sensibilité retardera toujours en nous les fruits de la raison et les progrès de la sagesse.

Aussitôt que le jour parut, je descendis chez Lord Clarendon, je le trouvai réveillé, fort abbatu, fort changé, mais sans fièvre. Il me dit que son projet, étoit de rassembler toute sa famille à l'exception de Lady Névil, et de la comtesse d'Elby (que son deuil retenoit chez elle) et de lui donner à souper; il fit faire les billets d'invitation en son nom et au mien, et les envoya sur le champ. Il avoit fixé un jour fort éloigné afin d'ôter tout prétexte de refus. Malgré cette précaution je prévis l'événement et je m'en affligeai d'avance. Les réponses furent ce qu'elles devoient

être, on ne pouvoit se dispenser d'accepter, mais je n'en espérai pas davantage. Lord Clarendon se flatta du contraire et en reprit un peu plus de gaieté. Quoique sa santé fût encore bien chancelante il se pressa de sortir afin d'aller voir la comtesse d'Elby, il revint de chez elle si ému et si indigné que je n'osai l'interroger sur ce qui s'étoit passé entre eux; il me dit seulement qu'il étoit brouillé sans retour avec elle, et il me parut beaucoup plus irrité qu'affligé, car l'excès de sa colère ne lui permettoit aucun regret à cet égard. Cependant sa santé toujours languissante ne se rétablissoit point; loin de reprendre des forces, il maigrissoit et s'affoiblissoit chaque jour; je consultai sur son état et l'on me tranquillisa en m'assurant qu'il n'avoit point de fièvre, et que sa foiblesse étoit la suite inévitable d'une longue et dangereuse maladie. Il me témoignoit une tendresse et une reconnoissance qui auroient peut-être pu satisfaire toute autre que moi, mais je ne le retrouvais plus ce qu'il m'avoit paru d'abord, il n'étoit pas heureux comme je l'avois espéré. J'entrevois dans l'avenir mille nouveaux sujets de mécontentement et de chagrin, et toutes ces idées remplissoient mon cœur d'a-

mertume. Lord Clarendon me parloit souvent de ses injustices passées et des cruels artifices du comte d'Elby. Ce fut, me dit il, à l'époque de votre grande maladie que j'achevai de me confirmer dans mes soupçons, je vous gardai, je vis clairement que le comte d'Elby vous adoroit; il ne me cacha ni ses pleurs, ni son désespoir, et je ne doutai plus de votre intelligence. J'attribuai les premiers mots que vous prononçâtes en parlant de moi aux remords et à l'aversion, enfin tout concourut à m'abuser. Lady Névil fut m'arracher la triste confidence de mes peines, alors elle produisit contre vous le témoignage de vos propres femmes, mes gens confirmèrent cette délation; vous savés le reste, et le parti que je pris, il me couta infiniment, vous me fîtes une extrême pitié; ce mouvement l'emporta dans mon cœur, sur un ressentiment que je croyois si juste, et je pleurai sur vos malheurs autant que sur les miens. Ce récit me peignoit et me retraçoit toutes les peines que j'avois éprouvé moi-même. Mais qu'il me parut froid, et qu'il me fit clairement connoître l'extrême et cruelle différence de ma manière de sentir à celle de Lord Clarendon! dans ces momens affreux

qu'il me rappelloit, je me voyois au désespoir et mourante, abhhorant la vie, baignée dans les larmes, renonçant à la société, à l'univers, pour ne m'occuper que de ma douleur et d'un amour funeste que ni l'injustice, ni les outrages et l'ingratitude, ne pouvoient détruire, ni même affoiblir. Et d'un autre côté je voyois l'objet d'un sentiment si tendre et si profond, dans une situation à peu près semblable, mais plus violente encore, se livrer au tumulte, à la vaine dissipation, étouffer de foibles regrets dans le sein des plaisirs; rechercher le monde, s'y distraire, s'y amuser, et se flatter en m'oubliant d'avoir connu l'amour et d'être encore sensible. C'est ainsi que chaque entretien, chaque réflexion anéantissoit peu à peu mon bonheur. J'avois repris des sentimens qui me sembloient autorisés par la raison même, et bientôt je connus, mais trop tard, qu'il m'étoit plus facile de triompher entièrement d'un penchant si violent et si cher que d'en modérer l'excès. Pour un effort extrême on emploie toute sa force et comme elle est proportionnée à l'énergie de nos passions, il est toujours possible de se vaincre. Mais on en manque souvent dans les occasions qui demandent moins de

courage, et la victoire qui promêt le plus de gloire, est presque toujours la plus facile et la plus sûre.

Cependant Lord Clarendon toujours uniquement occupé du désir de me justifier fit plusieurs visites à quelques hommes de ses amis pour leur conter tout ce qu'il étoit possible de dire; il n'omit pas l'histoire des gouaches, et se permit même de confier l'infidélité du comte d'Elby à cet égard. Mais il ne pouvoit montrer la lettre que j'avois retirée de ses mains, et tous ces récits ne firent pas la moindre impression.

Le tems s'écouloit et nous arrivâmes enfin au jour si désiré par Lord Clarendon, et désigné pour le grand souper. Dans le cours de la journée nous reçûmes quelques billets d'excuses, mais contenant des raisons et des prétextes si plausibles que Lord Clarendon crut parfaitement à leur sincérité. Vers les neuf heures, deux ou trois hommes arrivèrent, ils furent reçus avec transport, d'autres survinrent encore successivement; mais point de femmes, et je m'aperçus que Lord Clarendon commençoit à s'agiter et à s'inquiéter vivement. Il ne fut pas longtemps

dans cette incertitude ; dans l'espace d'une demie heure on nous apporta quinze billets de femmes priées, qui toutes s'excusoient et de la manière la moins vraisemblable et la moins polie. J'éprouvai dans cette occasion à quel point les petites choses peuvent être sensibles par l'importance qu'on y mêt ; je n'y en attachois aucune pour moi personnellement, mais l'état où je vis Lord Clarendon me causa un chagrin inexprimable. Il falut se mettre à table où il se trouva quinze ou seize couverts de trop. Lord Clarendon étoit pâle et tremblant, il lui fut impossible de dire un seul mot et de dissimuler l'excès de sa colère ; les témoins d'une scène si ridicule laissèrent plus d'une fois échaper malgré eux les signes d'une gaieté maligne qui me découvrirent allés l'espèce de part qu'ils prenoient à cet événement. Je fis presque seule tous les frois de la conversation ; j'abrégeai le souper autant qu'il me fut possible ; un nouvel incident plus frivole encore que les autres vint achever de déconcerter entièrement Lord Clarendon. Il avoit l'usage lorsqu'il donnoit de grands soupers à toute la société, de faire mettre dans le salon sur la table de jeu, une énorme corbeille dans

laquelle chaque dame trouvoit un superbe bouquet entortillé d'un petit papier sur lequel étoit écrit son nom. Dans son trouble il avoit oublié de contremander cette galanterie si superflue, de sorte qu'après le souper en entrant dans le salon, cette fatale corbeille fut le premier objet qui frappa nos regards. Lord Clarendon pâlit et rougit successivement, son embarras fut si cruel qu'il auroit dû n'exciter que la compassion, et je vis ceux qu'il appelloit ses amis, saisir les prétextes les plus maladroits pour excuser les rires indécens qu'il leur fut impossible de retenir. L'indignation vint me délivrer de l'espèce de confusion qui m'avoit un moment gagnée malgré moi ; et me tournant vers Lord Clarendon, vous croyiés ce matin, lui dis-je, avoir des parens honêtes et sensibles et des amis fidèles ; ce jour vous désabuse, et cette épreuve si triste, dumoins vous a fait connoître sur qui vous devés compter. Songés à présent que les mauvais procédés n'avilissent que ceux qui les ont, et non l'objet qui les éprouve, et ne vous en vengés que par l'indifférence et l'oubli..... Oui, reprit il avec des yeux enflammés de colère, je méprise des femmes guidées par la haine et l'envie ; mais s'il

existe un homme quelqu'il soit, qui ose attaquer la réputation du seul objet que je doive aimer, honorer, et respecter, qu'il se nomme, qu'il se déclare, ou je le dénonce d'avance à la société comme un imposteur timide et lâche qui craint la juste vengeance que l'honneur et la vérité me forceroient à tirer de lui. A ce discours qui me fit trembler, le sérieux se rétablit sur tous les visages. L'un des hommes prit la parole pour dire qu'assurément ceux qui s'étoient rendus à mon invitation avec exactitude et empressement, ne pouvoient pas imaginer qu'on les comprit dans la classe des personnes dont on croyoit avoir à se plaindre. Lord Clarendon ne répondit que par un regard plein de mépris et me prenant par la main il sortit impétueusement en m'entraînant avec lui. Aussitôt que nous fumes tête à tête il cessa tout à fait de se contraindre et me laissa voir sans aucun déguisement à quel point il étoit affecté. Il me parla même de la lettre du Comte d'Elby et me témoigna le plus vif regret de ne pouvoir la montrer; quand vous le pûriés, lui dis-je, à quoi vous serviroit une telle confiance avec des gens qui vous abandonnent et qui me détestent; ils garderoient sans doute un

secret qui me justifie, mais que pourriés vous gagner à le trahir ? d'augmenter peut-être la haine qu'on a pour moi, en détruisant tout ce qui l'excuse, ou du moins le prétexte dont on la colore. Si vous aviez un ami véritable, si vous pouviez m'en nommer un seul, je vous la remettrois cette lettre fatale et je vous dirois, allés me justifier dans un cœur digne de vous, déposez y mon innocence et nos secrets, et que l'amitié en partageant notre bonheur l'augmente encore s'il est possible. Mais, continuaïje, vous n'avez d'ami que moi, vous n'êtes aimé que par moi seule ; si mes sentimens vous suffisoient, que nous serons heureux, mais hélas nous ne pouvons l'être qu'à ce prix ! ces dernières paroles l'émurent et le touchèrent, il me répondit avec le charme et la douceur qui accompagnoient naturellement ses discours. Il m'attendrit, me calma, mais il ne me satisfit point. Le voile étoit enfin déchiré, l'aimant peut-être autant que jamais, je le connoissois trop parfaitement pour que les protestations de sa tendresse et les assurances d'un sentiment égal au mien eussent encore le droit de me persuader ; je l'écoutois avec plaisir, des mots si doux flattoient mon oreille, mais

ayant perdu l'illusion qui me les rendoit si chers autrefois , je les entendois sans transport.

Deux jours après cet entretien, un matin que nous déjeunions ensemble, on nous apporta la feuille des nouvelles; pendant que je faisois le thé, Lord Clarendon la prit et la lut tout bas; tout à coup il se leva et sortit de la chambre; au bout de quelques instans ne le voyant par revenir, je fus le chercher; je le trouvai dans son cabinet lisant encore la feuille qu'il avoit emportée. En jettant les yeux sur son visage, je devinai au moment même, une partie de la vérité. Quand il m'aperçut, il voulut me cacher le papier, mais je m'en saisis et le regardant avec tranquillité; je fais, lui dis-je, ce que contient cet écrit, il est inutile de m'en faire un mystère; on y conte l'histoire de notre réunion, celle du souper n'y est pas oubliée, on cherche à vous y couvrir des plus grands ridicules, on m'y représente sous les traits les plus odieux et l'on ajoute qu'après vous avoir trahi, j'ai fini par vous séduire et par vous browiller avec toutes les personnes qui auroient pu vous éclairer et me perdre. Vous n'avez pas tout deviné

reprit Lord Clarendon, tenés, puisque vous le voulés, lifés cette absurde calomnie. En disant ces mots, il me donna la feuille en m'indiquant l'article, c'étoit celui du souper. Après avoir dit que de dix huit femmes et d'autant d'hommes priés, il n'étoit venu que cinq ou six hommes, on ajoutoit qu'ayant arrangé, une fête que j'avois oublié de contremander, tout à coup comme on servoit le fruit, les portes de la salle s'ouvrant avec bruit avoient découvert une gallerie illuminée, décorée de guirlandes de fleurs, et qu'au même moment la musique la plus mélodieuse et la plus brillante s'étoit fait entendre. On ajoutoit plusieurs réflexions sur *l'indécence atroce* d'avoir préparé un bal deux mois après la mort de l'infortuné comte, et tandis que *sa respectable veuve* noyée dans les larmes, étoit encore entourée de tout *l'appareil lugubre du deuil le plus profond.*

Voilà un récit tout simple disje à Lord Clarendon, j'aurois dû l'imaginer, car c'est ainsi que dans le monde les faits se rapportent et se dénaturent. Mais, poursuivisje, est il possible que vous receviés une impression si vive de ces nouvelles dont vous con-

noissés depuis si longtems la licence et l'imposture? Elles sont presque toujours dictées par la vengeance et la haine, et il suffit d'avoir un ennemi à Londres, pour être ainsi indignement noirci et calomnié. Mais poursuivis je, puisque vous ne pouvés pas vaincre à cet égard une sensibilité qui vous rend malheureux, il faut dumoins pour quelque tems quitter un séjour où rien ne doit vous attacher. Oui, reprit il en se levant et se promenant avec agitation, je veux voyager, Londres m'est devenu odieux, je veux le fuir, et peutêtre à jamais. Je l'encourageai dans ce dessein, et il fut décidé que nous partirions sous quinze jours pour la France. On vint interrompre cet entretien pour me dire que Lord Selden arrivant de l'Irlande demandoit à me voir en particulier. Je n'entendis pas prononcer sans émotion le nom de l'ami intime du malheureux Comte d'Elby; je me rendis dans mon appartement, où il fut sur le champ introduit. Je viens Madame me dit il m'acquitter d'un devoir, en vous communiquant la lettre touchante d'un infortuné qui, dans ses derniers momens ne s'est occupé que de vous! L'homme qu'il avoit chargé de me la remettre vint d'abord me chercher à Londres

où je n'étois point, ensuite, sur de fausses indications, il se rendit chés mon oncle dans le Yorkshire, enfin il n'a pu me trouver qu'après deux mois de recherches; alors j'ai tout quitté pour venir sans délai à Londres exécuter avec exactitude et zèle les dernières volontés d'un ami qui me fut si cher. En disant ces paroles il me remit la lettre de l'infortuné comte. Je l'ouvris d'une main tremblante, elle étoit dattée du jour de sa mort: j'y lus ce qui suit:

Mon digne ami,

„ Vous savés que depuis longtems ma
 „ santé est totalement détruite atteint
 „ d'un mal incurable, et sentant tout à coup
 „ des douleurs insupportables, j'ai pris une
 „ potion qui m'a paru devoir être le seul
 „ remède à mes maux mon état semble
 „ empirer, et je crois toucher à mes derniers
 „ momens si je ne m'abuse point, ma
 „ mort qui paroitra subite, donnera lieu sans
 „ doute à beaucoup de fables, et peutêtre
 „ que l'envie et la méchanceté essayeront d'en
 „ tirer parti pour noircir la réputation de
 „ la femme la plus intéressante et la plus
 „ respectable; vous imaginés bien que je
 „ veux parler de Lady Clarendon. S'il est

„ ainsi, c'est vous mon ami que je charge
„ du soin de réfuter les calomnies dont elle
„ sera l'objet ; je déclare sur le bord de la
„ tombe, que cette femme angélique, fidèle
„ à son époux et à tous ses devoirs, est re-
„ stée pure et irréprochable malgré les in-
„ justices de sa famille et du monde !
„ vertueux Selden soyés son défenseur, pu-
„ bliés cette lettre, répandés en des copies,
„ soyés le protecteur, et s'il le faut le ven-
„ geur de l'innocence outragée et de la vertu
„ la plus sublime, persécutée par la haine.
„ Voilà ce que j'attends de vous et l'espoir
„ qui me console.

„ Je vous envoie mon épée, elle a bien
„ servi la patrie et l'amitié, et je crois l'ho-
„ norer davantage encore en la remettant
„ dans vos mains. Adieu ! conservés
„ cher Selden cette raison qui vous a tou-
„ jours préservé des écarts dangereux pro-
„ duits par une imagination exaltée
„ la sagesse et le bonheur sont les fruits pré-
„ cieux de la modération Un violent
„ enthousiasme prolongé, quelque'il soit, est un
„ état contre nature, dont il ne peut résul-
„ ter que des égaremens, ou des résolutions
„ désespérées

„Depuis quatre ans mon testament est
„entre vos mains ; s'il en est besoin, vous
„n'oublierez pas d'appeler les quatre té-
„moins qui me l'ont vu signer.

Je lus cette Lettre deux fois, car mon trouble et mes larmes m'avoient empêché d'abord de la comprendre. Lord Selden me dit qu'il l'avoit déjà fait mettre dans les papiers publics, et qu'il en répandroit des copies avec profusion. Ensuite il me parla du testament du Comte d'Elby. Il ne peut être contesté, me dit il, car il est fait depuis plusieurs années; le comte l'écrivit peu de tems après la mort du chevalier Barleton. Il m'a nommé son exécuteur testamentaire et c'est une tâche pénible à remplir. Ce testament sera trouvé fort bizarre et l'est en effet. Le comte, pour ainsi dire, y déshérite son fils unique, dumoins il le frustré de tout ce qu'il peut lui ôter; par d'anciens arrangemens de famille il ne peut le dépouiller de la belle terre du Comté de Suffolk, il lui ôte tout le reste, ce qui fait plus de la moitié de cette grande fortune, et pour donner cet immense héritage à un parent éloigné qu'il n'aimoit, ni n'estimoit et dont il avoit même à se plaindre. Ce pa-

rent, repris je, n'eut-il pas été l'héritier naturel de ces biens si le comte n'avoit point eu d'enfans ? il est vrai répondit Lord Selden, mais le comte laisse un fils, et un fils enfant qui ne peut avoir démérité ah ! Monsieur interrompis je sur des choses qui nous sont inconnues n'accusons point les morts qui ne peuvent nous répondre et se défendre. Le comte avoit des principes et de la probité, soyons persuadés qu'il a cru faire une action équitable. C'en étoit une en effet, mais comme Lord Selden l'avoit prévu, ce testament indigna tout le monde : on s'attendrit sur le sort de *la vertueuse mère*, de *l'intéressant enfant*, et le malheureux comte fut universellement accusé d'avoir été le père le plus dénaturé, ainsi que le plus ingrat de tous les maris.

Lord Selden me laissa une copie de la lettre du comte, et je la portai à Lord Clarendon auquel cet écrit causa la joie la plus vive, car il ne douta point qu'il ne fut suffisant pour mon entière justification. Il se trompa ; la lettre venoit trop tard, et ne détruisit point les premières impressions produites par la calomnie. Quand on croit faire honneur à ses principes en se déchainant

contre des infortunés qui ne sont accusés que sur des *oui dire*, on n'abjure pas facilement ses préventions; car au lieu de se glorifier d'une vertueuse indignation, il faudroit convenir qu'on a eu tort, et qu'on a été injuste. Ainsi la lettre du comte ne changea l'opinion que d'un très petit nombre de personnes, toutes les autres prétendirent qu'elle ne prouvoit que l'inconcevable excès de la passion que le comte avoit eu pour moi, et sa générosité à mon égard. Beaucoup de gens soutinrent que la lettre étoit supposée, et fabriquée entre Lord Selden, Lord Clarendon et moi. Lord Selden se conduisit avec autant de zèle que de droiture, et n'épargna rien pour me justifier; tout ce qui en resulta fut, qu'en sa présence on n'osa plus me déchirer, mais d'ailleurs, mes ennemis personnels outrés du testament du comte et de sa dernière lettre si honorable pour moi, n'en devinrent que plus envenimés et plus ardens à me nuire. Lord Clarendon forcé de renoncer à une espérance qu'il avoit embrassée avec transport retomba dans un chagrin qui me fit faire de nouvelles réflexions et toujours du genre le plus affligeant. Il étoit sans doute naturel qu'il fut vivement affecté du mépris

qu'on me témoignoit, j'avois éprouvé ce sentiment pour lui, ainsi je devois le concevoir. Mais je n'avois que trop de raisons de penser qu'il étoit encore plus sensible aux ridicules personnels qu'on répandoit sur lui, et à la perte d'une société agréable, quoiqu'il n'eût jamais véritablement aimé aucune des personnes qui la composoient. Il m'avoit perdu sans désespoir, sans même que sa santé s'en ressentit, et je lui voyois l'affliction la plus vive et la plus profonde dans une circonstance infiniment moins douloureuse. D'après ce point de comparaison, il m'étoit impossible de ne pas attribuer à la vanité, des mouvemens dont il m'eût été si doux d'être la seule cause. On dit communément que les personnes froides sont les plus heureuses parcequ'elles ne peuvent éprouver les peines les plus cruelles de toutes qui sont celles que produit la sensibilité; c'est une erreur. Plus nous sommes incapables de nous attacher, plus nous sommes personnels, et l'amour propre nous prépare des maux cuisans qu'aucune consolation humaine ne peut adoucir. Il fait rougir celui qu'il afflige, il lui ravit jusqu'à cette dernière ressource des infortunés, celle de confier sa peine et de l'alléger en la commu-

niquant. Pour les jouissances quelques brillantes qu'elles puissent être, quel est le cœur qu'elles ont jamais satisfait ? insatiable autant qu'insensé, il desire, il envie encore au milieu de ses plus éclatans succès, tandis qu'un seul instant peut payer à l'ame sensible des années entières de souffrances.

Cependant je m'occupois vivement des préparatifs de notre départ et je les hâtois avec ardeur, lorsque tout à coup Lord Clarendon parut s'en dégouter, et me dit qu'il ne croyoit pas que sa santé put lui permettre de faire un aussi long voyage ; en effet il étoit d'un changement affreux, et d'une foiblesse excessive : mes inquiétudes se ranimèrent, hélas ! elles n'étoient que trop bien fondées ! je rappelai son médecin qu'il avoit malgré moi cessé de voir depuis quelque tems ; cette nouvelle consultation me remplit d'effroi, et laissa dans le fond de mon ame un cruel pressentiment qui ne me quitta plus. Le médecin que j'interrogeai secrettement me répondit avec embarras d'abord, et d'une manière obscure ; enfin vivement pressé, il m'avoua que Lord Clarendon avoit les commencemens d'une fièvre lente et qu'il craignoit pour sa poi-

trine: il ajouta qu'il n'y avoit d'autres remèdes à lui prescrire qu'un régime doux, et suivi, et l'air de la campagne. C'étoit m'en dire assés, je ne me flattai pas un moment. Je vis Lord Clarendon attaqué d'une maladie mortelle. je me livrai à tout le désespoir que devoit m'inspirer cette affreuse certitude, et la nécessité de cacher une si juste douleur, la rendoit, s'il étoit possible, plus déchirante et plus insupportable encore; on avoit décidé que nous irions nous établir dans la maison de campagne de Lord Clarendon; mais la veille du jour fixé pour le départ, il me déclara qu'il desiroit s'éloigner davantage de Londres, et qu'il vouloit aller dans le Derbyshire. Je combatis ce projet avec force, mais rien ne put l'en détourner. Alors, je ne m'occupai plus que des moyens d'engager secrètement son médecin à nous suivre, j'y réussis, et comme Lord Clarendon ne se croyoit point assés malade pour en avoir besoin, nous imaginâmes différens prétextes pour lui ôter toute inquiétude à cet égard. Nous arrivâmes dans le Derbyshire au commencement d'avril. Lord Clarendon malgré son abattement et sa langueur, parut se retrouver avec plaisir dans un lieu qui lui fut cher autrefois. Il s'attendrit en re-

voyant ce cabinet, monument touchant de l'amour et du bonheur. Il voulut malgré sa foiblesse, aller au petit pavillon du bois; nous y fumes seuls. Plus d'une fois pendant le chemin, je le vis pâlir et changer de visage, il pouvoit à peine se soutenir, je le conjurai vainement de retourner au château, il s'appuya sur mon bras, et ne pouvant aller jusqu'au pavillon, nous-nous arrêtâmes à moitié chemin, et nous-nous assimes sous un arbre sur lequel j'avois écrit ces vers de Schakespeare :

. . . . y feet within me
a peace above all earthly dignities
a still and quiet conscience. (a)

Lord Clarendon lut ces vers, ensuite me regardant avec attendrissement, c'est ici me dit il que vous retrouvâtes enfin la tranquillité, c'est ici que je fus oublié! cette espèce de reproche si délicat et si doux me toucha d'une manière extraordinaire. Je sentis que je l'aimois dans cet instant plus que jamais. A ce mouvement passionné se joignit l'idée terrible qui me le rendoit plus cher encore que je touchois peutêtre au

(a) Je jouis d'un bien préférable à toutes les dignités de la terre, la paix, que donne une conscience pure.

moment affreux de le perdre pour toujours !.... le courage, la raison m'abandonnèrent entièrement, je ne pus me contraindre ni répondre et je fondis en larmes. Sa surprise fut extrême. Je cherchai des prétextes, mais j'avois si peu ma tête que tout jusqu'aux raisons que j'inventoïs, dévoiloient mon égarement et mon désespoir. Lord Clarendon n'avoit que trop appris à me connoître pour qu'il me fut aisé de l'abuser. Il vit que mon âme étoit profondément affectée, il savoit qu'un seul objet pouvoit l'occuper vivement ; l'attendrissement venoit de trahir la douleur, il se rappella mille circonstances qui ne l'avoient pas frappé d'abord, et ce premier trait de lumière lui découvrit presque entièrement l'accablante et fatale vérité. Cependant, il dissimula, parut me croire et changea d'entretien. Tandis qu'il parloit, je remarquai tout à coup que le tems s'obscurcissoit et que la pluie commençoit à tomber ; nous voulumes reprendre le chemin du château, mais le vent redoublant avec impétuosité força Lord Clarendon de s'arrêter au bout de cinquante pas ; il s'assit sur un tertre de gazon au pied d'un chêne. Les arbres nous garantirent de la pluie pendant quelques minutes, mais bien-

tôt l'eau tomba par torrens des branches agitées, et le froid excessif du vent nous pénétrait et nous glaçoit.... je ne puis me rappeler sans frémir tout ce que je souffris dans cette situation affreuse, qui réunissoit tout ce qu'il y avoit de plus dangereux pour l'état de Lord Clarendon; peut-être avançoit elle le terme de sa vie! Egarée, désespérée, je le couvris de mon manteau, de ma robe, et le serrant dans mes bras, la tête panchée sur son épaule, je cherchois à lui cacher mon visage inondé de pleurs. Il souffroit, et n'osoit se plaindre! je sentois contre mon cœur les mouvemens précipités de sa poitrine, son corps étoit agité d'un frisson universel; il me dit d'une voix foible, ce moment a des charmes, il seroit doux de mourir ainsi! je ne répondis que par des sanglots qu'il me fut impossible d'étouffer..... enfin l'orage se calma, et en même tems le médecin dans une voiture vint à notre secours. Lord Clarendon en arrivant au château, se trouva si mal qu'il fut obligé de se mettre au lit. Cependant vers le soir il parut être mieux, et le lendemain il se leva comme à son ordinaire.

Depuis ce jour funeste chaque instant augmenta son danger, et je connus facilement aux discours du médecin qu'il ne me restoit plus d'espérance. Lord Clarendon me fit sentir plus d'une fois qu'il étoit éclairé sur son état, cette découverte acheva de me déchirer l'ame. Je voyois qu'il évitoit les occasions de s'attendrir, l'infortuné redoutoit des adieux trop tendres, et qui eussent sans doute redoublé ses regrets. Je ne pouvois lui parler des choses même les plus indifférentes, sans que les larmes ne me vinssent aux yeux : quand il le remarquoit, il soupiroit et gardoit le silence. Je dévorais mes pleurs, je me taisois, mais ma douleur éclatoit malgré moi et l'idée qu'elle, ajoutoit à ses peines y mettoit le comble. Un soir que j'étois seule avec lui, il me dit après quelques instans d'une rêverie profonde, j'ai une grâce à vous demander ; il faut que j'obtienne de vous une promesse nécessaire à ma tranquillité. Décidée à ne point faire usage de la lettre du comte d'Elby vous avés été plus d'une fois tentée de la bruler, je vous en ai empêché. Donnés moi votre parole, poursuivit il, que quelqu'événement qui puisse arriver vous la garderés toujours ; j'e vous connois, ajouta t'il, en prenant une

de mes mains et la pressant dans les siennes, je fais trop où peut vous porter le dégoût du monde, et le projet que vous formerés peut-être un jour d'y renoncer à jamais. Détruisez donc une inquiétude qui me tourmente; il me sera doux de penser que vous conserverés toujours le précieux témoignage de votre innocence et de votre vertu, qu'il vous survivra même, et que si vous avés dédaigné d'en faire usage, il pourra du moins justifier votre mémoire, et lui mériter l'admiration que vous estes si digne d'inspirer. A ces mots sentant que je ne pourois répondre sans verser un torrent de larmes, je me contentai de lui serrer la main. Me voilà tranquille reprit-il. Croyés que le soin de votre bonheur est surtout ce qui m'anime. Vous estes bien jeune, votre ame est trop sensible pour ne pas chercher un jour les douces consolations de l'amitié, je vous laisse de quoi justifier celle que vous inspirerés sans doute. Ah! m'écriai-je enfin en laissant tomber mon visage sur le sien et le baignant de larmes, quels funestes discours! vous déchirés mon cœur ce cœur infortuné que nul autre jamais ne remplira que vous oui, reprit-il d'une voix foible et tremblante, je n'ai

pas allés connu mon bonheur, je n'ai pas fait le tien ce regret est affreux ! hélas, interrompis je-vous me faites mourir, ... je n'en pus dire davantage, mes forces épuisées m'abandonnèrent, je tombai sans connoissance dans ses bras j'étois condamnée à revoir la lumière, à supporter la vie, mais dumoins je perdis pour quelques instans le sentiment pénible d'une existence odieuse. Quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai dans ma chambre, je demandai Lord Clarendon, je voulus l'aller rejoindre ; on me retint en me disant qu'il reposoit et que le médecin avoit ordonné que personne n'entrât chés lui. Une heure après le médecin vint me retrouver. Je fus frappée de l'altération que je remarquai sur son visage ; je m'avançai vers lui en tremblant et n'osant le questionner, mes regards égarés, inquiets lui peignirent allés le trouble de mon ame, et le doute affreux qui l'agitoit il gardoit toujours le silence ; enfin j'osai dire d'une voix timide, eh bien, Lord Clarendon ? il est mal reprit' il, Mylady, ne vous flattés pas, il est fort mal quoi dono, interrompis je, tout est il fini pour moi ! il respire encore, répondit' il, il vit, soyés en sure,

mais c'en est allés m'écriaije, hélas, je vous entens, je vois mon sort! demain, demain sans doute, cette nuit peut-être tout mon bonheur sera détruit, anéanti! il ne m'en restera que l'éternel et désespérant souvenir!... Après avoir exhalé ma douleur, par tout ce qu'elle peut inspirer de plus violent, je voulus aller chés Lord Clarendon; le médecin s'y opposa avec fermeté; mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader, eh bien, me dit il, vous me forcés à vous percer le cœur; je vous le répète Lord Clarendon existe encore, mais il n'a que peu d'heures à vivre, sentant son état et craignant sa foiblesse, il a tracé dans cet écrit qu'il m'a chargé de vous remettre ô ciel! interrompis je il m'écrivit! lui! à ces mots je pris ce billet funeste et si touchant et je me jettai à genoux pour le lire Ce billet que je porte toujours avec moi, et qui, placé pour jamais sur mon cœur, me suivra dans la tombe, contient ces mots :

„Laisse moi mourir avec courage s'il
„est possible!..... ne viens point..... je
„t'en conjure je l'exige ta pré-
„sence chérie ne peut qu'irriter mes re-

„grets il faut renoncer à la vie
„au bonheur, à toi! que je te plains!
„voilà mon dernier sentiment!.....” En re-
trayant cet écrit ma main tremble, mes
yeux s'obscurcissent, mon cœur est déchiré!..... et j'ai pu le recevoir sans mourir!
..... Respectant des volontés sacrées pour
moi, je consentis à ne point entrer dans
la chambre de Lord Clarendon, mais je
voulois passer la nuit dans un cabinet voi-
sin, le médecin m'en empêcha. Songés, me
dit il, qu'il a toute la connoissance, si près
de lui saurés vous contraindre une douleur
qui vous a déjà trahi tant de fois? vos
pleurs, vos gémissemens involontaires parvi-
endront jusqu'à lui, et vous porterez le trou-
ble et le désespoir dans son ame. Je me
rendis à ces cruelles raisons, le médecin re-
tourna chès Lord Clarendon et je restai
seule dans ma chambre. Je ne me couchai
point, je m'assis dans un fauteuil vis à vis
le portrait de Lord Clarendon les yeux fixé-
ment attachés sur cette image chérie; je
passai quelques heures dans cette situation
sans verser une larme; immobile et glacée,
également incapable de penser et de réflé-
chir, mais avec un saisissement et une op-
pression plus terribles peut-être que cet état

de désespoir où l'on peut du moins se plaindre, gémir et former mille projets violens ; mais qui , dictés par la douleur offrent les seules consolations qu'elle puisse recevoir. Absorbée , anéantie , l'épuisement de mes forces, la nullité de mes idées en m'ôtant toute espèce de réflexion sembloient me livrer plus entière à cette impression douloureuse, à cette blessure profonde qui d'échiroit mon ame. Mon imagination éteinte n'agilloit plus ; ni le passé , ni l'avenir ne s'offroient à mon esprit, nulle idée ne se mêloit à cette seule pensée toujours présente, *il se meurt ! ...* c'est ainsi que dans une affreuse agonie, privé de la raison, sans parole et sans mouvement, sans distraction et sans idées on en sent mieux les maux qui vont ôter la vie, et l'on n'existe plus que pour souffrir.....

Cependant vers les cinq heures du matin, une triste Lampe de nuit qui seule éclairait ma chambre s'éteignit tout à-coup : la douleur est presque toujours superstitieuse ; cet incident si frivole me pénétra de terreur , et m'arrachant à ma sombre léthargie , vint remplir mon imagination troublée d'objets fantastiques et funestes. Une sueur froide inondoit mon visage , tandis qu'un

feu dévorant sembloit s'allumer dans mes veines ; je frissonnois et je brulois ; le battement précipité de mes artères, formoit dans ma tête, un bruit confus, et des sons illusoires, semblables à de sourds gémissemens. À travers l'obscurité profonde qui m'enviro-
noit mes yeux appesantis et fascinés par la terreur voyoient tour à tour, se former et disparoitre, une suite lugubre d'effrayantes images. Au milieu de ces tableaux vagues, fugitifs et funébres, un seul, plus cruel que tous les autres sembloit se fixer près de moi !.... sur un lit de douleur et livré à la mort, je découvrois les tristes restes de l'objet infortuné de cet affreux délire !.... Je le contemplois sans mouvement, inanimé, défiguré, j'étois au chevet de son lit, j'y touchois !.... mes cheveux se dressoient sur mon front !.... un trait mortel, un poids insupportable, en déchirant, en oppressant mon cœur, m'otoient la faculté de m'arracher à ce spectacle horrible ! je ne pouvois ni fuir, ni me soulever, ni même appeller à mon secours ! Situation terrible, semblable à cet état fatigant où n'étant endormi qu'à moitié et tourmenté par un rêve sinistre, on lutte en vain contre le sommeil et l'on fait pour se réveiller de pén-

bles et d'inutiles efforts. Mais hélas les illusions les plus funestes ne me peignoient que ma destinée, et le réveil devoit être pour moi, plus affreux encore que le songe. Les premiers rayons du jour vinrent dissiper ces noirs phantômes de la nuit..... je me levai de mon fauteuil, j'entr'ouvris la porte de ma chambre avec l'intention de demander des nouvelles de Lord Clarendon, mais une crainte secrète me retint malgré moi; j'allois peutêtre acquérir la certitude de l'éternel malheur de ma vie!... Cette idée quoique confuse, me fit subitement refermer ma porte et je rentrai dans ma chambre. Je m'approchai d'une pendule et je vis qu'il étoit six heures trois quarts. Cette pendule étoit placée à coté du portrait de Lord Clarendon; en considérant l'aiguille à secondes qui tournoit rapidement, j'éprouvai un sentiment impossible à dépeindre; il me sembloit que cette aiguille dans le cours qu'elle parcouroit emportoit avec elle une portion de mon existence! à mesure que mon oeil suivoit son mouvement prompt et funeste, je me sentois défaillir!..... enfin, fixant mes yeux sur le portrait, le tems s'écoule, et fuit sans retour, m'écriaije, et peutêtre quelques minu-

tes de plus vont emporter pour jamais les foibles restes de mon bonheur et de mes espérances ! A ces mots, un déluge de pleurs me coupa la parole ; je m'éloignai du portrait, objet trop cher dont je ne pouvois soutenir la vue, j'invoquai le ciel, je me prosternai, j'osai lui demander un miracle ; hélas je ne méritois pas de l'obtenir ; distraite par la douleur, abbatue et consternée, je n'avois plus d'espoir, et je priaï sans ferveur. Vers les huit heures, j'entendis marcher près de ma chambre ; on s'arrêta à ma porte, je tressaillis, mais je gardai le plus profond silence. Je distinguai la voix du médecin qui parloit bas à mes femmes, et après quelques instans il s'éloigna : au bout d'un quart d'heure il revint encore et frappa doucement ; je ne répondis point, je ne compris que trop ce que signifioient ces différens mouvemens, mais je voulois dumoins pour la dernière fois chercher encore à m'abuser. Enfin à neuf heures ma porte s'ouvrit, et je vis paroître le médecin, mon arrêt étoit écrit sur son visage mais par une foiblesse inconcevable, je desirai qu'il cherchât à me tromper encore, et je lui dis avec une voix éteinte qui démentoit mes paroles : vous

ne venés pas sans doute pour me donner la mort, je ne vous verrois pas, si vous n'aviés plus d'esperance!.... Ses yeux se remplirent de pleurs, je détournai la tête pour lui cacher les miens, mais d'affreuses convulsions agitant tout mon corps décelèrent mon désespoir. Il s'approcha de moi, et me dit : votre voiture est prête Mylady, il faut partir..... laissés moi, lui disje en le repoussant avec force, je veux rester ici, rien ne pourra m'en arracher.... à ces mots il s'écria douloureusement, ô ciel ! ne m'entendés vous pas !.... vous avés tout perdu Mylady, c'en est fait Lord Clarendon n'existe plus !.... hélas ! je le savois, j'en étois sûre, mais ces terribles paroles : *Lord Clarendon n'existe plus !* cette sentence formelle, irrévocable, qui frappoit enfin distinctement mon oreille acheva de m'arracher l'ame. Le tems n'effacera jamais de mon souvenir l'impression affreuse de ces mots funestes, je crois encore les entendre prononcer et retentir autour de moi !.... je passerai rapidement sur les détails qui me restent à faire : l'histoire de ma vie doit finir à cette époque fatale. Le médecin guidé par l'attachement le plus vrai pour moi m'arracha d'un séjour où j'aurois sans doute

trouvé la mort. Sans connoissance et sans mouvement, je fus portée dans une voiture qui prit aussitôt la route de Londres. À vingt lieues de cette ville je tombai dangereusement malade, et je restai dans un cabaret pendant trois semaines entre la vie et la mort; le médecin me veilla, ne me quitta pas; il me retira des portes du tombeau... et son habileté n'avoit pu sauver Lord Clarendon! hélas, elle ne devoit m'être qu'inutile ou funeste. Enfin je revis Londres mais avec la ferme résolution de n'y rester que le tems nécessaire à l'arrangement de mes affaires, afin d'exécuter ensuite sans délai le projet que je méditois déjà. Mes ennemis étoient devenus plus ardens que jamais, ils répandoient contre moi les calomnies les plus noires, et les plus atroces; les dernières volontés de Lord Clarendon, avoient mis le comble à leur haine; son testament ne regardoit que moi, ne parloit que de moi. Il contenoit ces mots :

„Je donne tous mes biens et tout ce
„que je possède, sans exception à la plus
„respectable de toutes les femmes, à la
„mienne, à Lady Clarendon. Elle a fait
„mon bonheur durant ma vie et je ne puis

„rien faire pour le sien après ma mort ! je
„ne puis que me satisfaire par ce dernier
„et foible témoignage d'estime et de recon-
„noissance.”

Il ne fit ce testament que huit jours avant sa mort. Des héritiers avides frustrés sans retour de leurs espérances se déchainèrent avec violence contre moi ; Lady Nevil et la comtesse d'Elby se mirent à leur tête pour me noircir et me déchirer, soutenues par leurs amis elles achevèrent de confirmer le public dans l'opinion que j'étois un monstre dont le plus vil intérêt, l'imposture et la perfidie avoient dirigé toutes les actions. Cependant pressant vivement l'arrangement de mes affaires, je parvins à les terminer. Alors j'écrivis à Lady Névil que je la priois de se rendre chés moi le lendemain et que j'avois les choses du monde les plus importantes à lui communiquer, j'envoyai une lettre circulaire conçue dans les mêmes termes à tous les parens de Lord Clarendon, à l'exception de la comtesse d'Elby qui fut la seule que je n'invitai point ; j'en dirai bientôt les raisons. Personne ne manque au rendez vous. Quand tout le monde fut rassemblé dans le salon, on vint m'avér-

tir et je m'y rendis suivie de mes gens d'affaires et de ce digne et vertueux médecin dont j'ai déjà tant parlé. L'agitation que donne toujours une résolution extraordinaire, cette assemblée nombreuse, ces habits lugubres, ce deuil affreux qui m'environtoit, toutes ces circonstances me causèrent un trouble et une émotion dont j'eus peine à me remettre. Enfin je m'assis, et posant sur une table plusieurs papiers que je tenois, j'ordonnai qu'on ouvrit les portes de la salle, et que l'on fit entrer tout ce qui avoit appartenu à Lord Clarendon; au même instant tous les gens parurent et se rangèrent debout derrière nos chaises. Cette scène singulière causa la surprise la plus vive, et l'on attendoit avec impatience et curiosité quel en seroit le dénouement, lorsque je pris la parole à peu près en ces termes. Après la perte que j'ai faite, je n'ai plus qu'un devoir à remplir, et qu'un desir à former, je dois à jamais pleurer mon ami, mon bienfaiteur et mon époux; celui qui fut pour moi braver l'opinion publique, et qui me fit encore de plus grands sacrifices en brisant les nœuds chéris qui l'attachoient à sa famille. Le seul desir qui me reste est de justifier sa mémoire et je ne le puis

qu'en cherchant à me justifier moi-même. Accusée par la calomnie je prouvai mon innocence à Lord Clarendon ; l'honneur et l'humanité nous défendoient également de produire ce témoignage. Cependant Lord Clarendon par les sermens les plus authentiques, par les prières les plus touchantes, tâcha de me conserver un appui dans sa famille et des défenseurs dans ses amis. On ne l'estima point assez pour le croire, on ne l'aima pas assez pour le plaindre. Il fut abandonné. La méchanceté, la haine, l'exilèrent de Londres ; le ressentiment et la douleur ont peut-être avancé le terme de sa vie : il eut assez de courage pour mépriser l'injuste prévention du public, il fut trop sensible pour oublier des ingrats sur lesquels il avoit compté. Seule je lui restai, ses derniers sentimens furent pour moi seule. Il m'a fait son unique héritière au préjudice de ses parens ; il n'eut qu'à se louer de moi, il n'eut qu'à se plaindre d'eux ; peut-être at'il cru les punir en les deshéritant, mais il m'estima trop pour se flatter que cette vengeance put me récompenser. Je sais qu'on pense et qu'on publie, qu'un fordidé intérêt fut l'unique baze de ma conduite ; en prouvant qu'on me jugea mal sur

ce point, c'est presque entièrement me justifier sur tous les autres. Méprisant des biens qui me sont inutiles, voici donc l'usage que j'en fais : je ne m'en réserve rien, je me contente de recouvrer la somme modique, foible débris de l'héritage de mon père. Je supplie l'homme vertueux qui lui prodigua tant de soins, et qui fut à la fois son médecin et son seul ami, d'accepter sa maison de campagne près de Londres ; et j'abandonne le reste de sa fortune à ses héritiers naturels, à l'exception toutefois de la comtesse d'Elby et de son fils, que je ne comprends point dans cette donation. Si mes offres ne sont pas acceptées ce soir, j'ai des acquéreurs tout prêts, je vends demain les terres de Lord Clarendon et de leur produit j'enrichis les hôpitaux de Londres. Voilà mon irrévocable résolution, la vanité ne me l'inspira point, je ne jouirai pas de la réputation qu'elle doit me rendre, je quitte pour jamais l'Angleterre, j'abandonne sans regret une patrie où je n'ai trouvé ni parens, ni consolation, ni pitié ; sous un nom supposé, je vais dans une terre étrangère me consacrer à l'obscurité, qui seule convient à ma douleur ! là, j'oublierai Londres et mes ennemis, et je n'y conserverai que le souvenir

inéffaçable du meilleur des hommes et du plus chéri des époux.

En finissant ce discours, je me levai, et m'aprochant de Lady Bolton et de Lady Névil, voilà leur disje en leur présentant des papiers, les donations de tous mes biens, elles sont revêtues des formes nécessaires, je vous les remets et je ne vous demande point de réponse dans cet instant, je ne les recevrai que ce soir et je me flatte qu'elles ne seront dictées ni par une fausse fierté, ni par d'anciens ressentimens. À ces mots, je m'éloignai précipitemment, je fus m'enfermer dans ma chambre et je laissai toute l'assemblée dans un étonnement qui n'avoit permis à personne de m'interrompre ou de me répondre. Après quelques difficultés foibles et légères on accepta toutes mes offres, en assurant que la seule tendresse maternelle y décidait. Cet événement fit le plus grand bruit à Londres. On appella mon désintéressement une folie romanesque inspirée par l'orgueil, et l'exclusion que j'avois donnée à la comtesse d'Elby, fut universellement blâmée comme une injustice et l'effet d'une haine criminelle. J'avoue qu'ayant prévu ce jugement, j'avois été bien

tentée d'appeller la comtesse au partage des biens de son frère, mais la probité m'en empêcha; je connoissois la naissance illégitime de son fils et je crus devoir à la mémoire du malheureux comte d'Elby de me conduire dans cette occasion d'après les principes qu'il avoit suivis. Pour achever de rendre compte de tout ce qui est relatif à la comtesse d'Elby, j'ajouterai que cette femme si louée, si prônée, si admirée, perdit tout à coup sa considération très peu de tems après mon départ d'Angleterre. Une grossesse de six mois la força de déclarer son mariage jusqu'alors secret, avec un jeune homme sans mœurs et sans fortune qu'elle avoit épousé huit mois après son veuvage; au bout de six semaines elle accoucha d'un enfant mort, auquel elle ne survécut que peu de jours; et le fils qu'elle a laissé, vient de mourir il y a environ trois mois.

Toutes mes affaires étant terminées, je me disposai à quitter pour jamais l'Angleterre, et à congédier, mes femmes et tous mes domestiques à l'exception de Tompson qui ne voulut pas me quitter; je me décidai à partir secrètement et sans délai. J'en fixe l'instant, et la veille de ce jour je fais

les comptes de tous mes gens et de ceux de Lord Clarendon; leurs pleurs et leurs adieux m'émurent extrêmement: ils sortirent tous de ma maison, et je me trouvai seule avec Tompson. Il m'apréta un souper auquel je ne touchai pas; je me sentois une sorte d'accablement que je n'avois jamais connu et plus de tristesse que d'attendrissement. À dix heures, je renvoyai Tompson en lui disant de me réveiller avant le jour. Il soupira et me dit; et qui vous deshabillera ce soir? moi-même répondis je; ah! dieu reprit il en levant les yeux au ciel, Lady Clarendon n'avoir pas seulement une femme de chambre pour la servir!... Tompson lui dis-je, il n'est plus question de faste et de grandeur.... j'ai renoncé, vous le savés, à toutes ces vaines chimères!.... en prononçant ces dernières paroles je voulus sourire, et je sentis que mes yeux se remplissoient de larmes. Tompson sortit. Quand je me vis absolument seule, j'éprouvai une espèce d'effroi, qui me rendit immobile un moment; je regardois avec étonnement ce qui m'environoit; la vue de cet appartement si vaste, si somptueux qui ne m'appartenoit plus, et la magnificence, de son ameublement faisoit sur moi une impression nou-

velle et désagréable. Je me deshabillai lentement et avec distraction. J'avois le cœur ferré, oppressé; mais accoutumée depuis longtems à la douleur, ces différens mouvemens ne pouvoient ni me surprendre ni m'inquiéter. Je me couchai allés tard et à trois heures du matin Tompson entra dans ma chambre et me réveilla. Je me levai, m'habillai à la hâte et je descendis sur le champ appuyée sur le bras de Tompson qui tenoit une lumière. Je marchois lentement, lorsque je m'aperçus qu'il pleuroit, je m'arrêtai, et je lui dis avec émotion, eh bien Tompson, vous repentés vous d'avoir voulu me suivre? restés, vous le pouvés. Hélas Madame reprit il, cette maison déserte, cette fuite au milieu de la nuit ce changement de fortune, tout cela m'étonne, non pour moi, mais vous Mylady ne vous repentirés vous jamais? cette dernière question m'interdit; dans l'entousiasme qui m'avoit guidé cette idée de repentir ne s'étoit jamais offerte à mon esprit, et dans ce moment de trouble, ces paroles si simples de Tompson me causèrent un sentiment inexplicable d'inquiétude et d'amertume: nous étions sur les marches du perron prêts à descendre dans la cour, allés, disje à Tomp-

son ouvrir les portes et faites entrer la voiture je vous attens ici. À ces mots il s'éloigne et je reste seule ; je me retourne, et considérant à la lueur de la lune la façade de la maison : dans deux heures dis-je, cet hotel maintenant desert, sera rempli des héritiers avides de Lord Clarendon ! de mes ennemis ! on n'y parlera de moi que pour chercher à diminuer le mérite du sacrifice que j'ai fait, et peut-être pour me noircir et me calomnier encore ! . . . tout ce qui m'environne ici m'est étranger je vais dans des lieux inconnus porter des souvenirs douloureux et une existence obscure et malheureuse ! voilà le sort que j'ai choisi ! en parlant, ainsi je sentis mes larmes couler le long de mes joues : surprise d'éprouver des mouvemens dont je ne me serois jamais cru susceptible, ô ciel ! m'écriai-je, voilà donc les pensées qui m'occupent et les regrets qui m'affligent en quittant Londres ! et j'y laisse les cendres de Lord Clarendon ! et déjà je touche au repentir et quoi ne serois je que vaine et vindicative ! dans ce moment Tompson revint avec ma voiture, j'y montai avec un serrement de cœur d'autant plus pénible que je m'en reprochois vivement l'indigne

cause, et que je ne cédois à cette foiblesse qu'en rougissant. Il regnoit une telle confusion dans mes idées que je ne pouvois démêler positivement ce qui se passoit au fond de mon ame, d'ailleurs je redoutois d'y descendre, et de l'interroger et je connus que la peine la plus inquiétante et la plus humiliante de toutes, est celle de se craindre et de douter de soimême.

Les cendres de Lord Clarendon transportées dans la sépulture de ses pères, reposent à peu de distance des murs de Londres dans un tombeau que je lui ai fait élever : je me fis conduire à ce monument. Nous y arrivâmes avant la naissance du jour. J'avois fait prévenir le gardien de l'église, il m'attendoit. Il m'ouvre la porte, et j'entre seule dans ce lieu sombre et lugubre ; la triste clarté d'une lampe, me guide ; j'aperçois le monument qui renferme pour j'amaï tout ce qui me fut cher ! je me prosterne sur le marbre . . . c'est là, que ja veux me recueillir et consulter mon cœur
ô toi, que j'osai me flatter d'aimer uniquement, m'écriaije, suisje digne encore de cette estime précieuse et parfaite qui fut pour moi ton dernier sentiment ? Si tu ne t'abusas

point, tous les sacrifices que j'ai faits à ta mémoire ont du soulager ce cœur infortuné et si jamais j'éprouve de coupables regrets, je ne méritois ni tes bienfaits ni ta tendresse mais poursuivis - je quand je pourrois encore vivre dans le monde, y reparoitre avec éclat, justifiée, estimée voudrois-je y rester? de vaines louanges, un frivole encens, me feroient ils oublier tout ce que j'ai perdu, et me rendroient ils suportables, un esclavage, une contrainte qui m'étoient à charge autrefois dans le tems même de mon bonheur? ici je m'arretai et dans le silence et le recueillement, j'interrogeai mon cœur, et je pénétrai dans ses replis les plus profonds. À mesure que je dévelopois mes sentimens secrets, la fausse terreur qui m'avoit abusée se dissipoit comme un vain songe, je recouvrais à la fois la raison et le courage, et dégagée du vil abbaissement d'une crainte injurieuse, je ne rougissois plus que d'avoir pu me méconnoître. Quand je fus entièrement rassurée sur le fond de mon âme, je ne m'occupai plus que de l'objet funeste que j'avois sous les yeux. Tous les premiers transports de ma douleur se réveillèrent avec plus de force que jamais. Mon imagination s'em-

brâsa, s'exalta elle m'offrit l'idée d'un nouveau sacrifice que je fis avec transport avant de m'arracher de ce funeste lieu ! . . . je traçai sur la tombe avec la pointe d'un couteau ces paroles qui, depuis, par les soins de Lord Selden y furent gravées en lettres d'or. . . .

„J'ai pu sans mourir contempler ce
 „tombeau, mais j'y dépose, j'y laisse tout
 „ce qui me reste, une odieuse et funeste
 „liberté ! oui, dans ce temple consacré
 „par la piété, je m'engage par tout ce que
 „la religion et la tendresse ont d'inviolable,
 „à ne jamais former de nouveaux noeuds . . .
 „Tout s'altère, tout se détruit ! . . s'il est pos-
 „sible que le tems puisse triompher de ma
 „douleur, ce marbre dumoins doit me sur-
 „vivre, et j'y grave un serment ineffaçable
 „et sacré.

Dans cet endroit de l'histoire de Lady Clarendon, Sainville laissa tomber le manuscrit sur la table, et comme s'il eut été frappé de la foudre, il resta sans mouvement pendant quelques minutes. Ensuite se levant impétueusement et se promenant à grands pas dans sa chambre, tout est dit

s'écriait il, nulle espérance ne me reste.... nulle!.... et cependant cette fatale lecture vient d'achever de m'énivrer, de me perdre!.... dans quel abyme ô ciel me suisje précipité!.... en disant ces paroles il se jeta dans un fauteuil, et y resta plus d'une demie heure dans l'accablement de la douleur la plus profonde. Enfin, retournant vers la table et jettant les yeux sur le manuscrit, il y vit encore la trace des larmes dont il l'avoit plus d'une fois inondé durant sa lecture: ah! dit il, qu'elles étoient douces ces larmes que j'ai versé! j'avois encore l'espérance!... cependant, il reprit le manuscrit, et continuant sa lecture, il lut ce qui suit:

Je quittai Londres sans différer, je passai la mer, je fus en suisse et de là en Italie. De longs voyages, la dissipation qu'entraîne nécessairement une continuelle succession d'objets nouveaux et curieux, enfin d'utiles réflexions rétablirent insensiblement le calme dans mon ame. Décidée à me fixer en France, je vins dans cette province, et j'y achetai la petite ferme que j'occupe; on assure que le seigneur de cette terre n'y viendra jamais, ainsi nulle importunité n'y troublera mon repos.

Les premiers mois que j'ai passé dans cette solitude, s'écoulèrent pour moi de la manière la plus triste. Fatiguée de mes voyages, et surtout de cette multitude de nouvelles connoissances et de liaisons momentanées qu'on est obligé de faire en pays étranger lorsqu'on veut s'y instruire, je m'étois fait une idée charmante du projet de me consacrer à une retraite absolue, j'arrivai ici avec la persuasion que j'allois y goûter la tranquillité la plus parfaite; je ne m'y ennuyai point, j'avois repris depuis longtems le gout et l'habitude de l'occupation, mais j'y retrouvai tous les souvenirs que la distraction causée par les voyages avoit presque effacés de ma mémoire. Ces souvenirs se ranimant chaque jour, me rendirent, et presque à la fois, toutes les douleurs que j'avois successivement éprouvé dans ma vie. Toujours seule, n'ayant dans aucun moment la dissipation si nécessaire de la conversation, le présent et l'avenir n'offrant à mon imagination qu'une répétition monotone et constante dont une seule de mes journées me retraçoit une image complete; mes idées se tournoient naturellement sur le passé, et je n'y trouvois que des sujets de regrets ou de repentir. Ma pensée me reportant jusqu'aux

jours de mon enfance, je pleurai de nouveau ma mère, comme si je l'eusse perdue depuis peu de tems ; je sentoisi combien sa tendresse et ses conseils auroient pu m'être utiles, et de quels malheurs ils m'auroient préservée ! je me rattachai avec amertume tous les détails de ma conduite avec Lord Clarendon, et à la douleur déchirante de sa mort, se joignit le remords affreux d'en avoir été la cause ; car je ne pus me dissimuler qu'avec un caractère plus raisonnable et des sentimens plus modérés, j'aurois fait son bonheur, et qu'alors il n'eut pas été la victime des chagrins qui le conduisirent au tombeau. Au milieu de ces réflexions accablantes le souvenir du comte d'Elby vint encore me troubler et m'affliger. Nonseulement je me reprochois sa mort, mais je le regrettois comme la seule personne qui eut pu m'offrir quelque consolation. Lui seul dans l'univers auroit pu m'accorder une compassion proportionnée à mes malheurs ! cette idée me rendoit son souvenir intéressant et précieux : elle me frappa si vivement que je ne pouvois plus penser à lui qu'avec une extrême émotion et une véritable douleur ; j'oubliois ses égaremens, je ne me rappellois que la délica-

telle, la générosité de ses sentimens et l'énergie de son ame: je me répétois, il m'aimoit comme j'ai su aimer! s'il vivoit, je dirois, il est encore un cœur qui peut comprendre le mien; et fut il loin de moi, fut il à l'autre extrémité du monde, je ne serois pas seule sur la terre!.... je relus un jour sa dernière lettre, et j'y trouvai plusieurs passages qui me touchèrent si profondément qu'il me sembla que je les lisois pour la première fois! surtout celui dans lequel il dépeint la joie qu'il ressentit en voyant se dessiner sur le plafond de mon cabinet l'ombre de ma tête!.... j'aurois cru qu'une telle sensation ne pouvoit être éprouvée que par une femme.

Poursuivie par de cruelles reflexions, et déchirée par des regrets superflus, je connus que dans une solitude absolue il n'y a de souvenir agréable que celui du bien qu'on a fait; on juge alors ses actions passées, comme la piété les jugeroit à l'instant de mourir; et qui peut supporter cet examen sévère?..... je sentis que la vertu seule pourroit m'arracher à la mélancolie qui me consumoit, et que l'unique moyen d'effacer des souvenirs désolans étoit de m'en préparer

de consolateurs pour l'avenir. Je cherchai les infortunés, on les trouve aisément dans une terre depuis longtems abandonnée de son seigneur ! J'oubliai mes malheurs en soulageant leurs peines, et je fus parvenue enfin par degrés à goûter une tranquillité indépendante des événemens, et qu'il n'est plus au pouvoir des hommes de détruire ou d'altérer jamais.

Sainville après avoir fini la lecture de l'histoire de Lady Clarendon, voyant qu'il étoit grand jour, sortit de sa chambre et descendit dans les jardins. À 6 heures il fit éveiller le baron et entra aussi tôt chés lui. Sainville s'assit sur le lit de son ami, et pressé d'ouvrir son ame il commença par lui confier le vrai nom de Constance. Quoi ! s'écria le baron, cette étrangère, cette inconnue est Lady Clarendon ! j'étois à Londres, poursuivit, il dans le tems de sa retraite, tems, où l'imposture et la haine la peignoient des plus noires couleurs. Dans mon second voyage j'appris toutes ses infortunes et sa fuite, j'entendis beaucoup vanter ses charmes, son esprit, et la noble fierté de son caractère, mais on doutoit de son innocence et si vous vouliez m'entendre

intérompit Sainville, au lieu de me conter les conjectures formées à Londres il y a trois ans, je pourrois ah ! mon ami reprit le baron elle ne prouvera jamais qu'elle n'ait pas éperduement aimé le comte d'Elby et qu'ensuite par un inconcevable caprice elle n'ait pas été la cause de sa mort. Elle a montré de la grandeur d'ame, un désintéressement inoui, mais ses plus vrais admirateurs sont persuadés que sa passion pour le comte d'Elby enfin s'écria Sainville vous estes décidé à ne pas m'écouter ! un seul mot, dit encore le baron, pour convaincre de son innocence elle a sacrifié sa fortune, son rang et son état ; elle a de ses dépouilles enrichi ses plus mortels ennemis, et vous croyés que si elle eut possédé une preuve positive de sa vertu elle ne l'auroit pas voulu produire ? Les raisons les plus sacrées intérompit Sainville la forçoient à cacher cette preuve ah ! vous y voilà reprit le baron, et cette phrase vous satisfait. Mais peut il exister une raison qui retienne sur un tel point, quand il s'agit de recouvrer l'honneur et de le rendre à un mari qu'on prétend aimer uniquement ? le baron qui ne s'arrétoit pas facilement quand il avoit une fois commencé une dissertation, auroit

poussé celle ci beaucoup plus loin, si son ami ne se fut pas fâché tout à fait. Sainville obtenant enfin une audience paisible, conta rapidement l'histoire de Lady Clarendon. Et tirant de sa poche le manuscrit, il lut la lettre du comte d'Elby toute entière; il jouit avec un plaisir inexprimable de l'étonnement de son ami. Non jamais s'écria le baron je ne jugerai sur des apparences et sur ces rapports infidèles dictés par l'envie et la haine, et qui forment la réputation des personnes célèbres! quoi! cette femme angélique, je l'ai moi même calomniée! j'ai cru les fables qui la noircissoient, je les ai répétées! et c'est ainsi que la seule légèreté peut nous associer à l'atrocité des méchants! mais mon cher Sainville, poursuivit il, revenons à vous, quels sont vos projets? eh! le fais je moi même? répondit Sainville, je n'ai nulle espérance, je devrois la fuir, mais un tel effort est au dessus de mon courage... d'ailleurs il n'est plus tems de m'éloigner, l'absence ne me guériroit pas, et quel risque nouveau puis je courir en restant? il ne m'est plus possible de l'aimer davantage. L'histoire de sa vie, la lecture de ce manuscrit fatal vient d'achever d'égarer ma raison, et cependant, en justifiant

toute la passion que j'éprouve. Vous le lirez cet écrit, et vous penserez comme moi. Oui dit le baron, Constance est en effet l'héroïne de roman la plus parfaite point du tout reprit Sainville, Constance ne ressemble à aucune héroïne de roman, elle n'est point *parfaite*, mais ses défauts même qui tiennent à des vertus, ne servent qu'à la rendre plus intéressante. Enfin on trouve en elle un mélange de qualités et d'imperfections qui a quelque chose de piquant parcequ'il offre sans cesse des contrastes singuliers et frappans. Avec un esprit réfléchi, une grande étendue de lumières, elle est imprudente et crédule, elle a de la fierté, son caractère est rempli d'énergie et cependant elle est sans orgueil, et rien n'est plus facile que de la subjuguier; la pureté de son ame et son extrême délicatesse lui donnent une véritable humilité; non seulement elle se reproche amèrement les fautes qu'elle a fait, mais elle se reproche encore celles qu'elle auroit pu faire; par exemple vous verrez clairement dans son histoire, qu'elle n'attribue qu'au hazard le bonheur d'avoir échappé à la séduction du comte d'Elby, et elle ne peut se pardonner de l'avoir reçu dans sa retraite et de lui avoir donné ce

rendez-vous nocturne qui n'eut pas lieu. C'est ainsi que la plus pure et la plus vertueuse des femmes malgré l'innocence de sa vie ne s'estime que par les remords et par des sacrifices qu'elle regarde comme des expiations. Eh bien mon ami dit le baron, un tel caractère doit vous donner beaucoup d'espérance, je suis bien sûr que le comte d'Elby n'étoit pas plus aimable que vous, et par conséquent vous aurés plus de moyens de réussir; car dumoins! votre amour n'a rien de révoltant, et non interrompit Sainville, Constance qui seroit liée par un vœu sacré, pourra bien voir mes sentimens sans indignation, mais croira toujours qu'elle seroit criminelle et méprisable en les partageant. Il faudroit la séduire, et c'est un art qu'il m'est impossible d'employer avec elle. — Quoi! vous, séducteur renommé de tant de femmes! . . . — mais de quelles femmes? des prudes ou des coquettes. Je n'aimois point, il est facile alors de mettre en usage toutes les ruses que l'imagination fait inventer; mais quand on aime éperduement, on a si peu de présence d'esprit, on est si mal adroit! . . . — Cependant le comte d'Elby avoit pour Constance une passion forcenée; et ce fut cette passion même qui lui

inspira des artifices si profonds. — Oui, j'avoue que le comte d'Elby l'aimoit avec idolatrie, mais je crois l'aimer mieux encore. D'ailleurs songés qu'il avoit pris avec elle une longue habitude de dissimulation, il avoit passé deux ans à l'étudier, l'écouter et se taire, il étoit accoutumé à se contraindre. Forcé par sa situation de lui cacher son amour, quel avantage lui donnoit l'ignorance de Constance à cet égard ! Constance n'étoit point en garde contre lui, et loin de le craindre, elle l'estimoit, l'admiroit, et elle n'attribuoit qu'au plus pur de tous les sentimens, tout ce qu'il faisoit pour elle. Mais elle a déjà lu dans mon cœur, elle se défie de moi, elle m'imposera silence ou me bannira, ou fuira peut-être ! mon ami repartit le baron, attendés tout du tems et de la persévérance, vous ne devés pas vous allarmer d'un vain serment, faites vous aimer, et croyés que la superstition ne l'emportera pas sur l'amour. Le point important et difficile c'est de toucher un cœur encore effrayé des maux qu'il a soufferts, et je vous prédis mon cher Sainville que vous y réussirez. Ce discours porta quelque consolation dans l'ame de Sainville, il passa le reste de la matinée à lire à son ami les pas-

sages les plus intéressans de l'histoire de Lady Clarendon, et le soir il confia le manuscrit au baron et se rendit seul chés Constance. Cette dernière le recut avec une émotion mêlée d'embarras et elle lui demanda s'il avoit lu son manuscrit : vous estes bien sure, répondit Sainville, que chaque mot de cet écrit est déjà pour jamais gravé dans ma mémoire. Mais Madame, oserois je vous demander quelle a été votre intention en me donnant cette preuve de confiance ? Avés vous pu croire qu'en vous connoissant mieux je vous aimerois moins ? non sans doute ; vous n'avés voulu que m'oter toute espérance ; soyés satisfaite , je n'en ai plus , mais quel moyen cruel vous avés employé pour me la ravir ! c'est en exaltant cette passion malheureuse , c'est en la portant à son comble que vous m'apprenés que vous n'y répondrés jamais !.... ce langage doit m'étonner reprit Constance, eh quoi ! ne m'aves vous pas dit que vous renonciés à des sentimens qu'il m'est impossible de partager ? J'ai cru confier mes secrets à l'amitié ... — Il est dans votre destinée de ne pouvoir faire que des confidences dangcreuses, mais si je vous ai promis de vous aimer avec modération je vous ai trompée ; je m'en repens et....

— Il faudra donc cesser de nous voir?... — Avec vous c'est donc là le prix de la sincérité?... mais rassurés vous Madame, incapable de chercher à vous abuser, j'ai du vous ôter une erreur, ce devoir rempli, je saurai me taire et vous ne serez plus importunée d'une plainte inutile. — Ne comptés vous pour rien l'estime et le tendre intérêt de l'objet que vous aimez? Si l'amour vous rend injuste, ingrat, ne me demandés plus de consolations, vous me parlés d'une passion qui m'est inconnue, ce n'est pas ainsi que je l'éprouvois. Eh quoi s'écria Sainville vous estes touchée de mes peines, dumoins je possède votre amitié, mais, ajoutat' il vous avés fui le monde, vous vous estes consacrée à la solitude, vous n'avés point d'ami, et je suis le vôtre, et je suis le seul! oui, je dois me contenter d'un sort si doux, mais daignés me le dire encore dans l'univers entier vous n'aimés donc que moi? A ces mots Constance rougit, je ne puis dit' elle, vous promettre un sentiment exclusif, ce seroit sous un autre nom vous accorder le retour d'une passion qui seule n'admêt point de partage; peut-être n'aurai-je jamais d'autre ami que vous, mais mon cœur n'en sera ni moins tranquile, ni moins

libre, et si le hazard me découvroit dans un autre les qualités que je trouve en vous, je pourrois l'aimer autant que je vous aime. Ah ! repliqua Sainville est ce ainsi que vous connoissés l'amitié ! je dois donc être à jamais malheureux, car s'il est possible qu'un jour, le tems et la raison me guérissent d'un amour si funeste, je vous aimerai d'une autre manière, mais toujours uniquement. Et cependant je verrois peutêtre alors un autre ami partager votre cœur. Mais interrompit Constance, vous vous tourmentés d'une chimère, nul autre que vous ne fera jamais admis dans ma solitude, aimés moi comme je veux être aimée et ne craignés point de rival mais interrompit Sainville je ne suis par le seul que vous receviés et le baron de Verceil je l'avois oublié, reprit en rougissant Lady Clarendon. À peine eut elle dit ce peu de mots, qu'elle se repentit au même instant de son imprudente naïveté et voulut envain la réparer, elle s'embarassa davantage, heureusement pour elle la petite Georgette entra, et la présence de cette enfant lui donna un prétexte fort simple de changer d'entretien. Sainville resta encore plus d'une heure, enfin Constance le congédia, et le renvoya beaucoup plus satis-

fait qu'elle ne l'auroit désiré. Sainville remportoit quelque espérance, mais n'osant s'y livrer, il n'en parla point au baron; il fut rêveur et silencieux toute la soirée et se coucha de bonne heure. Le lendemain matin Constance lui fit dire qu'elle desiroit lui parler et qu'elle le prioit de venir seul. Quand il reçut cet ordre il étoit avec le baron; ce dernier avoit déjà de l'humeur, car jamais confident ne fut plus exigeant que lui, et le silence ou l'apparence de la réserve suffisoit pour le blesser mortellement. Le message de Lady Clarendon redoubla son dépit; fort bien, dit-il, avec un sourire amer, vous ne m'avez point fait de plaintes hier au soir, vous avez été vous coucher avant minuit, et ce matin on vous envoie chercher, je vous en félicite; il me semble que vos affaires sont en bon train; mais c'est ce qu'on ne peut savoir que par conjectures vous n'êtes pas confiant dans la prospérité . . . Sainville vivement préoccupé répondit à peine au baron, et le quittant brusquement il se rendit chés Constance. Elle le reçut dans son cabinet, et en jettant les yeux sur elle, il fut frappé de la froideur et de l'assurance de son maintien. Constance le fit asseoir à coté d'elle, et d'un ton

ferme prenant sur le champ la parole ; j'ai réfléchi, dit'elle, à l'entretien d'hier au soir, j'ai pensé qu'avant d'oublier pour jamais tout ce que vous m'avez dit, je vous devois une explication franche et détaillée de mes sentimens, cette explication sera la dernière que nous aurons sur un tel sujet, daignés donc l'écouter avec attention. J'ai fait volontairement et à vingt deux ans, un vœu d'autant plus sacré que la religion, la reconnoissance et le repentir en sont les garans. Je ne m'abuse point sur mes fautes ; Si Lord Clarendon eut choisi une autre épouse il vivroit encore ! ... j'ai causé la mort d'un autre infortuné ! ma vie n'est qu'un tissu d'égaremens, de foiblesses et d'erreurs, à quoi me serviroit de les reconnoître et de les avouer, si je n'avois pas le projet de les expier ? oui, ce projet est dans mon cœur, lui seul peut me faire supporter la vie, et m'adoucir l'horreur de tant de souvenirs ineffaçables ! ... je vous le répète, rien ne sauroit me faire trahir le serment que j'ai prononcé aux pieds des autels, dont j'ai pris dieu même à témoin, et que j'ai gravé sur la tombe de Lord Clarendon. La main qui traça un tel engagement n'est plus libre, et si elle osoit se don-

ner qui pourroit la recevoir sans mépris ? mais indépendamment de cette raison invincible, l'amour est-il fait pour moi ? depuis quatre ans je n'ai pas formé une pensée, je n'ai pas fait une réflexion qui ne m'ait conduit à croire que le comble du malheur pour moi, seroit de me livrer encore à ce même sentiment dont je n'ai pu triompher qu'après tant de tourmens et de combats.... Vous aimés pour la première fois, vous aimés comme j'aimois ; et moi, en supposant que je fusse libre, et que je cédaissè à votre amour, quel retour vous offrirais je ? un cœur épuisé par une passion si violente, et qui ne pourroit rien éprouver pour vous qu'il n'eût déjà ressenti pour un autre. Si je vous aimois passionément, je vous enverrois l'avantage d'aimer pour la première fois, je craindrois à chaque instant de vous voir douter de mon cœur, et l'idée que le souvenir de Lord Clarendon pourroit troubler votre bonheur, suffiroit pour empoisonner tout le mien. Enfin, si j'unissois mon sort au vôtre, pourrais-je vous dédomager de tous les sacrifices qu'il faudroit me faire ? renoncerais vous sans retour et sans regret, au monde, à l'ambition, à la gloire, pour vous ensevelir dans une éternelle solitude ? Non,

non, vous devés remplir une plus noble carrière; je ne tiens à rien; sans nom, sans pays, sans état, je ne dois compte qu'à moi-même de mes actions et de ma conduite; je suis un être isolé sur la terre: il n'en est pas ainsi de vous, vous avés une patrie, vous ne pouriés sans vous avilir rompre les liens sacrés qui vous attachent à elle.... Lailés moi parler à mon tour, interrompit Sainville: moi regretter le monde! et ne l'ai-je pas quitté, n'en étois je pas excédé même avant de vous connoître? les réflexions et la raison m'ont amené dans cette retraite, et l'amour n'auroit pas le pouvoir de m'y retenir?... ah! j'aime, c'est vous que j'aime, voilà ma seule réponse, elle vaut mieux que tous vos raisonnemens. Mais, reprit Lady Clarendon, sans brigues, sans intrigues, et même sans y prétendre vous serés peutêtre au moment, où vous y penserés le moins, arraché de votre solitude et choisi pour occuper une place convenable à vos talens... — eh bien! je la refuserois.... — vous la refuseriés! et pourquoi? par quels motifs? ô ciel, pouriés-vous les avouer sans rougir? vous sacrifieriés le noble espoir d'être utile à votre pays! Non je rejetterois ce honteux sacrifice, ou, pour

mieux dire, je fais certaine que vous seriez incapable de le faire — Vous vous abusés ; je ne veux point de votre estime si elle affoiblit l'idée que vous devés avoir de mes sentimens pour vous ; haïssés moi, méprisés moi ; mais, rendés justice à la seule vertu que je possède, la seule dont je puisse m'enorgueillir, celle de vous aimer uniquement et avec excès. Au reste, la cour n'accorde les emplois et les places importantes qu'à ceux qui les sollicitent avec ardeur et persévérance, je ne demanderai rien ; ainsi votre supposition est chimérique et ne se réalisera jamais. — Vous ne pouvés dumoins disconvenir de la possibilité, et c'en seroit assés pour élever entre nous une barrière insurmontable : que deviendrois-je alors si ma destinée étoit unie à la vôtre ? il faudroit vous suivre dans un pays qui m'est inconnu, il faudroit y vivre dans une représentation, une contrainte que je n'ai pu supporter à vingt ans, au milieu de ma famille et dans mon propre pays. Voilà ce que je vous dirois si j'étois libre, et ces raisons seroient invincibles : jugés donc si vous devés conserver une ombre d'espérance, lorsqu'à tant de puissans motifs qui nous séparent, se joint l'engagement solennel et sacré qui m'enchaîne. À

ces mots, Sainville désespéré se leva impétueusement ; je le vois, s'écria-t-il, c'en est fait, il faut renoncer à vous ! . . . ma carrière est finie, n'attendez rien de moi . . . cessés de m'offrir une vaine amitié dont je ne suis même pas digne . . . je vous fuirai, vous ferez le tourment éternel de ma vie . . . mais ne cherchez plus de vains prétextes, je vous importune, je vous déplaît, voilà les seuls obstacles qui nous séparent. Ce discours choqua vivement Lady Clarendon. Je ne cherche point de prétextes, répondit-elle avec fierté, je n'en ai pas besoin. J'ai satisfait à la reconnaissance que je vous dois par tous les sentimens que vous êtes en droit d'attendre, l'estime, la confiance et l'amitié ; n'espérez rien de plus, je vous ai donné des raisons, non pour vous les laisser combattre, mais pour vous persuader et vous convaincre par leur solidité, que ni le tems, ni l'amour, ni la persévérance n'obtiendront de moi le sacrifice des plus saints devoirs, et un retour que mon cœur ne peut plus accorder. C'en est assez, reprit Sainville hors de lui, adieu Madame, je vais vous rendre à cette solitude, à cette tranquillité qui vous sont si chères ! . . . adieu, je vais partir ! . . . j'ignore où j'irai . . .

mais il faut que je parte . . . j'en aurai le courage, il le faut . . . Alors il fit quelques pas pour s'éloigner, et revenant vers elle, il lui dit d'un ton plus doux : d'ailleurs, Madame, approuvés vous cette résolution ? . . . conseillés moi . . . guidés moi. Je crois, reprit elle d'une voix tremblante, qu'une absence de quelques mois . . . de quelques mois ? interrompit il vivement, non non, si je puis me résoudre à vous quitter ce sera pour toujours. Si vous m'ordonnés de fuir, si vous m'exilés . . . vous ne me reverrés jamais. — Je ne vous prescris rien. — Ah ! parlés. D'ailleurs donnés moi des conseils — eh bien ! je pense que le parti le plus sage . . . Lady Clarendon ne put achever, elle baissa tristement la tête en soupirant, et ce soupir fut perdu pour Sainville ; debout vis à vis d'elle et le désespoir dans le cœur, il étoit hors d'état de réfléchir, d'observer et même de voir ; la crainte d'éclater avec trop d'emportement lui faisoit garder un silence que Lady Clarendon n'osoit rompre. Enfin rassemblant toutes ses forces, je vous entens, Madame, lui dit il, et je vous obéirai. Vous desirez mon départ ; vous savés, je vous l'ai dit, qu'en me décidant à vous quitter, j'emporterai la ferme résolution de vous délivrer

à jamais d'un objet importun, et cependant c'est vous, Madame, qui m'ordonnés de partir! voilà le prix que vous réserviés à des sentimens, qui dumoins méritoient votre compassion! voilà les preuves de cette amitié dont aujourd'hui même j'ai reçu l'assurance! . . . de sang froid, et sans nécessité, vous me percés le cœur, vous voulés ma mort! . . . vous me la donnés! . . . mais je vous fatigue par une plainte inutile! adieu, Madame, adieu pour la dernière fois. À ces mots, Sainville éperdu s'élança vers la porte et disparut. Arrivé au chateau, il appella Roger et lui dit: je veux partir dans une heure, que tout soit prêt. À Cet ordre, les larmes viennent aux yeux du pauvre Roger, mais il n'ose questionner son maitre dont l'air sombre et consterné l'interdit et le glace. Sainville demande le Baron, Roger répond tristement qu'il préside aussi de son côté aux préparatifs de son départ. Comment? de son départ? reprit Sainville; oui, Monsieur, répliqua Roger, il y a déjà deux heures qu'il a envoyé chercher des chevaux de poste. À ces mots, Sainville doutant de la vérité de cette nouvelle inattendue quitte Roger et court à l'appartement du Baron. Il le trouve en habit de voyage avec un grand

chapeau rabattu sur les yeux, se promenant dans la chambre à pas précipités, et entouré de ses gens qui font des paquets et des malles. Cette vision surprit infiniment Sainville ; il se tint à la porte un moment sans parler, enfin s'avancant près du Baron, à ce que je vois, dit il, Roger ne s'étoit pas mépris, vous allés partir ? Oui, répondit froidement le Baron, je retourne à Paris. Alors sans donner plus d'explication il continua sa promenade ; Sainville stupéfait le considéroit sans rien dire, et le Baron ne rompoit le silence que pour gronder et presser ses gens avec autant d'affectation que d'humeur. Seulement, de tems en tems, il regardoit en dessous Sainville afin de remarquer l'effet que cette scène produisoit sur lui. Sainville impatienté et trop accablé de ses chagrins pour demander des éclaircissémens, sortit de la chambre, et passant dans un cabinet voisin il s'établit dans un fauteuil pour y rêver en liberté, en attendant qu'il plût au baron de s'expliquer. Au bout d'un demi quart d'heure le Baron vint le retrouver, et s'asseyant à l'autre extrémité du cabinet, mon procédé vous étonne peutêtre, lui dit il, cependant si vous vouliez un peu vous rappeler nos conventions vous trouveriez ma conduite fort

simple. J'étois amoureux aussi de Constance et même avant que vous songeassiez à elle, je vous ai sacrifié cette passion et je crois qu'un tel effort méritoit quelque reconnoissance, vous m'aviés promis une confiance entière, j'y comptois, je me suis trompé, je vous gêne, je vous embarrasse; ainsi, mon cher Sainville, il faut nous quitter. Dumoins malgré votre offensante réserve, comme j'ai d'assés bons yeux, je fais tout ce que vous auriez du me confier. Je fais que vous êtes heureux, je vous félicite de votre bonheur. Vous vous passerez à merveille d'un témoin tel que moi. Je vous laisse au comble de vos vœux, je vous l'avois prédit, je suis charmé d'avoir deviné si bien. Pendant cette longue tirade, Sainville éprouva des mouvemens d'impatience et de colère qu'il eut beaucoup de peine à réprimer. Et sentant qu'il ne pouroit répondre avec modération, il prit le parti de garder le silence. Il se contenta de hauffer les épaules, et s'enfonçant dans son fauteuil, il appuya sa tête sur une de ses mains et tomba dans la plus profonde et la plus triste rêverie. Le Baron vivement choqué d'un tel dédain se leva, et lui dit: il est prudent de se taire quand on n'a pas de bonnes raisons à donner. En

effet je crois que vous seriez un peu embarrasé de vous justifier... vous m'avez poussé à bout.... et je suis même persuadé que c'étoit votre dessein.... et la manière inconcevable dont vous m'avez quitté tantôt me l'a bien prouvé... À chaque phrase, le Baron faisoit une pause, espérant toujours une réponse. Enfin voyant qu'il n'en obtiendrait point, il alloit éclater sans ménagement, lorsque Roger entra dans le cabinet et s'adressant à Sainville, Monsieur, dit il, vos chevaux sont mis, et votre voiture est chargée. Le Baron crut d'abord que cet avertissement le regardoit, mais il devint immobile de surprise, lorsqu'il entendit Sainville répondre à Roger : il suffit. Allés dire à Monsieur Renaud que je l'attends. Roger sortit, et le Baron se rapprochant de Sainville, que signifie donc ceci ? lui dit-il, votre voiture est chargée, et vous enmenés Monsieur Renaud, vous allés faire un voyage?... Oui, répondit Sainville. Ce *oui*, prononcé avec autant de sécheresse que de tristesse et d'humeur, acheva d'interdire tout à fait le Baron. Mais, reprit il d'une voix basse, ce ne sera pas un long voyage?... Sainville ne répondit que par un geste d'impatience accompagné d'un profond soupir qui fut un

trait de lumière pour le pauvre Baron. Il considéra le visage de son ami. La douleur et l'abattement s'y peignoient, et le Baron connut enfin que toutes ses conjectures précédentes l'avoient fort éloigné de la vérité. Cette découverte lui faisant sentir à quel point la scène qu'il venoit de faire, étoit ridicule et à contretems, lui causa l'embaras le plus affligeant et le plus cruel qu'il eut jamais éprouvé. Il ne savoit quel parti prendre, quand tout à coup Sainville se leva brusquement et s'avança vers la porte; le Baron courut après lui et l'arrêtant, nous ne nous séparerons pas ainsi, s'écria-t-il, où allés vous? quel est votre dessein? laissez moi, reprit Sainville, celui qui ne verroit mon bonheur qu'avec dépit, et qui par conséquent, ne desireroit que le malheur de ma vie, ne mérite pas que je lui confie mes secrets. Si vous estes assés ingrat, repartit le Baron, pour avoir de mon cœur cette affreuse opinion, partés, je ne vous demande plus d'éclaircissmens. Sainville fit un mouvement pour sortir; arrêtés, s'écria le Baron; Sainville, songés y, après le reproche qui vient de vous échaper, si vous me quités, vous ne me reverrés jamais!... Je puis avoir à réparer une incartade hors de fai-

son, je puis être ridicule et trop susceptible, mais dumoins je n'ai pas oublié les droits d'une amitié de quinze ans. À présent, poursuivait-il, sortés si vous l'osés, je ne vous retiens plus. À ces mots Sainville sans répondre fut avec humeur reprendre sa première place. Le Baron s'assit près de lui, et lui dit: allons mon ami, ne boudons plus, et parlons à cœur ouvert. Dans ce moment Monsieur Renaud entra. Il tenoit un petit paquet sous son bras, croyant qu'on alloit partir sur le champ pour Paris, ce qui lui paroissoit tout simple, car n'ayant de sa vie fait une observation étrangère à ses études, il trouvoit bien naturel que Sainville ne prenant aucun gout pour la Botanique et la chimie s'ennuyât à la campagne, et voulut retourner à la cour. Il s'avança vers les deux amis en disant qu'il étoit prêt, et comme personne ne lui répondoit, il demanda s'il auroit le tems d'aller chercher dans le parc une plante qu'il n'avoit point encore desséchée, et qui ne se trouvoit pas dans les environs de Paris, pas même, ajouta-t'il, *dans la vallée de montmorency*. Cette question et son air calme et serein parurent si étrange au Baron, qu'il ne put s'empêcher de sourire. Et Sainville prenant la pa-

role dit à Monsieur Renaud qu'il pouvoit aller herboriser, et qu'il le feroit avertir au moment de monter en voiture. Monsieur Renaud sortit, et le Baron reprit l'explication qu'il avoit interrompue; Sainville enfin appaisé fit connoître au Baron le véritable état de son ame. Et après avoir détaillé toute les raisons de Lady Clarendon; vous voyés, poursuivit il, que mon départ est absolument nécessaire, elle même l'ordonne et en effet c'est le seul parti qui me reste.... quoiqu'il en soit, interrompit le Baron, vous ne partirés point ce soir, il sera tems demain d'exécuter un dessein si triste, et je vais en attendant renvoyer vos chevaux et les miens. Non, non, dit Sainville je ne veux pas qu'elle puisse penser que j'aie cherché à l'attendrir par une feinte dont je suis incapable, elle a reçu mes adieux, je partirai.... Sans doute, reprit le Baron, nous partirons, mais il fait nuit à présent, les chemins sont mauvais, ainsi mon ami je vais donner des ordres pour demain. Sainville fit encore quelques difficultés, et enfin céda à des représentations qui ne s'accordoient que trop avec sa foiblesse et ses desirs secrets. Les deux amis tinrent conseil toute la nuit pour savoir dans quel lieu ils iroient.

Le Baron avoit d'abord tout simplement proposé Paris, mais Sainville déclara qu'il vouloit voyager. Eh bien! allons en Italie, lui dit le Baron; non, répondit-il, l'Italie n'est pas encore assez éloignée du Languedoc; lorsqu'on prend un parti violent et douloureux, plus il est extrême, moins il coûte. Il y a une certaine gloire attachée aux grands sacrifices, qui du moins satisfait un peu l'amour propre si je quitte Lady Clarendon, si je puis m'arracher d'auprès d'elle, je veux qu'une distance immense nous sépare: quand on renonce au bonheur, quand on est véritablement malheureux, un sentiment indéfinissable nous porte alors à chercher les moyens d'aggraver nos peines. On desire des raisons qui puissent justifier le désespoir où l'on veut se livrer. Je vois mon ami, interrompit le Baron, que nous allons voyager dans le nord? j'y consens, je vous suivrai partout. Ah! ciel! reprit Sainville, à quels projets, à quelles douces chimères il me faut renoncer! . . . Je pars, je la quitte pour jamais, et je me flattois il y a deux jours de passer ma vie avec elle! croyés vous, poursuivit-il, qu'elle puisse nous voir partir sans regrets? . . . elle va se retrouver seule, livrée à ses réflexions!

elle se repentira peut-être Si elle nous rappelloit ? . . . je ne lui écrirai point en route, mais arrivés au lieu que nous choisirons, je l'instruirai de l'éloignement affreux où je me serai volontairement condamné. Elle imagine, j'en suis sûr, que j'irai à vingt ou trente lieues d'elle tout au plus . . . elle me croit foible et peut-être incapable d'exécuter une résolution extraordinaire, je la désabuserai. Enfin, dit le Baron, il faut nous décider, où irons nous ? . . . Ah ! répondit Sainville, je ne fais. — partons pour la russie ? — volontiers. — Je vous assure qu'elle sera bien surprise quand elle saura que nous sommes en russie. Oui, je le pense reprit Sainville, et je vous avoue, ajouta-t-il, qu'en lui écrivant pour la première fois, j'éprouverai un véritable plaisir en datant ma lettre de Pétersbourg. Cette conversation se soutint jusqu'au jour. Enfin Sainville s'apercevant que le Baron presque tout à fait endormi n'étoit plus en état de la soutenir, se détermina à se coucher. Avant de se quitter, les deux amis décidèrent qu'ils partiroient à dix heures du matin ; et le Baron fut se mettre dans son lit, bien persuadé que ce prétendu voyage n'auroit pas lieu.

Il y avoit à peine trois heures que le Baron étoit couché, lorsque Sainville entra dans sa chambre : il ouvrit son rideau et s'asseyant sur son lit, nous restons, mon cher Verceil, lui dit il ; tenés, lisés cette lettre. Alors il prit la lettre de Constance et lut tout haut ce qui suit :

„J'ai mûrement réfléchi à l'entretien
 „que nous avons eu hier, et je ne crains
 „point de vous avouer avec la franchise qui
 „m'est naturelle que j'ai les plus vives in-
 „quiétudes sur le parti auquel vous - vous
 „êtes arrêté ; je voudrois qu'il vous fut in-
 „spiré par la raison, et non par le déses-
 „poir. D'ailleurs il ne me paroît pas juste
 „de vous exiler d'un séjour qui vous est
 „agréable, et que vous aviez choisi de pré-
 „férence à tout autre, avant de me con-
 „noître. Si mon estime et la plus tendre
 „amitié ne fussent pas à votre bonheur, ou
 „dumoins ne vous offrent aucune consola-
 „tion ; si ma présence trouble votre repos,
 „enfin, si vous ne pouvés vous guérir d'un
 „amour insensé qu'en m'oubliant tout à fait,
 „c'est moi, qui dois partir confirmés
 „moi, ce que vous m'avez dit hier, répétés
 „moi ces cruelles paroles : *je renonce à*

„votre amitié,... je n'en serois pas digne!...
„renouvellés moi cette assurance aujourd'hui,
„que les réflexions ont du vous rendre à
„vous même, je vous croirai et je partirai
„sans délai. Je pourai me dire: la con-
„fiance et l'amitié n'ont point de droits sur
„son ame, il ne perd en moi que l'objet
„d'une fantaisie vive et peu durable, un
„semblable sentiment est facile à remplacer;
„et moi, je n'abandonne point un ami, et je
„quitte sans regret une solitude que la paix
„et l'amitié auroient pu seules me rendre
„chères." Telle seroit alors mon opinion.
„Cependant je me plais à penser que je ne
„me suis point abusée en vous croyant une
„sensibilité solide, et une ame vertueuse;
„et dans ce cas, je l'ose dire, mon amitié
„doit vous dédomager de la perte de vos
„premières espérances. Ainsi le projet d'une
„absence éternelle seroit aussi extravagant
„qu'affligeant et cruel. Quittons nous pour
„un tems je vous l'ai conseillé, mais je
„n'aurai point la dureté de vous le prescrire.
„L'amour impérieux et tyrannique exige et
„commande en maître; l'amitié douce et
„compatissante, enseigne, exhorte, et tolère
„la désobéissance. Enfin si nous-nous sépa-
„rons je vous conjure que ce soit moi qui

„ m'éloigne, ou dumoins fixons un terme à
 „ cette absence dont l'amitié je puis vous le
 „ promettre comptera tous les momens. Si
 „ vous voulez que nous restions réunis, j'y
 „ consens ; mais cependant alors la raison et
 „ la bienséance m'obligeront à vous imposer
 „ une seule condition : c'est que vous cessiez
 „ de m'entretenir d'une passion que je ne
 „ puis, ni ne veux partager jamais. J'exige
 „ de vous ce sacrifice, il est nécessaire à votre
 „ tranquillité et par conséquent à la mienne.
 „ Croyez qu'on ne triomphe point de l'amour,
 „ quand on se permet d'en parler sans cesse ;
 „ en le dépeignant on l'exalte ; Bannissez le
 „ de vos discours, il occupera moins vos
 „ pensées ; son nom seul est dangereux à
 „ prononcer ... qu'il n'en soit plus question
 „ entre nous. Songez qu'il peut nous sépa-
 „ rer, nous désunir et que sans lui nos cœurs
 „ à jamais liés par la plus intime confiance
 „ et le plus pur de tous les sentimens, nous
 „ feroient jouir d'un bonheur que le tems
 „ même accroit et fortifie, et que nous n'a-
 „ vons encore goûté ni l'un ni l'autre.”

Quand le Baron eut achevé la lecture
 de cette lettre, il regarda son ami en sou-
 riant et lui dit : croyez moi, allons toujours

faire un tour en Russie, afin de jouir du *délicieux plaisir* de faire une *réponse datée de Pétersbourg*?... Ah! Sainville, Sainville, continuait-il, vous êtes plus heureux que vous ne le pensez et qu'on ne vous le dit!... Non, non, reprit Sainville, une espérance chimérique ne me séduira plus, Lady Clarendon me l'a ravie sans retour; mais je serois le plus ingrat et le plus méprisable de tous les hommes, si les sentimens qu'elle m'accorde, ne me consoloient pas. Elle m'aime, elle me le dit, elle me rappelle, me retient, elle ne craint pas de me prouver que je suis nécessaire au bonheur de sa vie, elle me croit incapable d'abuser des témoignages touchans de son amitié; elle me rend justice, elle lit dans mon cœur ou plutôt elle en dispose à son gré, elle le change, l'épure et le rendra peut-être un jour semblable au sien. Je saurai respecter ses résolutions, ses sermens et son repos. Sa lettre, mon cher Verceil, cette lettre si tendre a produit dans mon ame une révolution que je conçois à peine moi même. Je ne me reconnois plus. Jamais je n'eus moins d'espérance et cependant je suis encouragé, satisfait!... Cette passion qui me consume, qui fait ma vie, m'agite et me trouble moins, et sans

rien perdre de sa violence ... Lady Clarendon m'est devenue plus chère encore s'il est possible! ... à présent je le sens, son bonheur m'est plus précieux que le mien ... je ne fais si je m'abuse, mais il me semble que si tout à l'heure elle me rendoit l'arbitre de sa destinée et qu'il ne fallut qu'un mot pour la décider à combler tous mes vœux, j'hésiterois à le prononcer. Ses propres craintes viendroient effrayer mon imagination et je sacrifierois peut-être à sa tranquillité la félicité de ma vie. Je comprends tout cela, dit le Baron. La lettre de Constance vous éclaire sur le véritable état de son ame; chaque mot de cette lettre décèle un sentiment qu'il est peut-être plus facile de vaincre que de dissimuler, enfin vous soupçonnez qu'on vous aime, et déjà vous cessez d'être à plaindre. La reconnoissance, la joie vous rendent plus sensible, plus délicat, le bonheur de Lady Clarendon devient votre premier objet. On ne s'occupe que de soi, on n'est que personnel, quand on doute du cœur de ce qu'on aime; mais lorsqu'on peut se flatter d'être aimé, on s'oublie pour un intérêt plus cher et l'on devient généreux sans effort. Ah! reprit Sainville, si j'étois aimé, Lady Clarendon auroit-elle

tant de prévoyance, de raison et d'empire sur elle même ? L'amour fait-il ainsi craindre et calculer ? ... Oui sans doute, répondit le Baron, quand il est précédé par une longue et funeste expérience.

Cette conversation dura presque jusqu'au diner; Sainville apprit à son ami qu'il avoit sur le champ répondu à Lady Clarendon, en lui témoignant la reconnoissance dont il étoit pénétré; et en l'assurant qu'il renonçoit avec transport au sacrifice affreux qu'il avoit projeté; et qu'il se soumettoit sans murmure à toutes les conditions qu'elle lui imposoit.

Les deux amis s'entretenoient encore lorsqu'on vint leur dire de la part de Lady Clarendon qu'elle iroit se promener à cinq heures dans la campagne, et qu'elle désiroit qu'ils voulussent bien l'y accompagner. Cette proposition fut acceptée avec ravissement et à quatre heures et demie, Sainville et le Baron montèrent en calèche et furent prendre Lady Clarendon qui les attendoit déjà. Elle se place entre les deux amis; Sainville prend Georgette sur ses genoux, donne l'ordre au cocher et la voiture part. La conversation

ne roula d'abord que sur des choses absolument indifférentes. Lady Clarendon paroissoit abbatue et distraite, elle étoit presque entièrement tournée du côté du Baron, et, de tems en tems seulement, elle répondoit sans le vouloir à des soupirs qu'elle feignoit de ne pas entendre. Le Baron pour relever l'entretien, se creusoit la tête et ne pouvoit trouver que quelques phrases décousues, auxquelles Constance ne répondoit que par un sourire forcé ou un monosyllabe toujours placé à contretems, et qui prouvoit qu'elle n'avoit pas écouté; pour Sainville, la joie de se trouver si près de cette personne si chère, et qu'il avoit cru la veille quitter pour toujours, mille idées confuses mais séduisantes, un battement de cœur qui redoubloit à chaque instant, un trouble inconcevable, tant de mouvemens réunis lui coupoient la parole; il craignoit de parler et de trahir des sentimens qu'il avoit promis de renfermer dans son âme, et pour obéir sûrement, il se condamnoit au silence. Au bout d'une demie heure Georgette tirant Constance par le bras, maman, dit elle, regardez nous donc, voyez comme mon perein est triste, c'est parceque vous nous tournez le dos, j'en suis sûre. Constance n'ôsa

gronder Georgette, quoiqu'elle en eut bien envie ; mais pour changer d'entretien, elle dit qu'elle désiroit se promener à pied, et l'on fit arrêter la calèche. Sainville descendit le premier, et offrit à Lady Clarendon une main tremblante sur laquelle en rougissant elle posa la sienne, ensuite elle accepta son bras en le regardant d'un air doux et timide, qui donna à sa physionomie une expression touchante qui pénétra Sainville jusqu'au fond du cœur. Satisfait, enchanté, il se trouva dans cet instant le plus fortuné de tous les hommes. L'amant le plus passionné est toujours celui qui peut le mieux supporter la privation du bonheur auquel il aspire ; un rien, le charme et le transporte ; il attache un si grand prix à la plus légère faveur, que souvent, un mot, un regard, sans même augmenter ses espérances, le dédomage de toutes les peines.

Cependant le Baron s'approchant de Lady Clarendon, vous n'avez pas, lui dit-il, choisi un lieu agréable et riant pour vous promener ; nous sommes ici dans un désert, ce paysage est affreux, ces broussailles, cette aride plaine attristent et glacent l'imagination. Je pense comme vous, reprit elle,

mais pourquoi ce terrain immense est-il abandonné? n'est-il pas susceptible de culture? Nous allons le savoir, répondit le Baron. Alors s'adressant au cocher qui suivoit lentement avec la voiture, Flamand, lui dit-il, cette terre est donc bien mauvaise, puisque personne ne s'avise de la défricher? — Oh! pardonnez moi, Monsieur, du tems de feu Monsieur le Marquis on y voyoit des vignes, du bled et des habitans; mais aujourd'hui la misère est si grande!... mais, interrompit le Baron, que sont devenus ces habitans? — Oh! de mauvaises années, la mort de feu Monsieur le Marquis et de nouveaux fermiers les ont ruinés, ils ont abandonné ces terres à des gens un peu moins pauvres qu'eux, mais qui n'avoient pas le moyen de s'y soutenir, et puis qui ont quitté le pays déjà presque en friche et enfin il est devenu comme vous le voyez. Quoi! dit Lady Clarendon, on ne peut faire un pas dans cette province sans rencontrer des pauvres, et ce terrain pourroit nourrir plusieurs familles, et il est inculte!... il ne vous appartient donc pas, poursuivit elle, en regardant Sainville? il est à moi, répondit-il, mais j'ignore ces détails. Ah! dit Lady Clarendon, ne revenons jamais ici, j'ai le cœur

ferré, quand je pense que ce désert étoit autrefois un séjour heureux et fertile et je sens qu'il m'attristera davantage encore en songeant qu'il est à vous. Sainville rougit, ne répliqua rien et devint rêveur. Lady Clarendon reprenant la parole, lui demanda quel âge il avoit quand il perdit son père; j'avois douze ans, répondit il, et malheureusement j'étois trop jeune pour pouvoir profiter des exemples qu'il me donnoit; mais il est des conseils qui valent les leçons d'un père vertueux, et d'ailleurs qui sait les apprécier doit les suivre. A ces mots Constance attendrie pressa doucement le bras de Sainville contre le sien: au même instant elle se repentit de ce premier mouvement, mais Sainville, trop délicat pour ne pas deviner qu'il fut involontaire, n'osa risquer d'y répondre, et même se doutant de l'embarras de Lady Clarendon, il évita ses regards et changea d'entretien. Cette réserve la toucha vivement, et le transport le plus passionné eut été moins dangereux pour elle. Le jour commençant à tomber, on remonta dans la calèche; et les deux amis, après avoir remené Lady Clarendon chez elle, retournèrent au château. Quand ils furent seuls, Sainville dit au Baron; avouez donc, mon cher Verceil,

que Constance est une femme réellement incomparable ; sa beauté, son esprit, ses talens, sa grace naturelle et touchante, tant de charmes réunis sont les moindres liens qui m'attachent à elle. Si je ne l'avois trouvé que la plus belle et la plus aimable personne du monde, je pourrois espérer de me guérir un jour ; mais comment arracher jamais de mon ame le sentiment immortel que tant de vertus m'ont inspiré ? Comment se défendre de désirer ardemment le bonheur inestimable de régner sur un cœur si pur, si bienfaisant et si tendre ? Il faudroit l'imiter, lui ressembler, s'il est possible, pour ôser aspirer à lui plaire ! ... Mon cher Sainville interrompit le Baron en souriant je le prévois avec plaisir ; bientôt on ne demandera plus l'aumône dans cette terre, et nous n'entendrons plus citer *feu Monsieur le Marquis*. Oui, reprit Sainville, je saisirai l'heureuse occasion de prouver à Constance l'empire absolu qu'elle a sur mon ame, non par de frivoles soins qu'elle dédaigne mais en suivant les vertus qu'elle pratique et qu'elle me fait chérir.... je partage tous ses sentimens ; elle seule me touche, me persuade ; livré à moi même, je n'étois rien ; près d'elle je suis ce qu'elle est ; quand je la

vois s'attendrir en faveur des malheureux, mon cœur s'ouvre aux plus tendres mouvemens, je deviens compatissant, humain, je me crois aussi sensible qu'elle; enfin, par un charme incompréhensible, elle me communique à l'instant chaque impression qu'elle reçoit et sans doute, à côté d'elle, je suis le meilleur comme le plus heureux de tous les hommes.

C'est ainsi que Sainville se livroit tout entier à l'entousiasme d'un passion qui lorsqu'elle est extrême, doit purifier ou égarer l'âme qu'elle embrâse. Passion ardente, impérieuse qui nous arrache à nous mêmes et suivant l'objet ou les circonstances, nous rend criminels ou plus vertueux. Elle a produit des actions immortelles, mais elle peut également conduire au crime; elle a fait des héros et des lâches, et le même cœur qu'elle remplit et qu'elle porte vers la gloire, auroit pu, avec des hazards différens et moins de bonheur, trahir pour elle l'honneur et la vertu: ^{a)} le malheureux comte

a) Si Cléopâtre eut aimé la gloire, Antoine naturellement intrépide et généreux eut été le héros le plus célèbre de l'antiquité; en gagnant contre le timide Octave la bataille d'Actium il seroit devenu l'arbitre des destins de l'univers. L'amour causa la

d'Elby dont la vie infortunée fut souillée par un tissu si noir de perfidies et de trahisons, à la place de Sainville eut été sans doute aussi délicat, aussi généreux que lui; il aimoit autant, mais l'amour lui commanda de renoncer à la vertu, et l'amour permît et même ordonne à Sainville de la chérir et de la suivre; aussi passionnés l'un que l'autre, ils eussent également obéi à des ordres différens : égarement dangereux, ivresse impétueuse et fatale!... Amour! sentiment à la fois fragile, aveugle et dominant! heureux qui peut se soustraire à ton ascendant impérieux, hélas! sait-on comment tu voudras disposer de nous? ^{a)})

perte et son deshonneur, et l'amour releva le courage abbatu de l'un de nos meilleurs rois et le rétablit sur le trône. Nous méprisons Antoine, nous admirons Charles sept; l'un et l'autre possédés de la même ivresse furent également égarés et entraînés par la passion qui les asservissoit, et la différence des caractères de Cléopâtre et d'Agnes Sorel empêcha seule que leurs destins ne fussent absolument semblables.

- a) On répète toujours *qu'en faisant un bon choix on ne risque pas de s'égarer*, c'est une maxime très fautive. On choisit un ami, on le désire, on le cherche. On ne choisit point un amant on s'est promis de n'en point avoir. Jamais une femme honnête n'a *choisi* son amant, elle est entraînée. D'ailleurs un attachement passionné pour l'objet le

Les deux amis étoient encore ensemble lorsqu'on leur apporta des lettres de Paris. Le Baron en reçut une de Madame de Ter-vures qui contenoit ce qui suit :

“ Depuis bien longtems vous ne me
„ parlez plus de votre *Héroïne* ; mais j'ai
„ soupé il y a quelques jours avec l'Inten-
„ dant de la province où vous estes, et il a
„ parfaitement satisfait ma curiosité. Il a
„ été chargé par le gouvernement de prendre
„ des informations sur cette mystérieuse in-
„ connue, et il a découvert avec certitude
„ ce que vous ignorez peutêtre encore, c'est
„ à dire, toutes les aventures de cette femme.
„ Elle se donne 24 ou 25 ans, et en a 32 ;
„ elle porte un voile, mais on fait qu'elle
„ ne peut se faire l'application de cette ins-
„ cription de la statue voilée d'Isis : *nul mor-
„ tel n'a levé le voile qui me couvre*. L'In-
„ tendant assure que ce voile a été levé par
„ un gentilhomme de votre voisinage dont
„ j'ai oublié le nom, et ensuite par votre

plus vertueux peut produire d'affreux égaremens ; sans un heureux concours d'événemens nulle âme passionnée ne peut se répondre de sa vertu, et dans aucune situation elle ne doit encore se promettre le bonheur ! que de raisons pour éviter une passion si dangereuse et si funeste !

„ami; ce qui a produit il y a quelques
„mois un duel, dans lequel votre ami a
„été grièvement blessé. J'apprens avec plaisir
„qu'il est parfaitement rétabli. Vous voyez
„que je suis bien informée. Les nouvelles
„du Languedoc nous parviennent un peu
„tard, mais tout se découvre au bout d'un
„certain tems malgré le silence des *confidens*
„les plus discrets. Cette anecdote fait beau-
„coup de bruit, et n'inspire pas un grand
„intérêt pour votre Héroïne; nous tolérons
„l'inconstance, car il est excusable de chan-
„ger pour mieux choisir; mais nous n'ai-
„mons pas les femmes qui font battre leurs
„amans. Je ne doute pas que votre mer-
„veilleuse étrangère ne vous ait conté le
„plus joli roman du monde; cependant, si
„vous préférez au charme de la fiction la
„naïve et simple vérité, il faut vous décider
„à ne pas croire un mot de tout ce qu'elle
„a pu vous dire. Voici le fait: cette
„femme, pour cause d'adultère, a divorcé il
„y a sept ans; son amant ne voulut pas
„l'épouser et finit même par l'abandonner
„ainsi que l'enfant qu'il avoit eu d'elle, et
„qui est cette même petite fille qui est avec
„elle maintenant et qu'on appelle *Miss Geor-*
„gette. Deshonorée et délaissée, elle de-

„vint intrigante et joueuse, et une suite
„d'événemens fâcheux et d'avantures odieu-
„ses l'ont enfin réduite à la nécessité de
„s'exiler de sa patrie. Je tiens ces détails
„de deux anglois qui la connoissent *parfai-*
„*tement*, et qui ont quelque peine à conce-
„voir que l'on puisse se battre pour une
„telle *Héroïne*; ils disent qu'elle a été belle,
„et qu'elle peut même encore le paroître
„aux lumières à l'aide *d'un blanc* mis avec
„beaucoup d'art et que l'éclat du grand
„jour pourroit seul déceler; c'est sans doute
„ce qui motive la singularité de *ce voile*
„adroit posé pour seconder l'artifice, et
„pour exciter la curiosité. L'amitié m'im-
„pôse l'obligation de vous ôter des idées
„romanesques, qui, je dois vous l'avouer,
„répandent beaucoup de ridicule sur vous
„et sur votre ami. On ne vit que d'illu-
„sions, je le fais, mais revenez ici, vous
„en trouverez de plus douces et de plus
„aimables, et en vérité, pour être séduit et
„trompé, il n'étoit pas nécessaire de faire
„tant de chemin et d'aller si loin. Vous
„me demandez si je suis heureuse; eh! peut
„on l'être avec une sensibilité profonde, ex-
„altée par l'enthousiasme de la jeunesse et
„par une imagination de feu? mon bon-

„heur dépendra toujours des affections de
 „mon cœur; je ne puis trouver une âme
 „qui réponde à la mienne, et je la cher-
 „che toujours. Cet espoir produit des mé-
 „prises et des erreurs, qui donnent au sen-
 „timent déçu l'apparence trompeuse de la
 „légèreté; la confiance est d'un facile usage
 „pour les cœurs froids et les esprits mé-
 „diocres, tant d'objets peuvent sympathi-
 „ser avec eux! mais comment se fixer lors-
 „qu'on est doué d'une excessive délicatesse?
 „Adieu, j'ai besoin de vos conseils et sur-
 „tout de votre amitié.... *la personne* qui
 „a le droit de s'offenser d'une aussi longue
 „absence commence à s'en allarmer, et moi
 „je m'en afflige; nous parlons souvent de
 „vous, nous vous regrettons; revenez, l'a-
 „mour vous le commande et l'amitié vous
 „en conjure.”

Le Baron auroit bien voulu pouvoir cacher cette lettre à Sainville, mais il avoit eu l'imprudence de lire tout haut les premières lignes et il fut obligé de continuer. Madame de Tervures coquette dépravée après avoir séduit, trompé et quitté Sainville, s'étoit applaudi de son départ pour le Languedoc, parcequ'elle avoit pris cette fuite

soudaine pour l'effet d'un violent dépit; mais Sainville éperduement amoureux d'un autre objet, anéantissoit tout l'éclat de ce triomphe. Sainville devenu romanesque et passionné, étoit pour tout le monde le plus étonnant phénomène: comment ne pas envier la femme dont les charmes produisoient un tel prodige? C'étoit cette jalousie secrète qui portoit Madame de Tervures à recueillir, avec tant de soin, toutes les calomnies absurdes débitées contre Lady Clarendon. Sa lettre causa la plus vive indignation à Sainville. Eh quoi donc! s'écrioit il, l'innocente et paisible Constance, au fond d'une chaumière, ne peut être à l'abri de la haine et des traits de la calomnie! et jusqu'à ses actions bienfaisantes fournissent à la méchanceté des moyens de plus de la noircir! Je comprends qu'une enfant qu'elle a recueillie et qui lui donne le nom de mère, passe pour être sa fille, mais concevez-vous l'histoire de ce prétendu duel entre un gentilhomme du voisinage et moi?... A merveille, répondit le Baron; c'est l'aventure des braconniers qui a donné lieu à cette fable. Vous avez été blessé, Constance fut la cause innocente de cet événement, ce fait conté au bout de plusieurs mois, a été assez natu-

rellement transformé en duel. Que le monde est haïssable ! reprit Sainville, il suffit de le bien connoître pour être guéri sans retour de la folle vanité qui fait désirer les suffrages. Mais mon cher Verceil poursuivit Sainville j'espère que vous ne vous rendrez pas de sitôt à l'invitation de Madame de Ter-vures ? non, répondit le Baron, je serai peut-être dans le cours de l'hiver un petit voyage à Paris pour voir Madame de Flammigni, mais je reviendrai promptement et je resterais avec vous jusqu'à ce que votre sort soit décidé. Hélas dit Sainville c'est peut-être vous engager à me consacrer toute votre vie ! j'abuse de votre amitié, je ne le sens que trop, cependant si la personne qui vous rappelle à Paris étoit plus digne d'être aimée je ne songerois pas à vous retenir, mais vous m'avez confié vous même des sujets de plaintes qui auroient du vous détacher d'elle entièrement. — Il est vrai, et aussi n'aije plus de passion pour elle, mais il seroit injuste de la punir aujourd'hui des torts que j'ai pardonnés quand j'étois amoureux. L'amitié doit avoir infiniment plus de tolérance que l'amour : enfin je m'applaudirois beaucoup d'avoir été : l'amant le plus indulgent, si d'une maîtresse

légère, je pouvois faire avec le tems une amie reconnoissante et fidèle. Sainville auroit pu répondre que les femmes estimables et sensibles sont les seules amies fidèles, mais le Baron lui donnoit trop de preuves de dévouement pour qu'il lui fut possible de le contrarier sans nécessité.

Cependant Sainville vivement frappé du dernier discours de Lady Clarendon, sur la bienfaisance, résolut de lui prouver jusqu'à quel point cette leçon s'étoit gravée dans son esprit. Il conçut à ce sujet un dessein dont il fit part au Baron et il se pressa de l'exécuter, avec une ardeur et une activité inconcevables. Tous les matins levé avant le jour, Sainville uniquement occupé de son projet y consacroit et son tems et ses soins afin d'y travailler sans relâche. Il passoit des journées entières éloigné de Lady Clarendon, mais il ne se privoit du bonheur de la voir que pour se préparer un plaisir plus doux encore, celui de s'entendre applaudir et louer par elle. Trois semaines s'écoulaient de la sorte et Sainville enfin va jouir de son ouvrage, le secret a été fidèlement gardé et Lady Clarendon ignore ce que l'amour a fait pour elle. Un matin

qu'elle étoit seule sur la terrasse plus préoccupée et plus triste qu'à l'ordinaire; elle marchoit à pas lents un livre à la main, et de tems en tems essayoit de lire, sans pouvoir vaincre une importune et dangereuse distraction qui l'abforboit entièrement malgré tous ses efforts. Elle s'assit et posant son livre sur un banc de gazon, elle tomba dans une profonde rêverie. Au bout d'une demie heure Tompson lui vint annoncer la visite des deux amis et presque au même instant ils parurent l'un et l'autre. Elle se leva et s'avançant vers eux, par quel hazard leur dit elle venez vous me voir d'aussi bonne heure?... la beauté du jour répondit Sainville nous a fait espérer que vous accepteriez peut-être la proposition d'une promenade en voiture mais comme vous voilà paré reprit elle en considérant Sainville dont en effet l'habillement quoique simple avoit quelque chose de plus recherché et de plus élégant qu'à l'ordinaire. Je ne fais dit le Baron pourquoi vous ne remarquez pas en même tems que j'ai aussi un habit neuf? elle rougit et les examinant tous deux elle fut frappée de l'air mystérieux du Baron et surtout de la joie qui brilloit dans les yeux de Sainville; enfin ce

dernier la conjurant de venir à la promenade, elle y consentit. On appelle Georgette et ils montent tous les quatre en voiture. Le cocher demande l'ordre et Sainville d'un air de triomphe crie : *au désert*. Quoi ! dit Lady Clarendon . . . ne vous questionnez pas interrompit Sainville, nous ne pourrions vous répondre. Voilà un beau secret reprit le Baron en haussant les épaules, vous aviez projeté de donner l'ordre tout bas et vous le criez à tue tête ! . . . à présent Constance doit deviner tout le reste. En vérité dit elle je n'imagine rien, je vois bien qu'il y a quelque mystère là dessous, mais mon esprit ne va pas plus loin. Mon cher Verceil reprit Sainville ne me grondez pas, j'ai su me taire parfaitement pendant trois semaines . . . ô mon dieu c'est votre affaire, répliqua le Baron, vous êtes bien le maître, eh ! que m'importe à moi ? il dit ce peu de mots avec une telle brusquerie que Lady Clarendon en fut surprise, elle le regarda fixement, et lui, devinant sa pensée voulut prendre un air de plaisanterie, mais sa gaieté fut aussi forcée que son humeur étoit réelle, il le sentit, cette idée accrut son embarras et il ne put se retrouver un moment à son aise dans tout le reste de la journée. Avec

de la douceur et une grande facilité de caractère le Baron étoit extrêmement susceptible. Il avoit imaginé *un plan de surprise* pour Lady Clarendon, que Sainville s'étoit engagé à suivre et que son indiscretion venoit de déranger et c'en étoit assez pour donner de l'humeur au Baron, d'ailleurs, au fond de l'ame il n'étoit pas personnellement satisfait de Constance; accoutumé à recevoir les confidences les plus intimes des maitresses de Sainville, la réserve de Constance lui paroissoit à la fois un tort et une injustice, et n'étant pas des deux côtés traité en confident, il ne se trouvoit entre Sainville et Lady Clarendon qu'un tiers incommode, et cette pensée le gênoit et l'affligoit.

Cependant Sainville tout entier à son objet, pressoit le cocher, s'agitoit, se tourmentoit et bruloit d'impatience, enfin on approche et déjà l'on distingue le bruit des tambourins et des musettes. Ah! dit Lady Clarendon avec nonchalance c'est une fête! oui s'écria Sainville, et je l'ose dire, une fête digne de vous. Les cœurs sensibles s'entendent facilement, la sympathie leur assure l'heureux droit de se deviner; la réponse de Sainville éclaira Lady Clarendon, elle

imagina le fond du sujet de la fête et lorsque la voiture s'arrêta elle n'en ignoroit plus que les détails. Mais malgré cette pénétration le spectacle qui s'offrit à ses regards lui causa la plus vive surprise et elle connut avec ravissement que la réalité étoit mille fois au-dessus de tout ce que son imagination avoit pu lui faire concevoir. Sainville se précipita hors de la voiture en entraînant avec lui Lady Clarendon, il la conduisit à travers un champ labouré et s'arrêtant à l'entrée d'une rue, voici l'ouvrage de Constance! quoi! s'écria-t-elle nous sommes dans ce même lieu que j'ai vu si dépouillé, si aride il y a trois semaines! quoi! c'est là le désert? en effet Lady Clarendon ne pouvoit le reconnoître et jamais métamorphose ne fut plus étonnante.) tout le terrain qui formoit près de cent arpens étoit entièrement cultivé, et un petit village composé de quatorze jolies chau-

) Cette fête exactement telle qu'on la décrit ici fut donnée dans l'été de 1775 à une grande princesse (l'Archiduchesse Marie) par le chancelier de Hongrie. Une Dame Allemande dans l'hiver de cette même année, tems où j'écrivois ce roman, me conta les détails de cette fête ingénieuse et touchante qui honore également celle qu'on jugea digne de la recevoir et celui qui l'imagina.

LES VŒUX TÊMÉRAIRES.

mières en occupoit le milieu. A la porte de chaque maison on avoit planté un grand arbre auquel étoit attaché une vache, possession utile et précieuse aux nouveaux habitans. Le coup d'oeil agréable de toutes ces maisons neuves et coupées par de jolis petits jardins, les jeunes filles ornées de rubans et de fleurs, les payfans qui remplissoient la rue, le son bruyant des instrumens champêtres, les acclamations, les cris de joie de toute cette multitude, ces différens tableaux touchans et variés formoient sans doute la plus délicieuse fête qui fut jamais inventée. Sainville les yeux attachés sur Lady Clarendon ne voyoit qu'elle, il contemploit avec délices son étonnement et son émotion, il lisoit dans ses regards une partie des sentimens qui remplissoient son ame et cet examen l'enivroit de la joie la plus pure qu'il eut encore goûtée. Pour elle, saisie, immobile, attendrie au dernier excès, elle craignoit de parler, et que dans ce premier mouvement, la reconnoissance n'eut une expression trop tendre. Elle cherchoit des termes, non, pour peindre ce qu'elle éprouvoit mais pour l'assoiblir, et de peur d'en dire trop, elle gardoit le silence. Le Baron de son côté malgré son humeur

étoit vivement ému, et sans proférer une parole, de tems et tems il essuyoit à la dérobée quelques larmes qui s'échapoient malgré lui. Enfin Lady Clarendon se retournant du côté de Sainville, je ne voulois plus revenir ici lui dit elle, à présent je sens que j'y passerai ma vie, où pourrais-je m'occuper de vous d'une manière aussi délicateuse ? Ah ! reprit Sainville en quelque lieu que vous soyez, songez que le sentiment qui m'attache à vous me rendra capable de tout faire pour justifier cette amitié si chère qui m'est promise. Vous êtes mon guide, mon modèle, vous me donnerez vos vertus, je vous devrai tout.... Oui j'adore la bienfaisance vous m'avez appris à la connoître !.... à ces mots Sainville s'arrêta... un regard fut la seule réponse qu'il obtint et il n'en désira point d'autre. Lady Clarendon voulant abréger cet entretien, témoigna la plus grande envie d'entrer dans une des maisons nouvelles, et Sainville la conduisit sur le champ à la plus prochaine. Une jolie paysanne vêtue de blanc et conduite par un jeune homme vint les recevoir à la porte. Voilà, dit Sainville à Lady Clarendon les nouveaux mariés possesseurs de cette petite ferme ; à présent, venez voir

leur établissement. A ces mots ils entrèrent dans la chaumière qu'ils trouvèrent remplie des parens et amis invités par les jeunes mariés. La maison composée d'une grande chambre, d'une cuisine et de deux autres petites pièces étoit proprement arrangée, et l'on y trouvoit tous les meubles nécessaires à un ménage, jusqu'à une armoire pleine d'habits et de linge. Quand cet examen fut fini, on alla visiter le jardin, la basse-cour et un enclos assez grand, destiné à former une prairie pour servir de paturage à la vache et aux moutons. Maintenant dit Sainville en s'adressant à Lady Clarendon, vous avez tout vu, les treize autres chaumières sont exactement bâties sur le modèle de celle-ci, chaque habitant est également partagé, nul ne pourra envier le sort de son voisin et ce soin peut-être mieux que tout autre assurera leur bonheur. Mais reprit Lady Clarendon les autres sont-ils nouvellement mariés, comme ceux-ci ? oui, répondit-il, tous à peu près du même âge, et tous mariés de ce matin à la même heure ; et le hasard a fait, dit le Baron, que ces jeunes filles sont toutes d'une figure agréable, quoique Sainville ne se soit attaché qu'à choisir les plus pauvres, mais il est

heureux en tout. Ah ! s'écria Lady Clarendon, il mérite de l'être ! ô si vous le pensiez ! reprit il à ces mots une vive rougeur embellit encore le charmant visage de Lady Clarendon et Sainville n'osa poursuivre. Après un moment de silence, il lui proposa de la conduire au lieu où devoit se faire le repas de noce, et ils en prirent aussitôt le chemin. Ils avoient à peine fait quelques pas, que Georgette s'aperçut que la chaîne d'or que Constance portoit à son cou étoit rompue ; comme elle faisoit cette remarque, la chaîne glissa et tomba avec le portrait de Lord Clarendon qui y étoit attaché. Ce portrait toujours caché sous le vêtement de Constance n'avoit jamais été aperçu de Sainville, qui s'empressa de le ramasser et en même tems ne put s'empêcher de le regarder. Constance éprouva la sensation la plus désagréable en voyant ce portrait entre les mains de Sainville, il lui sembla que cette image si respectable pour elle, et toujours chère, venoit d'être profanée. Ah ! donnez dit elle vivement donnez de grace ! et elle vouloit le reprendre, mais Sainville le tenoit toujours en le regardant fixément quelques larmes s'échappant de ses yeux tombèrent sur

le portrait, et il le rendit, sans proférer une parole. On se remit en marche en gardant un profond silence, et pendant quelques instans la fête fut totalement oubliée. Comme ils marchaient lentement, les nouveaux mariés suivant les ordres qu'ils avoient reçus arrivèrent longtems avant eux. Enfin Lady Clarendon se trouve à l'entrée d'une petite plaine et s'arrête pour mieux considérer le plus agréable tableau qu'on lui eut encore offert. Elle voit quatorze tables à peu de distance les unes des autres et rangées sur la même ligne; à chaque table, occupée par quatorze personnes préside un des heureux couples uni par Sainville; les nouveaux mariés sont distingués par l'uniformité de leurs habits et par leurs bouquets, et tous les convives ont des livrées de rubans. Un peuple immense attiré des environs pour voir la fête, danse autour des tables au son des hautbois, des cornemuses et des tambourins dispersés dans la plaine. Aussitôt qu'on aperçoit Sainville les danses cessent; le peuple l'entoure, et au même instant, à toutes les tables on boit à sa santé avec des cris redoublés et des transports qui saisissent unanimement toute l'assemblée; les nouveaux mariés, les convives, les curieux, les

indifférens, tout applaudit, chacun s'attendrit et répète le nom de Sainville; il semble enfin que l'ivresse de la reconnoissance a passé dans tous les cœurs. Quel moment pour l'heureux objet de ce touchant délire! Lady Clarendon est à côté de lui, baignée de larmes, hors d'elle même, tremblante, pouvant à peine se soutenir, et dans ce desordre intéressant, plus belle et plus charmante qu'elle ne fut jamais.

Après avoir jouï pendant quelques instans d'une situation si délicieuse, Sainville offre à Lady Clarendon un bras, qu'elle n'accepte qu'en prenant en même tems de l'autre côté celui du Baron; ils traversent ainsi la foule qui les environne. Lady Clarendon en marchant entendit plus d'une fois mêler son nom à celui de son amant, on répète autour d'elle : *ils sont bons, ils sont charmans, ils sont faits l'un pour l'autre!* ... elle rougit, Sainville écoute et ralentit sa marche, mais elle le presse doucement, et enfin hors de la plaine, ils arrivent à une espèce de petit Temple de feuillages, orné de guirlandes et de festons de fleurs et dans lequel on a préparé le diner qui les attend. Ils se mettent à table et Lady Clarendon s'a-

dressant à Sainville, vous devez être bien satisfait lui dit elle, si le plus grand bonheur est celui d'être aimé, vous estes sans doute heureux!.... ces transports si vrais, si naïfs qui viennent d'éclater doivent vous en convaincre. Cette dernière phrase donnoit un sens trop vague au discours de Lady Clarendon pour que Sainville en fut entièrement satisfait. Ah! reprit il, être aimé, mais par ce qu'on aime, voilà le seul et le suprême bonheur. Et les malheureux ne vous sont ils pas chers, répliquait elle? non, non, l'on ne peut les secourir sans les aimer; il est possible que ce ne soit pas d'abord la seule humanité qui nous porte vers eux, mais quelqu'en puisse être le motif, quand on les a connus, quand on est entré dans tous les détails de leurs besoins et de leurs peines, quand on a changé leur sort et qu'on a joui de leur joie et de leur reconnaissance, à moins d'avoir l'ame la plus dure, il est impossible de ne pas éprouver pour eux un sentiment vif et profond de compassion et d'intérêt. Eh! me connois je moi-même répondit Sainville. Entraîné par vos conseils, votre idée se trouve si intimement liée à tout ce que je fais, que je ne puis l'en séparer. Je ne fais plus ce que je

suis véritablement ; il me semble que je n'agis et ne pense que d'après vous :... par exemple , poursuivit il , je n'ai confié aux soins de personne la recherche des malheureux que je voulois secourir , je ne m'en suis rapporté qu'à moi-même , mais je me suis dit : *cest ainsi que Constance se conduiroit*. Et c'est peutêtre cette idée qui seule m'a décidé à ne pas faire le bien légèrement et sans choix. Ensuite , j'ai vu des infortunés accablés par la misère , j'ai senti mon cœur s'émouvoir et se déchirer , mais je me disois encore : *si Constance étoit là , que de pleurs elle verseroit !* et les miens étoient prêts à couler !... enfin en ordonnant cette fête , ma pensée dominante me paroissoit être pour vous ; et aujourd'hui toujours dans le même doute , j'ai partagé toutes les émotions touchantes que vous avez éprouvé vous même , mais aussi jamais vous n'avez autant occupé mon cœur et mon esprit. Cette peinture simple et naïve , toucha sensiblement Lady Clarendon ; eh bien dit elle je vous juge mieux que vous ne faites ; votre ame est susceptible par elle même de tout ce qu'il y a d'honête , de noble et de vertueux ; croyez en l'amitié , elle est clairvoyante , et ne cherche point à

flatter. Ce qu'il y a de certain dit le Baron, c'est que Sainville doit à jamais se souvenir de cette journée. Et d'après son exemple, la bienfaisance me paroît une si douce chose à pratiquer, que depuis ce matin je suis tourmenté du désir d'aller aussi m'enfermer dans un vieux château que je possède, pour y bâtir des maisons et marier toutes les jeunes filles. J'espère reprit Sainville en souriant, que vous ne partirez pas pour exécuter ce projet sans me prévenir longtems d'avance, car les départs précipités m'affligent infiniment. Oh si je fais jamais un grand voyage répondit le Baron vous en serez averti, par exemple si j'allois en Russie à ces mots, Sainville déconcerté se repentit de s'être attiré cette plaisanterie, le Baron s'en fut si bon gré, qu'il en perdit un peu de sa mauvaise humeur et après s'être diverti un moment de l'embarras de son ami, voulant changer d'entretien il se retourna du côté de Lady Clarendon, en lui disant : permettez moi Madame de revenir sur une de vos idées qui m'a frappé tout à l'heure : vous prétendez poursuivre il, qu'on ne peut faire le bien sans y trouver des charmes et que si des motifs étrangers nous y déterminent d'abord, la

première action de bienfaisance en donne nécessairement le gout ; cependant, n'est il pas prouvé qu'il existe une infinité de gens, qui n'ont jamais été bienfaisans que par ostentation et par vanité? J'en conviens interrompit elle et sans doute on doit espérer beaucoup de celui qui fait ainsi placer sa vanité ; ce calcul de l'esprit est toujours très estimable et jamais une ame basse ne pourra s'y élever. J'avoue donc que j'ai vu souvent des hommes peu sensibles faire des actions de bienfaisance et seulement par un amour propre bien entendu. J'ai connu à Londres une femme de ce caractère ; elle donnoit une grande partie de sa fortune aux pauvres, mais de quelle manière ? Sans les aller chercher, sans les voir, sans les connoître. De la noblesse, de l'élévation d'âme, des réflexions solides, avoient pu la conduire à penser que la distinction des vertus surpasse celle du rang, et que ce ne sont pas les richesses qui attirent la considération, mais l'emploi qu'on en fait faire ; et pour obtenir une estime réelle et durable elle devint bienfaisante. Elle chargea son intendant de faire en son nom des actions vertueuses, elle ne s'en mêla que pour donner l'argent nécessaire et son cœur n'y prit

aucune part. Mais si une seule fois le hazard ou la curiosité l'eut conduit chez un des infortunés qu'elle envoyoit secourir, si elle eut vu le spectacle déchirant d'une mère au désespoir, entourée de ses enfans qui lui demandent en vain une foible subsistance, si les gémissemens de cette mère et les cris touchans de l'enfance eussent frappés ses oreilles, si elle eut elle même rendu la vie, la joie et le bonheur à cette famille malheureuse, peut on douter que son cœur ne se fut ouvert pour jamais à la compassion et à la sensibilité? elle eut alors oublié la vanité et la frivole approbation du monde en connoissant des jouissances si pures et si douces!

Lady Clarendon parloit encore lorsqu'on interrompit cette conversation pour venir dire à Sainville qu'un vieux Laboureur demandoit instamment à le voir. Sainville d'abord témoigna que cette importunité le contrarioit, mais un regard de Constance le décida sur le champ à donner l'ordre que l'on fit entrer ce vieillard. Au bout d'un moment Roger revint le conduisant par la main, et lui montrant son maître, tenez, lui dit il, le voilà. Le vieil-

l'ard appuyé sur son bâton s'arrêta près de la table et d'un air grave et réfléchi fixa Sainville en gardant le silence. Sa figure vénérable, son maintien tranquille et posé frappèrent également Constance et les deux amis ; ils attendoient tous trois qu'il expliquât le sujet qui l'amenoit, lorsque tout à coup le vieillard qui marchait avec peine se retourna du côté de Roger son introducteur et lui dit : *je suis content, renmenez moi.* Cette action surprit infiniment Sainville il retint le vieillard et lui demanda quel étoit son dessein en le venant chercher. Desirez vous quelque chose ajouta-t-il, puis je vous être utile ? non, reprit le vieillard je n'ai besoin de rien. — Mais qui estes vous ? — Je suis le père de Guillaume un de vos fermiers. — Je connois Guillaume, mais je ne vous ai pas vu avec lui à mon arrivée car votre figure m'est étrangère. — Je demeure à trois lieues d'ici et je suis bien vieux pour faire trois lieues. — Je suis charmé de faire connoissance avec vous, j'estime votre famille, vous estes d'une bonne race. — Oui, nous aimons nos maîtres quand ils le méritent. À ces mots les yeux du vieillard se remplirent de larmes. Sainville ému le considéra avec un intérêt mêlé

d'étonnement. Ensuite il regarda Lady Clarendon qui, la bouche entrouverte, d'un air attendri et curieux contemploit le vieillard et cherchoit à le deviner. Voulant l'interroger à son tour, est ce la fête qui vous amène ? lui dit elle. Puisque vous voulez le savoir reprit il, on m'a conté cette fête j'ai dit : nous avons un bon seigneur, il est charitable comme feu son père, et j'ai voulu le voir une fois avant que de mourir. À ce discours Lady Clarendon fondit en larmes, et Sainville se détourna pour cacher celles qu'il répandoit lui même. Lady Clarendon s'en aperçut et le tirant par son habit, ah ! que faites vous ? lui dit elle, pourquoi dérober à ce vertueux vieillard les témoignages de votre reconnaissance ? craignez vous de vous montrer sensible ? Sainville se retourna et découvrit avec une espèce de confusion son visage baigné de pleurs. Le Vieillard leva vers le ciel ses mains tremblantes et après avoir comblé de bénédictions Sainville, il s'appuya sur le bras de Roger et sortit. Voilà, dit le Baron l'éloge le plus flatteur que vous recevrez jamais. Et cependant ajouta Constance il vouloit dissimuler son attendrissement. Inconcevable manie ! pour-

suivit elle, et presque commune à tous les hommes; celui qui seroit au désespoir qu'on le crut insensible, celui même qui ne craint pas de s'abbaïsser en pleurant aux pieds d'une femme, veut cacher les larmes sacrées que l'humanité lui arrache et rougit d'être juste! Mais continuat elle en s'adressant à Sainville avec un sourire plein de douceur, je m'aperçois que je deviens sévère et sentencieuse, cependant naturellement je n'aime ni la critique ni les déclamations un grand intérêt peut donc changer le caractère? ces derniers mots enchantèrent Sainville et lui rendirent la leçon qu'on venoit de lui faire et plus chère et plus frappante.

Quel pouvoir, quel empire sur la terre peut se comparer à celui d'une femme véritablement aimée, si son amant a du caractère et de l'élévation d'ame! sans rien exiger elle ordonne, son seul désir entraîne, et ses conseils sont des loix révérees. Heureuse celle qui connoissant ses avantages fait profiter de l'ivresse de l'amour pour former aux vertus le cœur de son amant! elle se lie à lui par une chaîne immortelle et sacrée; elle peut jeter sans crainte les yeux sur l'avenir, si l'amant a disparu, elle y

verra dumoins un ami fidèle et reconnoissant.

Cependant la nuit approchoit et Sainville et Constance oubliant l'heure, ne songeoient point à remonter en voiture. Le Baron prenoit peu de part à leur conversation, il étoit presque entièrement oublié par eux depuis près de deux heures et il le sentoît vivement. Il cédoit avec plaisir le premier rôle à Sainville, mais il en vouloit jouer un, et il se trouvoit ridicule et déplacé dès qu'il cessoit de se croire utile. Chaque instant augmentant son humeur, il se promenoit, regardoit de tems en tems à sa montre, se plaignoit du froid et mouroit d'envie de retourner au château. Voyant qu'on ne remarquoit point ces différens mouvemens il s'aprocha de Sainville et lui dit avec beaucoup de sécheresse: je ne vous suis pas nécessaire, je vais chercher un cheval et m'en aller. . . . Mais reprit Lady Clarendon, nous partirons ensemble, attendez nous. À ces mots elle se leva et prenant le bras du Baron elle sortit du bosquet avec lui. On va chercher la calèche, et Sainville reste en arrière pour donner quelques ordres; pendant ce tems, Constance au lieu de

causer avec le Baron s'entretient avec Roger et uniquement pour lui faire des questions au sujet du vieillard ; elle veut savoir son nom, celui de son village, combien il a d'enfans, elle s'informe de son âge, de sa réputation, enfin elle entre avec intérêt dans les plus petits détails. Roger répond que ce vieillard a 75 ans, qu'il s'appelle *Antoine*, qu'il est riche, que sa famille est fort nombreuse et qu'il est universellement estimé et considéré. À chaque réponse Constance s'attendrit, elle trouve un plaisir extrême à parler du vieillard et sur tout à le louer. Sainville ne jouit pas de cette petite scène tandis que son ami en étoit à regret le témoin. Le pauvre Baron dominé par l'humeur écoutoit avec une impatience extraordinaire cette conversation ; choqué de n'avoir pu obtenir un mot de Lady Clarendon, il trouvoit Roger bavard et insupportable et tous les éloges donnés à Antoine lui paroissent outrés et ridicules. Si Lady Clarendon ne l'eut pas retenu par le bras, il auroit été rejoindre Sainville, mais forcé de rester auprès d'elle, il soupiroit, s'agitoit, renouvelloit ses plaintes sur le froid, et quand Sainville revint, il le trouva boutonnant son habit et s'écriant, que l'humidité

le pénétrait et que le serein lui étoit mortel. Enfin la calèche arrive et l'on part. Constance et le Baron occupoient le fond de la calèche ; Sainville sur le devant et placé vis - à - vis Constance, tenoit Georgette sur ses genoux, qui se couchant sur sa poitrine s'endormit aussitôt. Le Baron morne et silencieux s'envelopa dans sa redingotte et prit le parti de s'endormir aussi, ou du moins d'en faire semblant. Le jour finissoit, et comme la saison étoit fort avancée, au bout de trois quarts d'heure, la nuit devint si profonde que l'on pouvoit à peine distinguer le chemin. Toute situation nouvelle paroît intéressante quand on aime. Sainville fut transporté de se trouver dans cette obscurité à côté de Lady Clarendon ; il se sentit plus à son aise, il parla davantage et avec plus de feu et d'expression, il lui sembloit qu'il étoit plus seul avec elle, qu'il en devoit être écouté avec moins de distraction, et cette idée ajoutoit un charme inexprimable au plaisir qu'il goutoit à lui parler et à l'entendre. Pour elle, la nuit la troubloit et l'intimidoit, elle n'étoit pas fâchée que le Baron dormit, mais elle en étoit un peu embarrassée, cependant elle répondoit assez bas pour ne pas risquer de

l'éveiller; elle remarquoit d'ailleurs que Sainville avoit dans le son de voix quelque chose de plus animé et de plus expressif qu'à l'ordinaire, elle craignoit que malgré sa promesse il ne s'enhardit à lui parler encore de sa passion, et elle le redoutoit surtout parce qu'elle sentoît qu'il ne pourroit jamais saisir un moment plus dangereux pour elle. La fête charmante qu'elle venoit de recevoir, toutes les émotions qu'elle avoit éprouvées, la certitude parfaite d'être adorée et par l'objet le plus aimable et le plus digne d'être aimé; toutes ces idées séduisantes s'offroient à son esprit, elles s'y présentoient clairement et les conseils de la raison n'étoient plus que vagues et confus; elle cherchoit en vain à se les rappeler elle seressoit venoit seulement qu'elle avoit fait de sages réflexions, mais le détail en étoit oublié et elle ne pouvoit en écoutant Sainville, ramener et fixer son attention sur un objet si triste et si important.

Il est affreux de sentir qu'on s'égare et de n'avoir ni la possibilité de fermer les yeux sur son péril ni la force de l'éviter. C'est ainsi que dans l'élan d'une course rapide, on ne peut s'arrêter au bord d'un pré-

cipice ; on l'a vu , mais trop tard et l'on y
 tombe après en avoir mesuré de l'oeil , l'ef-
 frayante profondeur. Tel est presque le
 danger où se trouve Lady Clarendon , cha-
 que instant accroît son trouble ; le son foible
 et timide de sa voix , ses réponses embaras-
 sées , tout le décele et Sainville ne s'en
 aperçoit pas.... Cependant le tems s'écoule
 et l'on n'est plus qu'à trois quarts de lieues
 de la demeure de Lady Clarendon. Sain-
 ville s'en afflige , à présent , lui dit il , je
 ne jouis plus du bonheur d'être avec vous ,
 dans un moment il faudra nous quitter....
 mais dumoins reprit elle ce ne sera pas
 pour longtems , et demain.... ah ! demain ,
 interrompit il , je ne serai sûrement pas aussi
 heureux que je le suis dans cet instant....
 je ne fais , mais mon cœur se serre en vo-
 yant la fin d'une journée qui fut si fortunée
 pour moi , il me semble qu'avec elle mon
 bonheur va disparoitre. Je crains de me
 retrouver livré à moi même... je crains que
 la réflexion ne détruise des illusions qui peut
 être m'égarent , sans que je m'en aperçoive...
 oui je vous l'avoue , je sens au fond de mon
 ame des mouvemens dont je n'ose appro-
 fondir la cause.... Ah ! je suis trop heureux ,
 trop satisfait , et sans doute je m'abuse encore.

A ces mots Sainville s'arrêta et Lady Clarendon ne répondit que par un soupir . . . Sainville placé vis à vis d'elle, s'avança doucement et lui dit d'une voix tremblante : vous-vous taisez et nous allons nous séparer ! . . . ah ! ne me laissez point dans l'état où je suis ; arrachez moi de folles espérances . . . il prononça ces dernières paroles avec tant de crainte et d'un ton si bas, que Lady Clarendon auroit pu ne les pas entendre , mais quand le sentiment rend attentif , perd on jamais un seul mot du discours qu'on écoute ?

Lady Clarendon s'obstinoit à garder le silence et son amant n'osoit la presser de le rompre ; cependant espérant une réponse, il voulut afin de la mieux entendre se rapprocher encore , en s'avançant il s'appuya sur la portière et sa main rencontra celle de Lady Clarendon . . . il saisit cette main et sans pouvoir proférer une parole il la serra dans les siennes et la baigna de pleurs ! . . . Ah je ne pourai donc jamais compter sur vos promesses ! dit enfin Lady Clarendon ; Sainville alloit répondre , mais par malheur dans cet instant , le Baron se retourna , se mit à tousser et fit connoître qu'il s'éveilloit

tout à fait. Lady Clarendon retira doucement sa main et Sainville au désespoir s'enfonça dans la voiture avec une humeur et une colère contre le Baron qu'il eut beaucoup de peine à dissimuler. Le Baron feignant de ne pas remarquer à quel point son réveil étoit indiscret et à contretems, fit malignement les excuses les plus polies sur son sommeil, personne ne répondit; alors s'adressant à Sainville, je crois lui dit il que vous dormez aussi? Allons, allons, réveillez vous, nous n'avons pas à présent dix minutes à rester en voiture. A ces mots Sainville éprouva un violent redoublement de colère, mais il continua de garder le silence. Oui en vérité reprit le Baron en riant il dort comme dans son lit, oh rien n'endort, comme le mouvement de la voiture pendant la nuit, et puis il est si triste de voyager sans voir clair... il fit encore plusieurs réflexions de ce genre, ensuite Lady Clarendon pour dire aussi quelque chose, lui demanda quelle heure il étoit. Le Baron qui vouloit absolument faire parler Sainville, répondit que sa montre étoit arrêtée et poussant son ami par le bras; Constance lui dit dit il veut savoir à quelle heure nous arrivons, vous avez une montre ainsi vous pou-

rez nous le dire. Alors Sainville pour toute réponse tira sa montre et la fit sonner. Le Baron n'eut pas le tems de le presser davantage, car dans ce moment, la voiture s'arrêta devant la porte de Lady Clarendon. Sainville remit Georgette endormie dans les bras de Constance; il descendit ainsi que le Baron; Tompson et la servante arrivent, on emporte Georgette; Lady Clarendon prend le bras de Tompson après avoir dit à Sainville qu'elle le prioit de ne point la suivre; cette prière fut un ordre, il obéit en soupirant, et lorsqu'elle fut rentrée dans sa chaumière, il remonta tristement dans la voiture avec le Baron. Ce dernier quand ils furent seuls ne se sentit plus aucune envie de le railler et de le tourmenter. Le tête à tête le gênoit et il craignoit même une explication. Ils ne se parlèrent ni l'un ni l'autre et arrivèrent au château avec un égal désir de se séparer. Le Baron se plaignit d'une courbature et fut se coucher, et Sainville enchanté d'être débarrassé de lui, s'enferma dans sa chambre.

Il passa la nuit à se retracer tous les discours de Lady Clarendon, il regrettoit vivement de n'avoir pu prolonger l'entretien

que le réveil du Baron avoit interrompu; il se rappelloit avec plaisir que d'ailleurs on l'avoit écouté sans colère; quelque fois il se flattoit d'être aimé et même de triompher un jour des résolutions et des craintes de Lady Clarendon, et dans d'autres momens il doutoit de son bonheur et trouvoit mille raisons qui anéantissoient toutes ses espérances. Lady Clarendon n'étoit pas plus tranquille; elle commençoit à sentir que l'expérience ne sert à rien, lorsqu'elle ne donne pas la défiance de soi même. Il est facile d'arrêter les progrès d'une passion naissante, mais on ne croit pas nécessaire d'employer un remède violent pour guérir un mal foible encore, on attend, on balance, et chaque instant rend les combats plus douloureux, et la victoire plus douteuse. Cependant Lady Clarendon reçoit en se levant une lettre de Sainville; elle l'ouvre avec précipitation et elle y trouve ce qui suit :

„Je n'ose me présenter à vos yeux, je
 „crains de parler et je ne puis me taire.
 „Daignez me pardonner une franchise dont
 „mon cœur ne peut se défendre. Oui vous
 „devez lire dans ce cœur, il n'éprouve pas

„ un mouvement, pas une pensée qu'il ne
„ brule de vous faire connoître. J'aime à
„ me montrer à vous tel que je suis; si
„ vous me suposiez plus de raison que je
„ n'en ai réellement, je serois le premier à
„ vous désabuser, il m'est doux enfin de
„ vous dévoiler jusqu'à mes foiblesses. Con-
„ noissez donc jusqu'à quel excès l'amour a
„ pu m'égarer. Je vous l'ai dit, arrachez
„ moi les folles espérances qui me séduisent
„ et m'enivrent.... oui, malgré toutes les
„ réflexions que vous avez daigné me dé-
„ tailler, malgré la sévérité de votre con-
„ duite, j'ose espérer encore.... quand je
„ vous écoute, vos raisons me persuadent,
„ je crois ce que j'entens parce que c'est
„ vous qui parlez; mais lorsque je descens
„ au fond de mon cœur, j'y trouve une
„ passion si vraie, si tendre, si violente,
„ qu'il me semble qu'elle doit toucher un
„ jour la seule personne au monde qui soit
„ digne d'inspirer un semblable sentiment.
„ C'est ainsi que l'amour même me rassure.
„ Son excès loin de m'effrayer, soutient et
„ ranime mes espérances. Insensé que je
„ suis!.... non, je n'ai jamais songé à me
„ guérir, si je vous l'ai promis, je m'abu-
„ sois moi même: vous avez pu me voir

„affligé, abbattu, mais si je me suis plaint
„quelquefois de mon sort, croyez qu'il ne
„m'en étoit pas moins cher et que je n'a-
„précie la vie que depuis que je vous con-
„nois. Si j'étois sans espérance, quel homme
„sur la terre seroit plus infortuné que moi!
„et je ne le suis point; que dis je! en
„écrivant cette lettre qui doit vous peindre
„le désordre de mon esprit je sens couler
„des larmes!... non de celles que la dou-
„leur arrache!.... ah! le sentiment le plus
„délicieux me les fait répandre!.... ô ciel!
„et si vous ne m'aimiez pas, que deviendrois
„je, après m'être livré à de si douces illu-
„sions!... je ne puis plus supporter cet état
„d'incertitude, il achève d'égarer ma raison.
„Tirez moi d'un trouble qui me fait mou-
„rir. Je suis le plus heureux ou le plus
„infortuné des hommes; que je sache enfin
„ma destinée, prononcez pour la dernière
„fois, je vous croirai.... ah vous con-
„noissez assez mon cœur pour vous expli-
„quer sans détour, je ne pourai jamais
„vous aimer davantage vous devez le savoir.
„Songez bien à votre réponse, représentez
„vous s'il est possible ce que j'éprouverai en
„ouvrant la lettre qui va contenir l'arrêt
„qui doit fixer mon sort! la première ligne,

„le premier mot me l'apprendra, je devine-
„rai le reste.... ô! quels transports si....
„ah! plaignez moi, pardonnez moi, je ne
„suis ni téméraire, ni présomptueux, peut
„on l'être en aimant ainsi?... Ne croyez
„pas que j'ose attendre de vous un sentiment
„semblable à celui que j'éprouve; vous
„attendrir, vous toucher, voilà mon seul
„espoir.... quelle fut hier votre pensée
„lorsque vous arrachâtes de mes mains le
„portrait de Lord Clarendon?... J'exami-
„nois avec une émotion mêlée de respect, les
„traits qui vous furent si chers!... je ne
„puis que révéler la mémoire de l'objet que
„vous avez passionnément aimé, n'imaginez
„point que j'aie la présomption d'en être
„jaloux, non, je ne le suis que de son mal-
„heureux rival; de celui qui vous aima uni-
„quement et qui s'immola pour vous!....
„Oui je suis jaloux de l'idée qu'il vous a
„laissé de sa passion;.... que je suis mal-
„heureux si vous ne croyez pas qu'on n'a
„jamais aimé comme je vous aime!.... et
„si le cœur généreux de Constance rend
„justice au mien j'ai le droit de tout espé-
„rer.... vous ne rejetterez point de tels
„sentimens, vous ne penserez pas que l'a-
„mitié soit le seul retour auquel ils puissent

„ prétendre... ne me répétez point que vos
 „ scrupules sont invincibles, n'êtes vous pas
 „ l'arbitre souverain de ma destinée? n'êtes
 „ vous pas certaine, que je respecterai vos
 „ craintes superstitieuses si vous ne pouvez
 „ les surmonter? O! si vous m'aimiez,
 „ si j'en obtenois l'aveu, quel sacrifice pou-
 „ roit me coûter! élevé au dessus de moi
 „ même, j'adopterois sans effort votre délica-
 „ tesse, je voudrois penser comme vous, et
 „ vos préjugés même ne seroient plus à mes
 „ yeux que des vertus touchantes; combien
 „ alors il me seroit facile d'être généreux!...
 „ je vous ouvre mon ame toute entière;
 „ éclairez la, réglez la, mais ne m'abandon-
 „ nez pas!... je détruis peut être l'opinion
 „ que vous vous formiez de moi; je ne suis,
 „ mais un triste pressentiment vient tout à
 „ coup me troubler!... ah! si la seule amitié
 „ vous parle pour moi, que vous devez me
 „ trouver foible, insensé!... n'importe, je
 „ n'ai ni la volonté, ni le courage de me
 „ déguiser avec vous.... si cette confiance
 „ aveugle alloit me ravir jusqu'à votre
 „ estime, si j'allois tout perdre en un jour!...
 „ Grand Dieu! j'ose vous demander la vé-
 „ rité, et c'est peut être une sentence, af-
 „ freuse, irrévocable que j'implore! — eh

„bien ! prenez pitié d'un malheureux qui
„ne se connoit plus , sauvez le de son dé-
„sespoir , que la compassion l'abuse , ou du-
„moins le console ... me consoler ! non ne
„l'espérez pas , vos efforts seroient inutiles ;
„s'il me faut renoncer à vous , je n'aurai
„plus ni but , ni desseins , ni désirs , je re-
„tomberai dans le néant ... que dis je hé-
„las ? je regretterai vainement l'heureuse
„apathie dont vous m'avez tiré ne va-
„loit il pas mieux s'éteindre sans douleur ,
„que d'être consumé par d'insupportables
„tourmens ? ... Si vous ne m'aimez pas , je
„vous reprocherai jusqu'à mon dernier sou-
„pir , les funestes témoignages de votre con-
„fiance , et de votre trompeuse amitié , il
„falloit , m'éviter , il falloit vous cacher ou
„me bannir , il n'est plus tems la mort
„seule pourra me séparer de vous , je vous
„suivrai sans espérance eh , qu'aurois
„je à ménager , qu'aurois je à craindre
„quand je serai convaincu de votre indiffé-
„rence ? vous entendrez mes plaintes , vous
„verrez mon désespoir , j'aurai perdu sans
„retour la foible lueur de raison qui me reste ,
„votre voix , la voix même de Constance , ne
„pourra la ramener dans ce cœur éperdu !...
„ô Constance ! objet uniquement aimé ,

„chère Constance!... expliquez moi donc
 „par quel charme que je ne puis conce-
 „voir, le seul plaisir de prononcer votre
 „nom m'adoucit et me calme! en le tra-
 „çant ce nom chéri, j'ai senti presque au
 „même instant la cruelle agitation de mon
 „ame se dissiper!... Ah! disposez de moi.
 „j'abjure à jamais de coupables emporte-
 „mens, je saurai les expier par une obéis-
 „sance aveugle et sans bornes; parlez, or-
 „donnez, ... vivre dans votre absolue dé-
 „pendance, n'agir, ne penser que par vous,
 „c'est m'unir à vous, malgré le sort et vo-
 „tre rigueur, pourrais je rompre un tel
 „lien?... enchainé par un sentiment que
 „je ne puis ni vaincre ni modérer, croyez
 „qu'il m'est impossible de résister à vos con-
 „seils et à vos volontés. Je n'ai plus de
 „raison il est vrai, mais vous serez mon
 „refuge, mon guide, et d'unoins cette sou-
 „mission entière pourra toujours réparer les
 „égaremens de l'amour."

Cette lettre déchira le cœur trop sen-
 sible de Lady Clarendon. Depuis plus d'un
 jour éclairée sur ses propres sentimens, elle
 fut vivement frappée de cette phrase: *il*
fallait m'éviter ou me bannir, il n'est plus

tems ! oui, dit elle en soupirant, *il n'est plus tems !* ni pour lui ni pour moi !
 graces au ciel, c'est moi qui suis la plus à plaindre ! d'umoins il peut m'aimer sans crime et sans remords, et moi, je ne puis répondre à son amour sans me déshonorer !
 quelle barrière terrible et sacrée j'ai mis entre nous ! ... C'est la tombe de Lord Clarendon qui nous sépare ! ... profanerais je cette cendre révérée ? Subirais je l'ignominie, de rétracter publiquement un serment volontaire, tracé de ma propre main sur un monument exposé à tous les yeux et qui doit me survivre ? ... non jamais !
 ô funeste entousiasme qui m'a perdue !
 ah ! qui doit compter assez sur son cœur pour oser ainsi disposer de son avenir !
 et ne suffit il pas de remplir les devoirs que la providence nous impose, sans avoir l'imprudente présomption de nous en forger d'imaginaires, qu'on ne peut suivre qu'en gémissant, et qu'on ne sauroit trahir sans honte ? si d'umoins enchainée par cet irrévocable vœu j'avois senti tout le danger de ma situation ! il est vrai je formais le projet de ne jamais recevoir Sainville, mais dès les premières tentatives pour me voir, j'aurois du quitter cette terre !

hélas ! le ciel même voulut nous rapprocher !.... sans l'aventure du bois je serois restée ensevelie dans ma profonde solitude !... mais après cet événement, il falloit se séparer de lui sans délai, sans retour, il auroit pu m'oublier alors, j'aurois pu vivre sans lui, nous serions aujourd'hui paisibles l'un et l'autre !... et maintenant je ne puis que l'affliger sans le guérir, je ne puis que sacrifier mes sentimens sans avoir l'espérance d'en triompher !

Cependant on attend une réponse . . . mais Sainville lui même avertissoit trop Constance de l'importance de cette réponse pour qu'elle n'y réfléchit pas mûrement. Au moment de prendre un parti décisif on devient plus timide, surtout quand l'expérience produit les réflexions. Sainville malgré tout l'attendrissement que causa sa lettre, eut sans doute mieux fait de parler que d'écrire, et avec plus d'art, et moins d'imprudence et d'amour il eut facilement surpris le secret qu'on n'osa lui confier. Constance reprit sa lettre et relut avec complaisance le passage où Sainville lui protestoît que l'aveu d'être aimé suffiroit à son bonheur. Il est si généreux, si délicat disoit

elle, pourquoi douterois je de cette promesse?... je ne puis être à lui, je n'y ferai jamais.... il y consent lui même. Mais dois je le priver de la seule consolation qu'il puisse recevoir? n'est ce pas assez de renoncer à lui, suis je obligée de le tromper, de le réduire au désespoir, et lorsqu'il s'engage à respecter mes scrupules... cependant si ce secret m'échape, serai je encore maîtresse de ma destinée?... certain d'être aimé serat-il moins dangereux pour moi, tiendrat-il ses promesses?.... et ne m'avoit il pas promis de ne me jamais parler de son amour!... hélas! quel parti prendre! que lui répondrai je?.... ces réflexions plongèrent Constance dans une morne rêverie; au bout de quelques minutes elle se leva brusquement en s'écriant: allons chercher un conseil salutaire.

A côté de la chambre à coucher de Constance étoit une petite pièce dont elle seule avoit la clef; ce cabinet consacré à la prière et à la méditation ne renfermoit qu'un siège, un petit bureau, et des tablettes remplies de livres de piété. Un grand tableau couvert d'un crêpe noir, occupoit la principale façade de cet oratoire. Ce tableau

mystérieux fait par un habile artiste représentoit le tombeau de Lord Clarendon; le serment fatal y étoit tracé distinctement et en gros caractères. Constance ayant reçu ce tableau la veille de son départ de Londres, le couvrit ce jour même d'un crêpe qui n'en avoit jamais été détaché depuis. Ce fut dans ce cabinet que Constance vint chercher un refuge contre sa propre faiblesse. Elle s'approcha du tableau, et resta quelques instans immobile tout à coup elle saisit le voile, l'arrache avec effort et découvre le tableau, ... à l'aspect de cette peinture qui retrace à ses yeux pour la première fois depuis quatre ans, le monument qui renferme les cendres de Lord Clarendon, elle tombe à genoux en versant un torrent de pleurs! dans ce moment le seul souvenir de Lord Clarendon fit couler ses larmes; Constance profondément touchée, oublie sa faiblesse, ses remords, et Sainville lui même; une imagination ardente, forte et vivement frappée, lui rend pour quelques instans toute l'énergie d'une ancienne douleur et d'un sentiment éteint ô qui pourroit expliquer et concevoir l'incompréhensible mutabilité du cœur humain! celle qui venoit de déplorer avec tant d'a-

mertume l'imprudence d'un serment téméraire, s'applaudit maintenant de l'avoir tracé, le relit avec orgueil, et le renouvelle avec enthousiasme cette illusion ne pouvoit durer longtems, mais en se dissipant elle laissa du moins à Lady Clarendon une résolution déterminée, inébranlable, de remplir dans toute leur étendue les devoirs qu'elle s'étoit imposés. Elle sortit de ce cabinet, décidée à répondre au malheureux Sainville d'une manière qui put enfin lui ôter sans retour toute espérance. Elle passe dans son salon, s'assied et prend une plume en soupirant. Elle écrit, mais bientôt ses pleurs effacent le mensonge qu'elle trace avec tant de peine . . . elle rassemble toutes ses forces, elle recommence, elle ne peut trouver les expressions qu'elle cherche, celles qui se présentent sont trop dures, ou trop adoucies, elle y veut réfléchir; la tête appuyée sur une de ses mains, elle tâche de s'en occuper, elle rêve profondément et ne songe qu'à son amour.

Cependant sortant de sa distraction et rappelant son courage elle achève la lettre. Alors elle la relit, et ne peut se dissimuler que malgré la contrainte et l'obscurité du

style, la passion s'y décèle presque à chaque phrase. Constance déchire cette lettre, en recommence plusieurs autres, qui ont le même sort et prend enfin le parti d'écrire un billet au lieu de faire une réponse détaillée. Elle eut raison, une lettre est trop longue, car si le cœur peut se déguiser dans quelques lignes, il est peut être impossible qu'il ne se trahisse pas dans deux pages. Son billet étoit conçu dans ces termes.

„Cessez de vous abuser et de m'affliger
 „en nourrissant des espérances qui ne se réaliseront jamais. Comptez sur l'amitié la
 „plus tendre et la plus vraie, mais croyez
 „qu' indépendamment de l'engagement sacré
 „qui m'enchaîne, il ne m'est plus possible
 „d'accorder d'autres sentimens. Mon exemple a du vous apprendre qu'on peut triompher de l'amour, et songez que votre raison seule peut justifier mon estime et la
 „confiance dont je vous ai donné tant de
 „preuves.”

Quand ce billet fut parti, Constance s'en rappelant les expressions, les trouva trop peu ménagées; elle se représenta l'état où seroit Sainville; elle craignit les premiers

effets de son désespoir ; elle fut tentée de lui écrire une seconde lettre plus consolante ; elle s'accusa d'ingratitude, de cruauté ; elle éprouvoit toute l'agitation de la plus vive inquiétude, et cependant elle trouvoit au fond de son ame un sentiment consolateur qui tempéroit l'amertume de ses peines. Elle venoit de regagner sa propre estime!... qu'est ce pour les cœurs profondément sensibles que désirer sans espoir, regretter, s'affliger, souffrir ? hélas ! c'est exister. Pour quiconque sait aimer, ces tourmens sont inséparables de la vie, comme la fatigue et la lassitude le sont d'un long voyage fait sur le bord des précipices et dans des climats orageux. Le remords est le seul mal insupportable. Quel mal en effet que celui dont on ne peut repousser les atteintes sans achever de s'avilir ! mal cuisant, irréparable, dont le dernier degré de la corruption peut seul affranchir ! nul courage contre les remords ! c'est une lâcheté de les supporter sans accablement, et plus l'ame est grande et forte, plus elle en est abbatue !

Après beaucoup de réflexions, Constance se décida à envoyer chercher le Baron. Jusqu'alors elle s'étoit peu occupée de lui, elle

se le reprocha dans ce moment. Sans se l'avouer elle sentoît confusément, qu'après avoir ôté toute espérance à Sainville, elle n'auroit plus sur lui les mêmes droits; l'amitié du Baron lui devenoit précieuse, elle desiroit qu'en recevant les confidences de son ami, il tâchât de le calmer, sans chercher à le détacher d'elle.

Le Baron fut extrêmement surpris du message qui l'appelloit auprès de Constance, il se rendit avec empressement à cette invitation. L'accueil qu'il reçut d'elle le charma et lui fit oublier tous ses petits mécontentemens secrets. Constance lui montra la plus grande estime et la confiance la plus flatteuse, cependant loin de lui confier le secret de son cœur, elle lui persuada qu'elle n'avoit pour Sainville qu'une vive reconnaissance et une tendre amitié. Elle fit part au Baron de la lettre qu'elle avoit reçue et lui rendit compte de sa réponse; elle finit ce récit en le suppliant d'employer tous ses soins à ramener Sainville à des sentimens raisonnables; ne lui faites point un mystère de notre entrevue poursuivit elle, je veux bien qu'il sache que j'ai craint l'effet que ma réponse pouroit produire sur lui dans

le premier moment, et que j'ai voulu m'entretenir avec son ami le plus cher. Dites lui bien que je me rappelle avec attendrissement ses anciennes promesses et que j'y compte encore. Ne perdez point de tems, allez le rejoindre, et promettez moi que nous reprendrons cette conversation; venez me voir quand vous le pourrez, il y a mille choses que je ne pourrais vous dire en présence de votre malheureux ami, et qu'il me fera doux de vous confier. Constance qui vouloit gagner le Baron en faisisoit le vrai moyen. Lui donner un rôle c'étoit à la fois se l'attacher et le rendre heureux. Pendant cet entretien, Sainville hors de lui, se livroit à tout l'empoiement de la plus violente douleur. Après avoir lu la réponse de Lady Clarendon, son premier mouvement fut de se précipiter vers la porte de sa chambre, avec le projet d'aller au moment même chez Constance; mais s'arrêtant tout à coup, que vais je faire, s'écriait-il, oserai je dans l'état où je suis m'offrir à ses yeux?... que lui dirai je? elle verroit mon désespoir!... ah! je ne suis point aimé, je ne pourois inspirer que du mépris ou de l'effroi! à ces mots il revint sur ses pas et se laissant tomber dans un fauteuil il reprit la

lettre et la lut encore. Ensuite ne pouvant plus résister au besoin de parler et de confier ses peines, il se rendit à l'appartement du Baron, et il apprit avec surprise que Lady Clarendon l'avoit envoyé chercher. Ne sachant qu'imaginer mais désirant vivement son retour, il se promena en l'attendant dans une grande galerie dont les fenêtres donnoient sur l'avenue qui conduisoit au château; au bout de trois quart d'heure, il vit arriver le Baron qui vint aussitôt le retrouver. Le Baron parla le premier, et répondit ensuite à toutes les questions de son ami; après avoir fait le détail le plus circonstancié de son entretien avec Lady Clarendon, j'avoue, poursuivit il, qu'avant cette conversation, il ne me paroissoit pas possible que vous pussiez douter de votre bonheur, et maintenant je crois que rien ne pourra vaincre les scrupules de Lady Clarendon. J'ai vu dans son cœur le plus tendre sentiment pour vous, mais en même tems j'y ai vu des résolutions incbranlables.... ah! ciel interrompit Sainville, voilà donc le prix de tant de soins et de tant d'amour!... sans pitié, sans ménagement elle m'arrache un espoir qu'elle sait trop qui m'étoit plus cher que la vie! et cet espoir

qui me l'avoit donné? Ce fut elle même je partoisi, vous le savez elle me retint. Elle acheva d'égarer ma raison par les funestes témoignages de sa dangereuse amitié. Il semble qu'elle n'ait paru me plaindre que pour mieux me percer le cœur Oui tout autre que moi, ne verroit dans sa conduite que les cruels artifices de la coquetterie la plus raffinée je suis bien sûr reprit le Baron que vous n'aurez jamais d'elle cette odieuse opinion. Ah s'écria Sainville, que resteroit il dans mon cœur s'il me falloit renoncer en même tems à tous les sentimens qu'elle m'inspire? vous me voyez bien malheureux, mais il me semble que je le serois mille fois davantage si je me détachois d'elle entièrement. Je retomberois dans cet anéantissement dont l'amour m'a tiré, et j'aurois pour comble de maux le souvenir amer d'une sensibilité qui ne m'a pas procuré le bonheur, mais qui du moins me l'a fait concevoir cependant vous avez cru vous même qu'elle m'aimoit! combien l'expression de son visage est trompeuse! combien de fois les regards m'ont abusé! je l'ai vue rougir et pâlir, j'ai senti sa main trembler dans la mienne! et elle ne m'aime point! je

aurai me débarasser d'un respect superstitieux, d'une timidité servile, j'oserai lui reprocher une séduction si coupable! quel plus grand crime pour une femme que celui de paroître émue sans l'être en effet!... hélas, cette émotion qui m'a si souvent enivré, elle l'éprouvoit, et il ne m'est que trop facile de l'expliquer! mon amour lui rappelloit le tems où son cœur étoit sensible!... ranimer des souvenirs qui l'éloignent de moi, voilà tout ce qu'a pu produire cette passion si tendre et si violente qui me consume!... ah mon ami, poursuivit-il, quel sera mon sort, que dois je faire? enfin que me conseillez vous? De rester, répondit le Baron; le mal est fait, il n'est plus tems de fuir, mais ne vous laissez plus abuser par de vaines espérances: répétez vous bien que Lady Clarendon ne sera jamais que votre amie. Ne vous occupez désormais que des moyens de mériter son estime. Elle connoit tout l'excès de votre passion, à présent efforcez vous de lui montrer un courage égal au sien. Il faudroit donc reprit Sainville me résoudre à la tromper, et je ne le puis!... d'ailleurs ne liroit elle pas malgré moi dans mon cœur? à quoi me serviroit cette cruelle et pénible dissimulation!... on

ne peut répondre le Baron détruire en peu de tems une passion telle que la vôtre, mais vouloir la cacher, ne point succomber au désespoir, s'interdire des plaintes vaines, c'est se vaincre autant qu'il est possible.... voilà donc où j'en suis réduit s'écria Sainville, il faut me contenter de son estime!... oui dit le Baron; mais songez que dans son cœur, l'estime est un sentiment passionné qui peut suppléer à l'amour. Rappelez vous quel dangereux ascendant eut sur elle cette vive admiration que lui inspira la fausse vertu du comte d'Elby. J'en conviens répartit Sainville, elle est à cet égard comme toutes les femmes, avec de l'adresse et de l'artifice on pourroit la séduire et l'entraîner: je ne la tromperai point, elle ne m'aimera jamais et me méprisera peut être.... quelle différence un jour de plus a produit dans mon sort! hier!... hier! je me croyois aimé! elle m'écoutoit, me répondoit avec un air si tendre!.... j'osois presque sans déguisement lui parler de mon amour!... quel billet que celui qu'elle m'écrivit, quelle sévérité, quelle froideur!... autrefois elle me plaignoit, me consolait; et maintenant elle me livre à moi même elle m'abandonne!... il me semble dit le Baron que toute sa

conduite est facile à expliquer. Vos procédés et votre amour l'ont touchée vivement elle vous l'a prouvé par une confiance entière; elle s'est flattée que le récit de ses malheurs vous ôteroit toute espérance; ensuite votre désespoir l'attendrit, ce fut alors qu'elle vous écrivit cette lettre si tendre qui nous trompa tous les deux. Enfin elle voit aujourd'hui, qu'en voulant adoucir vos peines elle vous a rendu mille fois plus malheureux, et pour vous guérir sûrement elle emploie une rigueur qui lui paroît nécessaire, mais qui, n'en doutez pas coute sûrement beaucoup à son cœur.

Cette apologie des procédés de Lady Clarendon ne fit que redoubler les peines de Sainville; il désiroit qu'il y eut de la bizarrerie dans sa conduite afin de la pouvoir encore expliquer à son avantage, et l'interprétation simple et raisonnable du Baron l'affligea mortellement. Le résultat de cet entretien fut, que Sainville écrivoit à Lady Clarendon qu'il renonçoit absolument à toutes ses espérances, qu'il connoissoit enfin à quel point sa passion étoit insensée, et que s'il ne pouvoit la vaincre, il auroit du moins assez de courage pour la condam-

ner à jamais au silence. Sainville écrivit cette lettre, et ce fut le Baron qui la dicta presque entièrement et il l'envoya sans différer.

Lady Clarendon attendoit cette réponse avec un trouble inexprimable, elle la redoutoit, imaginant que chaque ligne exprimeroit le plus violent désespoir, mais la certitude d'y trouver aussi le langage de la passion et l'assurance d'une constance éternelle, méloit à cette crainte une secrète consolation. Quelle fut sa surprise en ne recevant au lieu de cette lettre de plusieurs pages qu'elle attendoit, qu'un billet dont la forme et la petitesse n'annonçoient tout au plus que quelques lignes ! elle l'ouvrit et le lut avec un saisissement extrême. Un des plus pénibles sentimens que l'on puisse éprouver, c'est de se surprendre en contradiction avec soi même, d'obtenir ce que la seule raison nous a fait demander, et ce que le cœur désiroit qui nous fut refusé, surtout lorsqu'on s'est déguisé ce mouvement secret et qu'on a cherché à se persuader que l'on souhaitoit véritablement de réussir. Alors on a perdu le droit de se plaindre ; rien n'opprime comme la douleur dont on rougit

à ses propres yeux, et les larmes retenues par la honte et l'amour propre retombent sur le cœur et le remplissent d'amertume et de découragement.

Lady Clarendon pâle et tremblante, relut deux fois ce billet, voilà dit elle ce que j'avois désiré; le dépit l'emporte sur l'amour, ou plutôt la perte de ses espérances affoiblit déjà cette passion que je croyois si violente.... ah! sans doute il se guérira, puisque si promptement il en forme le projet!.... je le connoissois mal!.... jugerai-je toujours d'après mon cœur! Cependant vers la fin du jour, Sainville vint la voir; sa visite fut courte, ils étoient également embarrassés et contraints l'un et l'autre, et la conversation tomba plusieurs fois, ils se séparèrent assez froidement en apparence et sans aucune explication.

Sainville retourna au château plus mécontent et plus découragé qu'il ne le fut jamais. Je sens dit il à son ami, que j'ai perdu la confiance de Lady Clarendon, je n'espère que foiblement de pouvoir la regagner, et je me trouve si malheureux qu'en vérité je voudrois qu'il me fut possible de

m'éloigner d'elle pour quelque tems — eh bien partons. — Je ne le puis dans cet instant, elle m'accuseroit de céder au dépit et à l'humeur plutôt qu'à la raison. Il me faudroit un prétexte — eh ! vous en avez mille, vos affaires, vos parens, les devoirs de votre état nous rappellent à Paris. — Ah ! ne fait elle pas, que je n'ai dans le monde qu'une seule affaire !... à ces mots Sainville soupira et cessa de parler et même d'écouter le Baron, afin de s'abandonner à la plus profonde rêverie. Le Baron à qui la conversation étoit absolument nécessaire, commençoit à s'ennuyer d'un si triste tête à tête lorsque tout à coup il entendit claquer un fouet dans la cour, et bientôt le bruit d'un cheval au grand galop. Ah ! s'écria-t-il voilà une visite qui nous arrive et sans doute de Paris. Cela est impossible reprit Sainville, j'ai mandé que je n'étois ici que pour l'arrangement de mes affaires et que je n'y voulois recevoir personne. Enfin répliqua le Baron, voilà un courier, j'en suis sûr, voyons ce que c'est. Alors il s'avança vers la porte et au même instant Roger entra tout effaré et dit à Sainville qu'un homme à cheval venoit d'arriver de Paris et qu'il avoit une lettre importante à lui remettre.

Sainville ordonna qu'on le fut chercher et Roger partit. Il faut s'attendre dit le Baron à quelque triste nouvelle, il y a longtemps que vous n'avez eu de lettres de votre oncle et peut être le Baron n'eut pas le tems d'en dire davantage, Roger revint suivi du courier qui s'avança vers Sainville et lui remit une lettre. Il suffit dit Sainville laissez nous. Alors il ouvrit la lettre et après avoir lu tout bas, votre pressentiment dit il au Baron n'étoit que trop fondé, mon Oncle est mort et l'on me mande qu'avant d'expirer il a obtenu que son gouvernement de * * * me seroit accordé. Voilà répondit le Baron la première preuve de tendresse qu'il vous ait donné depuis dix ans, mais c'étoit réparer autant qu'il a pu les mauvais procédés qu'il eut pour vous durant sa vie. On ajoute dans cette lettre reprit Sainville, que je dois sans délai retourner à la cour, parce que le ministre a quelque chose d'intéressant et de particulier à me communiquer vous desiriez un prétexte dit le Baron, et assurément ceci est mieux qu'un prétexte, car il est impossible que vous puissiez vous dispenser de partir. Cette remarque augmenta le chagrin et l'humeur secrète de Sainville; il se leva,

fit en silence quelques tours dans la chambre, et se rapprochant du Baron, je partirai dit il et pour longtems ce qui pourra prouver à ceux qui en doutent qu'en effet je désirois m'éloigner. Mais je n'en suis pas moins choqué de ce despotisme oriental avec lequel on me rappelle si impérieusement ! Les gens de la cour sont de vrais esclaves. Si le bonheur me retenoit ici, il faudroit tout de même se rendre *aux ordres de la cour*. ... Je secourrai le joug de cette honteuse servitude, je vais obéir et *voler à Versailles*, mais pour refuser des faveurs qui ne sont autre chose que des chaînes insupportables ; — quoi ? vous refuserez ce gouvernement ? — oui je le refuserai, j'annoncerai aussi que je quitte le service, je rendrai le brevet de mes pensions et alors je serai libre. Je renonce à tout et puissai je être oublié de l'univers entier voilà le seul désir qui me reste. Ce discours ne fit que trop connoître au Baron ce qui se passoit dans le cœur de son ami ; il ne voulut point irriter sa douleur par des raisonnemens hors de saison. Quand la passion emporte et maîtrise, l'amitié doit compâtrer à cet état de souffrance et d'égarement, elle doit réserver ses conseils pour un tems plus

calme ; l'austérité révolte , la douce indulgence apaise et console ; contrarier un malade dans l'accès de son délire , c'est vouloir le rendre furieux ; la raison n'est jamais inhumaine , mais trop souvent on nous voit abuser de son nom , afin de pouvoir être impunément injustes et cruels. Le vrai sage c'est l'homme sensible , lui seul a le droit heureux de soulager les maux d'un cœur désespéré , et lui seul sachant préparer les rigoureux conseils de la sagesse , en fait donner de salutaires.

Cependant Sainville écrivit sur le champ à Lady Clarendon pour la conjurer de lui accorder un moment d'entretien ; il reçut la permission qu'il désiroit et se rendit aussitôt chez elle. Il étoit huit heures du soir. Il la trouva assise sur un canapé et tenant un livre. A l'autre extrémité du salon Georgette auprès d'une petite table s'amu-soit en silence ; en apercevant son parein elle quitta tous ses joujoux courut à lui , l'embrassa , et ensuite retourna à sa table. Sainville s'approcha de Constance et lui présenta avec beaucoup d'émotion la lettre qu'il venoit de recevoir. Eh bien dit Constance après l'avoir lue, vous allez partir ? —

oui Madame. — Vous passerez au moins tout l'hiver à Paris? — peut être, car voulant faire un très long voyage, il faudra bien auparavant terminer toutes mes affaires. — Ainsi donc votre absence sera de plusieurs années? — Ce n'est pas mon projet, je crois que je reviendrai dans dix-huit mois. — *Un an et demi!*.... cela signifie comme je le disois *deux ou trois années*. — Est ce là Madame le terme que vous prescririez? — moi! *prescrire!* quand on ne songe même plus à me consulter!... — J'ai reçu tant de fois ce conseil! j'obéis enfin. — Quoi je vous ai conseillé une absence de *trois ans*? — Je n'oserois vous demander d'en fixer la durée? — Je ne veux point déranger vos projets.... partez vous cette nuit?... — Mais... ici Sainville s'arrêta, parcequ'il entendit soupirer et sanglotter derrière lui, il se retourna et vit Georgette toute en larmes!... on la questionna et elle expliqua que le départ de son parein causoit cette affliction soudaine.... Sainville vivement attendri l'appella, et elle vint se jeter à son cou.... chère enfant dit Sainville, dumoins je serai regretté par toi!... et par maman aussi interrompit Georgette. A ces mots Sainville regarda Lady Clara.

don, il vit ses yeux remplis de pleurs et lui même fondit en larmes... dans ce moment on ouvrit la porte, on venoit chercher Georgette pour la mener coucher. Lorsqu'elle fut partie, Sainville qui s'étoit levé et qui se tenoit dans l'embrasure d'une fenêtre, se rapprocha de Constance et lui dit d'une voix entrecoupée : ah ! s'il étoit vrai que ce prompt départ put vous coûter un regret !... pour toute réponse Lady Clarendon répéta ces seuls mots : *dix-huit mois !*... elle prononça ces paroles avec une telle expression de reproche et de sensibilité que Sainville oublia toutes ses résolutions ; non s'écria-t-il vous n'avez pu le croire ! qui moi passer une année sans vous voir !.... je pars il est vrai puisque j'y suis forcé, mais je ne vas à Paris que pour refuser une grâce que je n'ai ni sollicité ni désiré, et pour y donner la démission de tous mes emplois... — que dites vous ô ciel ! vous quitterez le service ? — on est en pleine paix et si la guerre survient je servirai comme volontaire. Constance interrompant Sainville, combattit cet étrange dessein avec force ; la contestation fut vive et longue Sainville finit par céder ; il promit de garder ses emplois, mais il persista dans la ré-

solution de ne point accepter le gouvernement. Quel est votre ascendant sur moi ! s'écriait-il, j'étois décidé à me débarrasser pour toujours des entraves qui me privent de ma liberté, entraves insupportables puisqu'elles m'empêchent d'être entièrement à vous ; mais je n'ai plus ni caractère, ni volonté !... insensé, foible et méprisable, je n'attens rien de vous, et sans but comme sans espérance je cède malgré moi au charme irrésistible que je trouve à vous obéir. Quel sacrifice n'est pas adouci par cette pensée, *elle l'a voulu !* ... à ces mots Lady Clarendon d'un air doux et reconnoissant tendit une de ses mains à Sainville ; cette faveur qui l'auroit enchanté la veille, le toucha dans ce moment, mais ne lui causa plus de transports, il ne l'attribua qu'à la seule amitié, et il la reçut avec plus de respect que d'émotion. Eh bien dit il en la regardant tristement, quand partirai je ? — je crois que vous ne pouvez différer. — *quoi ?* en sortant d'ici ? — non, mais demain à midi. — Demain !... ah ciel !... allons je partirai demain. En prononçant ces dernières paroles Sainville quitta la main de Lady Clarendon qu'il avoit tenu jusque là dans les siennes, et s'enfonçant dans son fauteuil, il

cessa de parler. Il auroit désiré ne partir que dans deux jours, et voulut dissimuler le nouveau chagrin qu'il éprouvoit, mais il étoit facile de démêler son humeur secrète à travers son maintien composé, et malgré l'air froid et tranquille qu'il affectoit; Lady Clarendon lisoit dans son ame et souffroit autant que lui. Après un moment de silence voulant relever la conversation, j'imagine dit elle que Monsieur de Verceil ne sera pas fâché de retourner à Paris? je crois reprit Sainville avec un sourire amer et forcé que je l'étonnerai fort en lui aprenant que nous partons demain. Il ne s'attend sûrement pas à ce brusque départ, il pensoit qu'à la distance où nous sommes de Paris nous pouvions sans aucun inconvénient ne partir que dans deux ou trois jours. Mais je partirai demain et même cette nuit si vous jugez que cela soit mieux? si je l'avois pensé répondit Constance, je vous l'aurois dit. — Toute réflexion faite, je vais partir en vous quittant. — Vous aurez dix lieues de chemin de traverse et la nuit. — J'attendrai le point du jour... — ah cela est différent... — ainsi Madame je n'aurai pas l'honneur de vous revoir, et cette visite sera la dernière... — il est certain que si vous

partez en sortant d'ici... — mais vous venez de me le conseiller. — Moi? — quand j'ai dit que je partirois au point du jour, n'avez vous pas répondu : *ah ! cela est différent...* — eh bien? — eh bien c'étoit approuver un projet en l'air et dont je ne parlois que vaguement. A ce reproche bizarre, Lady Clarendon quoiqu'elle eut les yeux pleins de larmes, ne put s'empêcher de sourire; en vérité dit elle vous êtes bien injuste. Ah ! si vos injustices n'affligoient que moi, je ne m'en plaindrois pas, mais elles vous tourmentent, comment vous les pardonner !

La suite de cette explication se devine aisément; Sainville reconnut et répara son tort, Constance accorda un jour de plus et le départ fut remis au surlendemain matin. Sainville achevant d'ouvrir son cœur, avoua naturellement qu'il craignoit que pendant son absence Lady Clarendon ne songeat à s'éloigner; elle lui reprocha cette inquiétude d'une manière si douce et si tendre, qu'il la perdit entièrement et pour toujours.

Sainville et le Baron passèrent la journée suivante toute entière avec Lady Cla-

rendon, cette dernière fit promettre à Sainville qu'il reverroit tous ses amis, se livreroit à la société, et qu'il ne reviendrait qu'après avoir terminé toutes ses affaires.

Les adieux furent également touchans de part et d'autre ; la sensibilité de Lady Clarendon adoucit l'amertume des regrets de Sainville, le bonheur de la voir s'attendrir, suspendit pour quelques instans la vivacité de sa douleur, et il ne sentit bien sa foiblesse que lorsqu'il se retrouva seul avec son ami. Il ne se coucha point, il passa la nuit à écrire à Lady Clarendon, et il partit aussitôt que parut le jour. Une heure après le départ de Sainville, Roger se rendit chez Lady Clarendon ; il avoit ordre d'attendre son réveil et de lui remettre une lettre de la part de son maître, mais il n'attendit pas, elle étoit déjà levée. Elle reçut cette lettre avec autant de tristesse que d'attendrissement, elle la lut, l'arrosa de larmes, et ensuite voulut voir Roger ; après l'avoir questionné pendant une demie heure, elle le renvoya pour relire encore la lettre. Une lettre de ce qu'on aime est comme un bon ouvrage, plus on la relit et plus elle fait d'impression ; quelqu'en soit le

style, dès qu'elle est longue, on croit y découvrir à chaque nouvelle lecture, de nouveaux traits de sensibilité, de finesse et de délicatesse; et la lettre fut elle insipide, l'amour en la lisant trouve toujours le secret par un commentaire ingénieux de lui prêter le charme qui lui manque.

Le lendemain du départ de Sainville, Lady Clarendon pour dissiper le chagrin dont elle étoit accablée voulut aller au village nouveau où l'amour inventa pour elle une fête si touchante. Tompson tire d'une grange une vieille voiture angloise, on y attelle des chevaux de charne, et le valet de la ferme se charge de la conduire. Constance arrive au village et s'y retrouve avec un profond attendrissement; là tout lui parle de Sainville, son nom s'y répète à chaque instant du jour, elle va l'entendre bénir, elle va contempler son ouvrage, où pouroit elle être mieux? elle entre dans la première maison en se promettant bien de les visiter toutes. Elle trouve la jeune fermière filant au coin de son feu et causant avec une vieille femme qui tricote à côté d'elle. A l'aspect de Lady Clarendon, les deux paysannes se lèvent avec respect et

s'empresrent autour d'elle, je viens vous voir dit Constance — et not' bon seigneur va donc venir aussi ? — non. Il est parti hier. — Parti ! et sans vous ! Constance rougit et ne répondit rien. Oh ! ben, reprit la vieille, il reviendra donc bientôt... Est ce la votre mère ? interrompit Constance, en s'adressant à la jeune fermière ; oui pour vous servir répliqua la vieille, je n'avois qu'elle et sa petite soeur défunt mon mari me les laissa sur les bras et dieu fait le mal qu'elles m'ont donné aussi Monsieur le Marquis en mariant celle ci lui dit comm'ça : Babet t'auras soin de la mère Pichon, et vous la mère me fit il, vous aurais l'oeil au ménage en mariant les jeunes il a eu souvenance des vieilles, n'y a qu'à voir chez la voisine Mathieu, vous y trouverez la mère Bertrand, et chez Fanchette, le bon père Jérôme et ... — ainsi donc chaque ménage a recueilli ses parens ? — c'étoit ben forcé y étions pauvres. — Savez vous combien en tout vous êtes d'habitans dans ce petit village ? — j'en avons fait le compte. Dis donc Babet ? d'abord vingt huit époux, et puis ... — quarante huit ma mère en comptant tous les parens. — Voilà quarante huit personnes dont Monsieur

de Sainville a fait le bonheur!... — Pardi ce sera ben pis l'année qui vient — comment? — et tous les petits marmots donc? faut espérer si plait à Dieu que nous en aurons *quatorze*, la douzaine au moins. Eh ben, not' bon Seigneur sera pourtant le père à tout ça, car sans lui... — oui, vos enfans seront les siens... — jugez donc, la famille qu'il aura dans dix ans!.... Tous ces petits innocens prieront le bon Dieu pour lui, et ça porte bonheur.... — en effet vous devez bien l'aimer!... — ah! si nous l'aimons!.... après le bon dieu c'est not' sauveur!.... et puis il est si gentil, si beau!.... Dame y vous ressemble.

La vieille mère Pichon étoit naturellement babillarde et ne s'en tint pas là, et Lady Clarendon ne se lassoit ni de la questionner ni de l'écouter.

O qu'il est doux d'entendre louer ce qu'on aime, quand on croit l'éloge sincère, (et l'on se le persuade si facilement!) comme chaque mot s'insinue jusqu'au fond du cœur quelle bienveillance on éprouve pour la personne qui donne de telles louanges! combien on lui trouve de dicernes-

ment!.... Lady Clarendon assise entre les deux villageoises ne pouvoit se résoudre à quitter leur chaumière et malgré la délicatesse et la supériorité de son esprit, le raddotage d'une vieille comère captivoit et fixoit toute son attention. Elle ne se sépara de la vieille qu'après avoir bien promis de revenir, et elle tint parole. Elle fut aussi se promener au village habité par la grand'mère de Georgette, enfin elle recherchoit tous les objets qui pouvoient l'entretenir de Sainville, et ne se plaisoit qu'avec eux. Ce n'étoit plus cette femme angélique qui consacroit à la bienfaisance tous les momens de sa vie, et qui trouvoit dans ce sentiment sublime des plaisirs si purs et si doux! tout ce qui n'a pas rapport à Sainville, lui paroît insipide ou l'importune; les infortunés sont toujours admis chez elle, mais elle en murmure en secret, elle étoit plongée dans une rêverie qu'ils interrompent, ou elle écrivoit à Sainville ou elle relisoit ses lettres ... elle offre toujours des secours, mais elle ne fait plus donner de consolations, elle est distraite, préoccupée, elle n'écoute plus. Funeste effet des grandes passions et surtout de l'amour! pour les cœurs qu'il remplit, l'exercice constant de la bonté a cessé d'être une

jouissance et n'est plus qu'un sacrifice. Il est impossible d'être véritablement bon (c'est à dire dans les choses importantes, et dans les petits détails journaliers) sans avoir outre la sensibilité, une parfaite liberté d'esprit et beaucoup de loisir. Quand on aime avec passion, nonseulement on n'est ni libre, ni désoeuvré, mais on est occupé dans tous les instans de la manière la plus attachante ou la plus douloureuse; on veut se livrer sans réserve à son bonheur ou à ses regrets; et le tiers qui vient suspendre des pleurs que l'amour fait couler, paroît aussi importun que celui qui trouble un rendez-vous.

Lady Clarendon subjuguée par une passion violente, sans cesse poursuivie par les plus cruelles réflexions, humiliée de son inconstance et de sa foiblesse; sans amis, sans conseils et séparée de son amant étoit sans doute à plaindre, mais elle avoit deux grandes consolations, celle d'avoir recouvré sa propre estime en sacrifiant à son devoir un sentiment si cher, et la certitude d'être aimée; quels sont les maux que cette pensée n'adoucit pas? Elle domine sur toutes les autres, elle revient toujours ou pour mieux dire elle est éternellement présente et même

sans y réfléchir, sans la former on la sent comme on sent qu'on existe. Sainville est mille fois plus malheureux qu'elle ; il est éloigné et n'a pas le bonheur de compter sur ce qu'il aime. Il s'étoit flatté de ne rester que peu de tems à Paris, et malgré son impatience et son activité, il connut bientôt que son séjour y seroit beaucoup plus long qu'il ne l'avoit espéré. Son refus du gouvernement de * * * avoit paru la chose du monde la plus bizarre ; les courtisans qui ne voyent que de l'artifice dans un désintéressement extraordinaire se creusoient la tête pour deviner le dessein profond d'ambition qui causoit un tel refus ; les femmes qui naturellement rapportent à l'amour tout ce qui paroît inexplicable, pénétroient sans peine la vérité, et elles ne doutoient pas que la belle angloise fixée en Languedoc ne fut la cause secrète de ce sacrifice. Sainville ayant demandé aux ministres quelle étoit l'affaire particulière pour laquelle on avoit pressé son retour, ne reçut que des réponses vagues, et l'on acheva de le désespérer en lui disant qu'on ne pouroit l'en instruire que dans deux mois. D'un autre côté héritant d'une partie des biens de son oncle, les embarras qu'entraîne une succession,

les partages, les discussions inévitables, tous ces ennuyeux détails l'occupaient presque sans relâche; quel odieux genre de vie disoit-il au Baron; quand l'amour ne me rappelleroit pas dans ma solitude je sens que l'ennui me chasseroit encore d'ici; on n'est libre on n'est tranquille qu'à la campagne, il faut s'asservir ici aux sujettions les plus gênantes et les plus ridicules, tout m'y révolte, je m'y trouve étranger, déplacé et je m'y déplaïs mortellement. Eh mon ami, reprenoit le Baron ne vous flattez pas d'aimer la campagne, le goût qu'elle inspire ne rend ni caustique ni misantrope, au contraire il adoucit l'ame et la porte à l'indulgence. Ce n'est pas votre solitude que vous regrettez si amèrement; vos prairies, vos bois, vos jardins, rien de tout cela ne s'est gravé dans votre souvenir, savez vous seulement si vos gazons sont plus verts que ceux des thuilleries? non sans doute dans cette retraite si vantée, vous n'avez vu qu'un seul objet et vous y étiez sûrement encore moins libre et moins tranquille que vous ne l'êtes ici.

Malgré les remontrances de son ami, Sainville ne pouvoit s'empêcher de se livrer

à toute sa misantropie; il négligeoit entièrement les devoirs les plus indispensables de la société, faisoit fermer sa porte, ne rendoit aucune visite et se refusoit absolument à toute espèce de dissipation. Il formoit même le projet de ne rien changer à cette manière de vivre, lorsqu'il reçut de Lady Clarendon, une lettre qui contenoit ce qui suit;

„ Je ne puis vous cacher que votre der-
 „ nière lettre ne me satisfait point, elle est
 „ longue pourtant, mais il faut bien néan-
 „ moins qu'elle ne le soit pas assez, car elle
 „ ne renferme qu'une partie des détails que
 „ je vous avois demandé! vous ne me parlez
 „ ni de vos occupations, ni de vos amuse-
 „ mens; à quoi bon vous taire? ne savez
 „ vous pas que je devinerais toujours ce qui
 „ vous touche? vous m'aviez promis, non
 „ de rechercher la dissipation, mais de ne
 „ point la fuir, de revoir vos parens vos
 „ anciens amis; vous n'avez pas sans doute
 „ oublié cet engagement, pourquoi gardez
 „ vous donc à cet égard un si profond
 „ silence? pourquoi!.... ah! ne croyez pas
 „ que je l'ignore. Vous êtes farouche et so-
 „ litaire, vous vivez tristement renfermé

„ dans votre chambre enfin, vous méprisez
„ les conseils et les prières de l'amitié. Pen-
„ seriez vous que cette conduite dut me
„ prouver à quel excès je suis aimée? ah!
„ quand je vous demandois de vous livrer à
„ la société je n'imaginai pas que les vains
„ plaisirs du monde eussent jamais le pou-
„ voir d'affoiblir vos sentimens, je ne vou-
„ lois que vous arracher à des réflexions
„ dangereuses. Loin de vous je n'aime point
„ à vous savoir seul et livré à vous même.
„ Eh! combien de fois avant notre sépara-
„ tion n'ai je pas éprouvé cette inquiétude,
„ lorsque plus mécontent, c'est à dire plus
„ injuste qu'à l'ordinaire, vous me quittiez
„ pour aller vous renfermer chez vous; nous
„ étions dans le même lieu, j'avois la cer-
„ titude de nous revoir le lendemain et ce-
„ pendant je ne pouvois surmonter des
„ craintes qui troubloient mon repos. Main-
„ tenant je suis à deux cent lieues de vous!
„ jugez donc si je puis être un moment
„ tranquille! Croyez vous supporter seul tout
„ le poids de l'absence? pensez vous qu'elle
„ n'ait rien de pénible pour moi? ah! si je
„ n'avois pas quelque empire sur moi même,
„ je n'aurois pu me résoudre à sortir de
„ cette chambre si triste où j'ai reçu vos

„ adieux! mais j'aime à pratiquer ce que je
 „ vous conseille, je vous ai recommandé de
 „ vous dissiper, de vous livrer aux plaisirs
 „ qui vous environnent, et moi de mon
 „ côté, je fors, je me promène, je peins, je
 „ fais de la musique, tout comme si vous
 „ étiez ici,

„ Je vas tous les jours au petit bois que
 „ les ouvriers ont enfin quitté; ce lieu est
 „ ravissant, j'y suis aussi heureuse que je
 „ puis l'être, tant d'objets y retracent à
 „ mes yeux tout ce que je vous dois!....
 „ je porte partout avec moi ces souvenirs,
 „ mais il m'est doux de contempler des ima-
 „ ges si chères! je ne puis vous dépeindre
 „ ce que j'ai ressenti en revoyant pour la
 „ première fois ce cyprès entouré d'une pe-
 „ tite pièce de gazon et de rochers sauvages,
 „ c'est là que je vous vis frappé d'un coup
 „ affreux!... ce gazon fut humecté de votre
 „ sang qui couloit pour moi!.... j'ai fait
 „ pôser au pied de l'arbre un autel de mar-
 „ bre blanc, j'ai planté à l'entour des im-
 „ mortelles et des amaranthes... l'autel n'a
 „ point d'inscription, la place qu'il occupe
 „ en tient lieu, et dit assez qu'il est dédié
 „ à la reconnoissance. Je vas tous les ma-

„tins passe deux heures sous le berceau de
„chevre feuille placé au dessus de cette ro-
„che où vous vintes me parler pour la
„première fois!... je regarde couler l'Au-
„de ^{a)} qui se brisant contre les arches du
„pont forme en cet endroit un si agréable
„murmure; là, par une espèce d'enchan-
„ment, mes pensées sont suspendues, mon
„imagination et mon esprit se reposent, je
„n'ai plus d'autre faculté que celle de sen-
„tir et mon cœur jouit délicieusement.....
„Adieu vous seriez le plus insensé de tous
„les hommes si vous conserviez quelque
„espérance, mais vous seriez le plus injuste
„si vous n'étiez pas satisfait de mes senti-
„mens pour vous.”

Cette lettre, la plus tendre que Sainville eut jamais reçue, fut relue vingt fois et produisit sur l'esprit de Sainville ce que tous les sermons de l'amitié n'avoient pu faire; le Baron fut écouté et les conseils qu'on avoit rejetés avec tant d'humeur furent tous à peu près suivis. Un jour que les deux amis avoient diné ensemble, le Baron voulut quitter Sainville à cinq heures, où donc allez vous? lui dit ce dernier; à

^{a)} Petite rivière du Languedoc.

la comédie françoise répondit le Baron, vous n'avez rien à faire aujourd'hui venez y. — quelle pièce jouera t'on ? — Andromaque. — Ah ! une tragédie ! non, je n'irai pas. — Vous n'y avez pas été depuis votre retour... — vous savez que je n'ai jamais pu souffrir la Tragédie, des sentimens forcés, exagérés, rien de naturel, ce genre selon moi, n'a pas le sens commun. Eh bien reprit le Baron je fais un pari, c'est que si vous venez voir Andromaque, cette pièce vous fera cent fois plus de plaisir qu'à moi, qui ai toujours aimé les tragédies. — Quelle folie ! je la fais par cœur, je l'ai vu jouer mille fois — oui, mais comment ? enfermé dans une petite loge avec des femmes, parlant de toute autre chose, n'écoutant point la pièce et ne regardant l'actrice principale que pour critiquer sa figure et son habillement — à votre compte j'étois donc un imbécile il y a un an — non, mais vous étiez un homme à la mode, et par conséquent insensible et frivole. Ce n'est pas en trompant des femmes qu'on méprise, ce n'est pas avec une tête occupée de petites intrigues et un cœur froid et vuide, qu'on peut être touché des sentimens d'Ariane ou de Zaïre. Il faut pour aimer la

tragédie, de l'élévation, de la sensibilité et des mœurs. Si l'on est dépravé ou blazé, on ne sauroit admirer ce que l'on ne peut concevoir; les héros les plus sublimes de Corneille et de Racine, ne paroîtront que des foux, et le plus mauvais opéra comique conviendra beaucoup mieux, que Phédre ou que Cinna. Ainsi poursuivit le Baron, venez avec moi mon ami, et je vous promets qu'à présent Andromaque ne vous ennui pas. Sainville quoiqu'il ne voulut pas en convenir se douta cependant que le Baron pouvoit bien n'avoir pas tort, et il consentit à le suivre. Ils arrivèrent à la comédie au moment où la toile se levoit. Le Baron naturellement observateur et curieux se plaça à côté de Sainville et renonçant pour cette fois au plaisir d'entendre la pièce, il s'appliqua entièrement à considérer son ami. Eh bien lui dit il après le 1^{er} acte, comment vous trouvez vous? il me semble répondit Sainville, que l'Acteur qui joue Pirrhus s'est encore perfectionné. — Mais la pièce vous paroît elle si mauvaise? — ah! *mauvaise!* je n'ai jamais dit une semblable absurdité. Ce rôle de Pirrhus est un chef d'oeuvre. — Est ce vous qui parlez? un *chef d'oeuvre* dites vous? ah! Constance voilà le vôtre! —

comment? — ah sans doute, en touchant votre cœur elle a formé votre esprit et votre gout, et c'est pour toujours, car si vous cessiez d'aimer, le tems n'effaceroit jamais le souvenir d'une impression si profonde, ainsi dumoins si votre passion s'affoiblit pour Constance, vous en conserverez toujours pour Racine! a) Moi cesser d'aimer! reprit Sainville ah! jamais. Je suis à plaindre il est vrai, mais je puis me suffire à moi même, je ne connois plus l'ennui, je ne suis jamais seul, je porte en tous lieux au fond de mon cœur un sentiment qui m'occupe uniquement; mon imagination réalise à mes yeux l'objet chéri de toutes mes pensées, Constance est toujours avec moi, je la vois, je l'entens, elle est là!... A ces mots Sainville tressaillit comme s'il eut réellement vu Constances à côté de lui. Ce mouvement eut tant de naturel que le

a) Je fais que le rôle de Pirrhus contient trois vers, justement critiqués

„Je souffre tous les maux que j'ai faits de-
„vant Troye

„Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,

„Brulé de plus de feux que je n'en allumai. —”

Mais il faudroit avoir une étrange petitesse d'esprit pour qu'une tache si légère, empêchât de sentir les beautés supérieures d'un caractère si vrai et si passionné.

Baron en fut attendri, il alloit continuer cet entretien lorsque le second Acte d'Andromaque commença. Sainville tout le tems que dura la pièce n'eut pas une distraction et malgré les regards du Baron qui le gênoient un peu, il ne put s'empêcher de fondre en larmes plusieurs fois. Le Baron triomphoit, et il sortit de la comédie enchanté du succès de son épreuve. En vérité dit il à Sainville j'en fais pas comment vous oserez avec des yeux si rouges vous présenter dans la maison où nous soupions, car on verra clairement que vous avez pleuré à la Tragédie, ce qui est un peu provincial. Je ne m'en défens pas reprit Sainville, cette pièce d'un bout à l'autre m'a singulièrement ému, mais aussi toutes les situations qui s'y trouvent ont des rapports frappans avec la mienne. Cette femme insensible à l'amour le plus violent. Si fidèle à la mémoire de son mari, si vertueuse, si touchante, pouvoit elle ne pas me retracer Lady Clarendon? et cet amant si passionné, si malheureux!.... ah! que ses transports et ses peines ont attendri mon cœur, en l'écoutant je pleurois sur moi même et sans doute cette ressemblance est la seule cause de l'état où vous m'avez vu

et du trouble que j'éprouve encore en vous en parlant. Croyez dit le Baron que sans tous ces rapports, la peinture profonde et vraie du sentiment qui remplit votre ame auroit produit en vous la même impression. Vous venez de voir un amant malhetireux et vous avez dit me voilà; quand vous verrez un amant enivré de son bonheur vous direz: voilà ce que je serois à sa place; vous aimez, il suffit, vous concevrez désormais tous les effets extraordinaires qui peuvent résulter de la passion qui vous domine, et sous quelque forme qu'on vous présente l'amour, il aura toujours le droit de vous intéresser. Le Baron parloit encore quand la voiture s'arrêta devant la porte de la Vicomtesse de Belleville; allons dit il, quittons cet entretien il faut prendre un autre ton. Oui reprit Sainville, tout homme qui veut paroître aimable au milieu de trente personnes, doit laisser sa raison dans sa voiture. Comme je vais m'ennuyer poursuivit il; c'est vous qui m'avez fait accepter ce souper; mais répondit le Baron, depuis que vous êtes ici vous avez reçu quinze invitations et voici la première que vous n'avez pas refusé, il me semble que ce n'est pas trop exiger de vous. Allons descendez donc,

il y a une heure que cette portière est ouverte ! — en vérité ; je suis tenté de m'en retourner chez moi , premièrement , j'ai un mal de tête affreux , vous pourriez bien faire mes excuses... — mais vous n'y pensez pas , le sùisse , tous les gens vous ont vu , cela n'aura pas le sens commun — eh ! que m'importe !... — mais la Vicomtesse ne vous le pardonnera jamais ; vous lui devez des égards , elle est votre parente et d'ailleurs... La Pierre éloignez vous un peu , la fumée de votre flambeau m'incomode. La Pierre referme la portière et la Baron reprenant son discours , d'ailleurs continuat il , souvenez vous donc de tout ce qu'elle a fait pour vous , cette pauvre femme , elle s'est perdue , affichée... — bon ! elle a eu dix amans — dix ! c'est beaucoup dire , mais il est bien certain que vous avez été le premier , et si vous ne l'eussiez pas quittée d'une manière si cruelle... — elle m'auroit prévenu. — Enfin repartit le Baron , ayez un mauvais procédé de plus j'y consens ; mais vous prétendez que Constance est toujours avec vous ; vous la voyez , vous l'entendez , elle est là , dites vous , eh bien consultez là , qu'elle prononce. En vérité dit Sainville en ouvrant la portière , vous faites bien de moi

tout que vous voulez. A ces mots il descendit de la voiture, et après avoir recommandé deux ou trois fois à son cocher de revenir à minuit *précises* il monta triliement l'escalier. En traversant le premier antichambre le Baron lui dit : ah ! voilà les gens de Madaine de Tervures, comment reste t-elle dans une maison où vous soupez ? eh mon dieu s'écria Sainville, toutes ces vieilles tracasseries sont presque entièrement effacées de ma mémoire. Sainville en disant ces mots se trouva à la porte du salon et il y entra, au moment où l'on arrangeoit les parties de jeu. Aussitôt qu'il parut, tous les yeux se fixèrent sur lui, et les femmes surtout le regardèrent avec une affectation extraordinaire ; ensuite elles se parlèrent à l'oreille, et Sainville en traversant la chambre pour aller à Madame de Belleville, entendit distinctement répéter autour de lui plusieurs fois, *ah ! que cela est touchant, cela est charmant, charmant !* Tout le monde se mit à jouer et Sainville s'approchant de la cheminée, expliquez moi dit il au Baron ce qui se passe ici. Que signifie ce *chuchotage* et de quoi ces dames sont elles donc si touchées ? c'est vous répondit le Baron en souriant qui causez toute cette

umeur. — Moi ? — assurément. Chacun se conte votre histoire, on vous cite comme un homme à grande passion et ces dames laissent éclater à ce sujet toute leur sensibilité naturelle. Mais nous reprendrons cet entretien en attendant venez jouer au Macao. Sainville haussa les épaules et d'un air froid et dédaigneux il suivit son ami et fut s'établir à la table de jeu. Le Baron ne joua qu'un moment et passa dans un cabinet voisin pour causer avec le Chevalier de Monfort un de ses anciens amis, qui revenoit d'un voyage, et qu'il revoyoit pour la première fois depuis son retour. La conversation tomba bientôt sur Sainville; de grace dit le Chevalier, mettez moi un peu au fait, Sainville *passionément* amoureux, me paroît la chose du monde la plus curieuse. Mais quel choix il a fait pour se fixer!... — Comment ? — il ne faut pas croire tout ce qu'on dit je le fais, mais en supposant beaucoup d'exagération dans l'histoire que l'on raconte de Lady Clarendon... — ah ! ah ! on dit donc que cette étrangère est Lady Clarendon ? — oui des Anglois qui sont ici, d'après tout ce qu'on leur a conté, s'accordent à dire que votre inconnue ne peut être que cette femme trop célèbre, d'ailleurs

le gouvernement à pris des informations et a découvert avec certitude... — eh bien quelle est donc l'histoire que l'on conte de Lady Clarendon? — oh elle est horrible. En deux mots en voici le fond. Elle choisit pour amant le comte d'Elby beau frère de son mari, se fit enlever par lui, passa en Irlande et s'établit avec lui dans une terre appartenant à Lord Selden ami intime du comte. Ce dernier avoit une femme que cette aventure fit mourir de douleur. Alors le comte qui vouloit épouser Lady Clarendon l'a pressa de solliciter le divorce elle le refusa, et il découvrit que Lord Selden son ami et son confident étoit devenu son rival heureux. Outré de rage et de désespoir il se battit et fut tué par Lord Selden. Dans ces entrefaites, Lord Clarendon hérita d'une fortune immense ce qui inspira à sa femme le désir de se racomoder avec lui, elle compose un Roman, repasse en Angleterre avec Lord Selden qui d'accord avec elle fabrique des lettres, sert de témoin, enfin parvient à la reconcilier avec son mari, qui étoit dit on un véritable imbécile, [ce pauvre homme va s'enfermer avec sa femme dans un vieux château, il y meurt et laisse par son testament

toute sa fortune à la veuve. Les uns disent que Lady Clarendon sachant que le testament seroit cassé prit le parti d'abandonner des droits qu'elle ne pouvoit soutenir; d'autres assurent qu'un procès perdu lui ravit cet héritage et que dépouillée de ses biens, abandonnée de Lord Selden, deshonorée avec tant d'éclat elle s'expatria et vint en France. — Voilà une jolie histoire! — Je vous raporte la version la plus favorable à votre étrangère, car il y en a d'autres qui sont véritablement si atroces, qu'il est impossible d'y croire. On plaint Sainville d'avoir pris un tel attachement, on fait toutes les folies qu'il a fait pour elle . . . — quelles folies? — son duel et des dépenses ruineuses. On assure qu'il doit à vos conseils la ferme résolution de ne jamais épouser cette femme, mais on ajoute qu'il se ruine pour elle, qu'il lui a acheté une fort belle terre, qu'il y fait bâtir un château magnifique et qu'il a assuré douze mille francs de pension à ses filles . . . — comment ses filles? — oui, deux enfans que Lady Clarendon a eu du comte d'Elby, et qui sont avec elle. Ici le Baron perdant patience éclata avec une impétuosité qui surprit beaucoup le chevalier, il ne négligea

rien pour réfuter de si noires calomnies, il y parvint pour quelques détails particuliers, mais le résultat de cet entretien fut de confirmer le chevalier dans l'opinion que Lady Clarendon étoit la femme du monde la plus artificieuse et la plus adroite, puisqu'elle avoit pu séduire un homme aussi sensé que le Baron. Il se garda bien de montrer cette manière de penser; le Baron au contraire fut persuadé qu'il venoit de justifier entièrement Lady Clarendon; il se promit bien de ne point rendre compte à Sainville d'un entretien qui ne pouvoit qu'augmenter sa misantropie; et il rentra dans le salon au moment où tout le monde se levoit pour aller souper. Le Baron se rapprochant de Sainville, regardez donc lui dit il Madame de Tervures, je ne l'ai jamais vue si jolie et si parée, certainement elle à quelque dessein, il seroit plaisant que vous en fussiez l'objet, ce qu'il y a de sûr c'est que ses regards ici ne paroissent chercher que les vôtres. Pendant cet entretien tout le monde sortit du salon, excepté Madame de Belleville qui s'avança vers Sainville, et lui demanda s'il se mettroit à table; il répondit que non, eh bien, reprit elle, j'en suis charmée, j'ai la migraine, je

ne souperai point, et nous resterons ensemble; je parie ajouta t-elle tout bas, que Madame de Tervures va nous revenir, je vous prie de croire que je ne l'avois point du tout invitée à souper mais n'avois je pas raison, tenez la voilà. En effet Madame de Tervures entra. La vicomtesse courut au devant d'elle et pendant qu'elles s'embrassoient l'une et l'autre à plusieurs reprises, Sainville fut s'asseoir à côté du Baron. Un moment après la vicomtesse se rapprocha des deux amis, elle se plaça entre eux et fit mettre une petite table devant elle, sur laquelle on pôsa deux bougies et son sac à parfiler. Madame de Tervures se coucha négligemment dans un grand fauteuil qu'elle avança de l'autre coté de la table, de manière qu'elle se trouva vis à vis de Sainville. Il y eut un moment de silence; le Baron observoit malignement, son ami révoit, Madame de Belleville parfiloit et Madame de Tervures jouoit la distraction et soupiroit de tems en tems. Enfin la vicomtesse prenant la parole, que nous sommes bien ici, dit elle, que je me fais bon gré de ne m'être pas mise à table! et moi donc! s'écria Madame de Tervures comme je serois *malheureuse* si j'étois la

dedans ! en vérité il y a deux choses qu'on devroit bien retrancher de la société, les grands soupers et les visites ! pour moi je sens que je deviens d'une paresse et d'une *sauvagerie* ! La vicomtesse sourit et Madame de Tervures s'adressant au Baron, oui réellement poursuivit elle, quand on n'a plus dixhuit ans chaque jour diminue le gout de la dissipation. — Mais Madame vous êtes si peu éloignée de cet âge que vous devez avoir encore tous les gouts qu'il inspire. — L'entousiasme de de la jeunesse produit une foule d'illusions que l'on garde longtems avec une cœur froid, mais que la sensibilité détruit bientôt. On acquiert en sentiment tout ce qu'on perd en frivolité, on en est peut être moins heureux, mais *la pensée s'agrandit*, elle empêche de regretter les vains plaisirs qu'elle apprécie ; on se fait gré de se trouver insensible à mille choses dont on étoit charmé, le sentiment d'une nouvelle supériorité nous fait jouir de nos pertes, et l'on se console des erreurs du passé, par la certitude d'enoblir et de maîtriser l'avenir. Ici Madame de Tervures fit une pause pour laisser à chaqu'un le tems de méditer ces *grandes pensées*. Cette facilité de galimathias que pos-

fédoit Madame de Tervures lui donnoit beaucoup de ridicules, mais lui assuroit en même tems une grande réputation d'esprit aux yeux des gens médiocres ou bornés; Madame de Belleville placée dans cette dernière classe, écoutoit Madame de Tervures avec une admiration mêlée d'une secrète envie; le Baron accoutumé à flatter toutes les femmes étoit peu frappé d'une affectation si remarquable et parvenoit même en dépit de son discernement et de son bon gout à se persuader que Madame de Tervures avoit de l'éloquence et des idées métaphisiques très extraordinaires dans une jeune personne de vingt trois ans. Sainville, excédé d'une telle pédanterie, profita du silence qui succédoit au long discours de Madame de Tervures et se tournant du côté de Madame de Belleville, il lui demanda si elle avoit toujours sa loge à l'opéra, cette question frivole qui interrompoit une conversation si spirituelle, soulagea beaucoup Madame de Belleville qui se remit à causer; Madame de Tervures tomba dans la rêverie. Cependant Sainville se crut obligé de lui adresser plusieurs fois la parole et bientôt elle reprit toute sa confiance et son désir de briller; le Baron lui parlant de la

terre de son beau père, je viens dit elle d'y passer six mois, et je m'y suis trouvée *heureuse* au de là de l'expression. Il semble qu'à la campagne *la pensée* ait plus d'essor et soit plus libre que lorsque nous sommes tristement renfermés dans une enceinte de murailles où l'opinion des autres forme toujours une sorte de contagion qui altère l'originalité des meilleurs esprits. Le château de mon beau père est dans une situation ravissante. Des eaux, des bois, les points de vue les plus *pittoresques*!... des jardins délicieux, un grand *mouvement de terrain*, point de ces allées droites qui glacent l'imagination qui n'est à son aise qu'en s'égarant, enfin une solitude où tout invite au repos, tout *commande* la méditation. — En effet la solitude a autant de charmes que vous en employez à la dépeindre; mais Madame vous paroissez si peu faite pour la retraite qu'on a de la peine à croire qu'elle puisse vous convenir. — Eh bien, je l'aime avec *passion*, ce n'est que là qu'il est possible sinon d'atteindre le bonheur, du moins de l'espérer. Là, point de contrainte, point de parure, point de méchancetés, voilà comme il *seroit désirable* de pouvoir passer sa vie. Mais mon cœur dit à son tour la

Vicomtesse, vous étiez au milieu de cent personnes, et vous jouiez la comédie trois fois par semaine, je ne crois pas que ce soit là le genre de solitude que vante le Baron. Cette brusque apostrophe déconcerta Madame de Tervures, elle rougit et répondit avec embarras. Sainville se leva et fut se chauffer. Dans cet instant on apporta un billet à Madame de Belleville qui voulant y répondre sur le champ, sortit et passa dans un cabinet voisin. Alors le Baron par malice dit qu'il alloit voir si le souper seroit bientôt fini; de manière que Sainville se trouva tête à tête avec Madame de Tervures. Elle s'aprocha du feu, et posant un très joli pied sur un des chenets elle se plaignit du froid; comme on ne répondoit rien, elle imagina de laisser tomber son évantail, Sainville le ramassa, elle s'avança pour le recevoir et le regardant fixement, je ne m'attendois pas dit elle à cette attention, vous paroissiez rêver si profondément que je ne croyois même pas que vous m'eussiez aperçue. Mais continuat elle je n'en éprouve aucun dépit; je suis aparament plus sensible que vaine, car je ne puis m'empêcher de vous dire avec ma franchise ordinaire que je vous revois avec un plaisir

extrême. — L'absence Madame m'est donc bien avantageuse ? Je ne devois pas me flatter il y a dix mois de l'espoir que vous me donnez. — Ah ! j'ai fait bien des réflexions ! pourquoi n'ont elle pas précédées des étourderies, ... qui m'ont causé tant de regrets ! ... vous n'avez jamais bien connu mon caractère.. — je n'ai pas une grande pénétration, mais comme vous le disiez tout à l'heure, Madame, vous avez une telle franchise ! ... — On va revenir, on va nous interrompre, permettez moi de vous faire une seule question, êtes vous satisfait de votre sort, êtes vous heureux ? — Oui, Madame, quoique sans espérance je le suis mille fois plus que je ne l'ai jamais été. A ces mots, Madame de Tervures rougit excessivement. On peut bien chercher à humilier une coquette, mais il faudroit avoir une sorte de férocité pour la braver encore, lorsqu'elle est jeune et jolie, et que la confusion se peint sur ses traits. Sainville en remarquant la vive rougeur de Madame de Tervures, sentit quelques remords et quittant le ton ironique et dédaigneux il lui dit avec un peu d'embaras qu'il n'oublieroit point les marques d'intérêt qu'elle venoit de lui donner. Non reprit Madame de

Tervures en soupirant, non, vous me haïssez!... — moi! Madame? — j'ai eu des torts, mais si vous saviez ... elle n'eut pas le tems d'en dire davantage, les portes du salon s'ouvrirent et tout le monde rentra. On se remit au jeu, et à minuit les deux amis se retirèrent. Dès qu'ils furent seuls, le Baron dit en riant à Sainville, eh bien me trompois je dans mes conjectures, comment vous trouvez vous du tête à tête que je vous ai procuré? mais reprit Sainville qu'êtes vous devenu pendant tout ce tems? J'étois avec Madame de Belleville répondit le Baron, j'ai passé par son cabinet et elle m'a retenu uniquement pour me parler de vous. — De moi? — Oui. Vous ne sauriez croire à quel point dans cet instant vous occupez toutes les femmes... enfin la Vicomtesse m'a témoigné pour vous l'intérêt le plus tendre, elle m'a fait mille questions, en m'assurant qu'elle étoit la personne du monde la moins curieuse, et elle a fini par me dire qu'elle avoit en vue pour vous le mariage le plus avantageux et le plus brillant. Mais interrompit Sainville concevez vous ce redoublement de tendresse après dix mois d'absence et d'oubli? — oh tout cela peut s'expliquer facilement, on sait qu'une étrangère est l'ob-

jet de cette passion si vive, il y a dans votre aventure beaucoup de circonstances romanesques on en ajoute encore une infinité d'autres, on ne s'entretient que de vous, les têtes s'échauffent et votre histoire qui sera sans doute oubliée dans six semaines vous donne pour le moment plus de célébrité que vous n'en avez jamais eu. Il faut pourtant convenir que cet enthousiasme est singulier dans un pays où les passions sont si rares. Aussi reprit Sainville, cet enthousiasme n'existe t-il pas. On ne paroît admirer un héros de roman, que pour avoir l'occasion d'étaler une foule de sentimens qu'on n'a jamais éprouvés, mais dont on voudroit persuader qu'on est susceptible. Ce genre d'entretien fournit surtout aux femmes, de certaines phrases qu'elles aiment à répéter: *solitude, sentiment, passion, bienfaisance, délicatesse*, tous ces mots à la mode entrent assez naturellement dans mon histoire et doivent en assurer le succès. On ne s'engage dans ces sortes de récits que pour faire valoir sa manière de penser, et ce qui le prouve, c'est que ceux qui écoutent ont toujours l'air de la distraction et de l'ennui, ils attendent avec impatience la fin de l'histoire pour jouer aussi leur rôle

en faisant part de leurs réflexions, alors ils en paroissent charmés ils en relèvent tous les traits touchans avec admiration, et les auditeurs les plus froids dès qu'ils recouvrent la parole, deviennent les dissertateurs les plus enthousiastes, et ils s'empressent d'aller conter à leur tour dans une autre maison, cette même histoire qui leur a paru si longue et si insipide. Ce qui peut achever de prouver, dit le Baron la justesse de cette remarque c'est que le talent *de bien conter* n'a jamais fait une réputation qu'à ceux qui content plaisamment. Voilà malgré toutes les prétentions à la sensibilité le seul genre qui puisse réussir et plaire dans la société. Et je n'en suis point surpris reprit Sainville; nous ne prenons d'intérêt à un récit que lorsque nous pouvons croire que celui qui le fait en est véritablement pénétré. Quelle impression recevriens nous en écoutant un avare louer avec chaleur une action de générosité, plus il se passioneroit, plus il nous causeroit d'indignation; et de même une coquette qui disserte sur l'amour et sur les charmes de la vertu, ennuie tout le monde et ne trompe personne.

Cette conversation commencée en voiture et continuée au coin du feu du Baron dura jusqu'à trois heures. On parla surtout de Lady Clarendon; Sainville se flattoit de pouvoir lui consacrer le reste de sa vie. Si je ne suis pas aimé comme j'aime disoit il dumoins elle compte à jamais sur moi, elle fait bien que rien dans l'univers ne peut me détacher d'elle, et que sa confiance et son amitié me tiendront toujours lieu de tout. Ces idées consoloient Sainville, cette opinion qu'il suposoit à Lady Clarendon lui présentoit encore dans l'avenir quelques foibles rayons d'espérance.

Le lendemain Sainville reçut de Lady Clarendon une Lettre conçue dans ces termes :

„ Quoique vous soyez souvent injuste,
 „ j'espère que vous ne vous plaindrez pas
 „ de ma paresse. J'ai encore sur le cœur
 „ tout ce que vous m'avez dit à ce sujet la
 „ veille de votre départ. Je vous excuse, je
 „ vous pardonne, mais je n'oublie pas, car
 „ les rancunes de l'amitié sont plus durables
 „ que toutes les autres, elles survivent à la
 „ colère, aussi je ne vous fais plus de re-
 „ proches mais je suis encore affligée. Je

„reçois dans l'instant une lettre de Monsieur
 „de Verceil qui contient un long détail de
 „vos occupations, je l'avois prié de m'en
 „instruire et il s'acquitte de cette commis-
 „sion avec la gaieté et la grace que vous
 „lui connoissez. Il me dit qu'on l'a chargé
 „de vous proposer un mariage avantageux,
 „cet article de sa lettre n'est qu'une plaisan-
 „terie, cependant il m'a fait faire quelques
 „réflexions que je ne puis me défendre de
 „vous communiquer.

„Je ne suis point surprise que vous
 „ayez dans ce moment une répugnance in-
 „vincible pour l'engagement qu'on vous
 „propose, mais si vous pensez que cette aver-
 „sion doive durer toujours vous vous trom-
 „pez et je ne veux pas vous laisser une il-
 „lusion qui ne seroit pas sans inconvéniens
 „pour vous.

„La raison et le tems changeront vo-
 „tre cœur, n'en doutez pas; vous n'avez
 „plus d'espérance . . . je vous serai toujours
 „chère, mais croyez que dans un an dans
 „six mois peut être, je ne serai plus l'objet
 „de cette passion qui m'afflige et vous tour-
 „mente. Oui vous me verrez un jour, sans

„transports, je vous occuperai sans vous
„agiter et votre destinée ne dépendra plus
„entièrement de moi. Alors vous serez
„paisible, mais votre ame est trop sensible
„et trop ardente pour que cet état puisse
„vous procurer le bonheur; je le prévois,
„un choix plus heureux vous fera perdre
„jusqu'au souvenir de vos premiers senti-
„mens!... ne me dites pas qu'on ne peut
„aimer qu'une fois dans la vie, vous ne
„me persuaderiez point. Eh! n'avez vous
„pas espéré de toucher mon cœur malgré
„l'obstacle insurmontable qui nous sépare?
„Vous concevez donc cette possibilité? Elle
„existe en effet. Quand vous serez absolu-
„ment libre, j'emploierai tout le crédit que
„me laissera l'amitié, pour vous engager à
„former ce lien si doux qu'on vous offre
„vainement aujourd'hui. Le plus grand des
„malheurs est celui de ne tenir à rien, et
„d'être isolé, je ne l'ai que trop éprouvé!
„vous me répondrez peut être que *Lady*
„*Clarendon* fut mille fois plus à plaindre
„que n'a jamais pu l'être *Constance*. Mais
„je ne dois attribuer les peines de ma vie
„qu'à mon caractère, et malgré tout ce que
„j'ai souffert, si le ciel m'eut accordé le
„bonheur d'être mère, je bénirois mon sort

„et la source de mes larmes seroit tarie
 „depuis longtems. Oui je conçois que la
 „tendresse qu'on a pour ses enfans puisse
 „dédomager et consoler de tout. Ce senti-
 „ment sacré, plus doux que l'amitié, plus
 „vif que l'amour même, est aussi plus dé-
 „sintéressé et le seul véritablement durable.
 „Il est si naturellement gravé au fond de
 „tous les cœurs que ce ne fut sans doute
 „que l'intérêt qu'il inspire qui put en faire
 „une vertu. L'idée de *vertu* entraîne avec
 „elle celle d'effort ^{a)}; nulle vertu sans
 „combat, aussi les anciens l'ont ils ingé-
 „nieusement représentée sous les traits de
 „la force personifiée. Ainsi l'amour pater-
 „nel n'est point une vertu, car c'est un
 „penchant irrésistible, trop nécessaire à l'hu-
 „manité pour que le ciel le fit dépendre
 „de nos foibles raisonnemens. Il ne dit
 „point à l'homme *occupe toi de ta conser-*
 „*vation et chéris ton enfant.* Il fit mieux,
 „il nous donna un sentiment profond que
 „le cœur ne peut repousser qu'en se déchi-
 „rant. Quel est l'homme sur la terre qui
 „a pu jeter un regard indifférent sur son
 „enfant à l'instant de sa naissance?

a) C'est pourquoi, comme le remarque Montagne, on
 dit de Dieu qu'il est *bon* et non qu'il est *vertueux*.

„étouffer cet instinct sublime, c'est se révol-
 „ter contre le ciel, c'est renoncer au plus
 „précieux de ses bienfaits. Voilà tout ce
 „que vous penserez un jour, j'en suis sûre !
 „Et voilà les réflexions salutaires, qui vous
 „conduiront au bonheur. Je cherche à pré-
 „voir, à deviner les événemens qui peuvent
 „m'intéresser, j'aime à me transporter dans
 „l'avenir, non pour moi, mon sort est
 „rempli ! . . . mais pour les objets qui me
 „sont chers. C'est ainsi que je me console
 „de vos peines, par la douce certitude que
 „le tems les dissipera. Je jouis d'avance du
 „destin qui vous est réservé ; je vous vois
 „toujours sensible, mais plus sage et plus
 „heureux, chérissant les titres sacrés de
 „père et d'époux, et leur devant une feli-
 „cité inaltérable et pure. N'écartez donc
 „pas de votre esprit ces douces idées, du-
 „moins accoutumez vous à penser qu'elles
 „ne sont pas chimériques ; votre cœur vous
 „empêche maintenant d'en comprendre tous
 „les charmes ; mais votre raison doit les
 „entrevoir, et l'espérance de les goûter un
 „jour pourra vous offrir quelques consolations.

„Je vous connois, oui cent fois mieux
 „que je ne me connois moi même ! . . . Je
 „suis bien sûre que cette lettre vous affli-

„gera, cependant je me décide à l'écrire!
 „vous devez donc imaginer que j'ai cru
 „qu'elle vous étoit absolument nécessaire.
 „Les réflexions qu'elle renferme vous ré-
 „volteront dans cet instant, mais elles vien-
 „nent de moi, elles se graveront dans votre
 „esprit; et quand elles pourront vous deve-
 „nir utiles, certain que je les approuve,
 „vous y céderez plus facilement. Ne ré-
 „pondez point à cette lettre, je vous en
 „conjure, épargnez moi des plaintes, des
 „reproches qui ne me dissuaderaient pas, et
 „qui me causeroient une peine extrême.
 „Croyez que les emportemens d'une passion
 „aveugle ne m'ôteront point une opinion
 „fondée sur la connoissance intime de votre
 „caractère, et sur la raison. A présent que
 „j'ai rempli le devoir d'une amie fidèle et
 „vraie, je vous promets de ménager votre
 „foiblesse, et d'éviter désormais ce fâcheux
 „entretien. Adieu, je suis triste! — ordi-
 „nairement je relis toujours mes lettres
 „avant de les cacheter, j'aime à jouir du
 „plaisir qu'elles vous causeront! pour
 „celle ci, je ne la relirai point; non
 „car, je veux l'envoyer. Ah! quand je
 „vous afflige, pensez dumoins que vous
 „n'êtes pas le plus à plaindre.

Cette lettre produisit dans le cœur de Sainville, l'effet le plus cruel ; sa réponse seule peut en donner une idée, la voici :

„ Enfin je puis à présent défier le sort,
 „ tous les traits sont épuisés ! je me croyois
 „ ce matin le plus infortuné des hommes !
 „ juste ciel que suis je donc maintenant ?
 „ Jamais, jamais je n'ai joui d'un seul in-
 „ stant de bonheur, et depuis trois mois
 „ chaque instant a produit dans ma destinée
 „ une révolution funeste !.... mais suis je
 „ bien au comble du malheur ! ne m'en
 „ reste t-il plus à craindre de nouveaux ? qui
 „ pourra m'en répondre ? Le chagrin affreux
 „ qui m'accable ! Eh ! pour de moindres su-
 „ jets n'ai je pas senti mille fois mon cœur
 „ se déchirer ? non, non des tourmens plus
 „ cruels encore, me sont sans doute réservés !
 „ Vous parviendrez à me haïr, vous me
 „ fuirez, je vous perdrai ! eh déjà, craignez
 „ vous de me livrer au désespoir ? Vous me
 „ connoissez, dites vous, et vous avez la bar-
 „ barie de m'arracher la seule ombre de
 „ consolation, la seule idée qui put adoucir
 „ mes peines ! je ne me dirai donc plus :
 „ elle compte sur moi, elle me plaint ; et
 „ surtout parce qu'elle est certaine qu'on n'a

„jamais aimé comme je l'aime. *Sil est vrai*
„qu'une passion si vive et si profonde doive
„s'éteindre un jour, *Constance* d'unoins me
„connoit assez pour être convaincue qu'elle
„sera toujours l'unique objet qui puisse rem-
„plir mon cœur. Voilà les pensées qui m'oc-
„cupoient cette nuit, elles suspendoient mon
„sommeil : insensé ! je m'y livrois, je les
„préférois au repos, elles m'arrachotent de
„douces larmes ; ô ciel ! que ce souvenir
„est amer et douloureux ! comment avez
„vous pu l'écrire cette lettre cruelle qui
„m'a ravi sans retour des illusions si chères ?
„Ainsi donc la passion que vous m'inspirez
„ne vous paroît qu'une passion ordinaire ?
„Je cesserai de vous aimer, ma destinée ne
„dependra plus de vous, et alors un nou-
„veau choix . . . je ne puis achever, je ne
„puis tracer ces odieuses expressions, ma main
„tremble et s'y refuse. Et vous, et vous ! . .
„mais ne craignez point des reproches su-
„perflus . . . si vous aviez pu prévoir l'effet
„du coup mortel que vous m'avez porté, la
„pitié j'en suis sûr m'en eut épargné l'at-
„teinte ; à présent il n'est plus tems, en
„vain vous cherchiez à détruire votre
„cruel ouvrage, j'attriburois tous vos dis-
„cours à la seule compassion et pour la

„ première fois vous ne pouriez me persua-
„ der. Cependant, il ne m'est pas possible de
„ supporter l'état où vous m'avez réduit. Oui,
„ si vous ne croyez pas que cette passion in-
„ surmontable qui me subjugué doive à ja-
„ mais décider de mon sort, si vous pensez
„ qu'un sentiment si profond, et le premier,
„ ou plutôt le seul de mon cœur, ne puisse
„ pas dans tous les tems me tenir lieu de
„ ces liens abhorés dont vous n'avez pas
„ craint de m'offrir l'odieuse image, enfin si
„ vous me voyez dans l'avenir tel que vous
„ m'osez dépeindre, vous ne pouvez m'esti-
„ mer, votre pitié pour moi n'est plus qu'une
„ foiblesse, et ce mouvement frivole et pas-
„ sager sera bientôt anéanti par la réflexion.
„ Mais enfin si je pers votre estime et votre
„ pitié que me restera-t-il ? que voulez vous
„ donc que je devienne ? vous me plongez
„ dans un abattement mille fois plus in-
„ supportable que toutes les peines dont vous
„ m'avez vu si souvent accablé ! hélas ! étoit
„ il nécessaire de m'arracher l'erreur conso-
„ lante, qui du moins me tenoit lieu de bon-
„ heur ? je n'avois plus d'espérance, je sen-
„ tois trop que l'amour même n'auroit pu
„ triompher de vos sermens et de vos re-
„ mords, je respectois la délicatesse dont

„j'étois la victime, et je n'eus jamais l'art
 „de vous dissimuler qu'elle ne vous rendoit
 „à mes yeux que plus touchante et plus
 „chère. La douceur de vous admirer, de
 „vous placer au dessus de toutes les femmes,
 „de ne rien trouver qui vous fut compa-
 „rable; l'idée séduisante que nos cœurs du-
 „moins étoient faits l'un pour l'autre, que
 „vous le pensiez comme je le sentoais, voilà
 „le bonheur que l'amour en dépit du sort
 „avoit su me former. Maintenant je vois
 „que vous ne me jugez plus d'après vous
 „même, vous me confondez avec le reste
 „des hommes, je suis rejetée dans la foule,
 „et vous vous séparez de moi! Je fais bien
 „qu'un jour vous connoîtrez votre injustice!
 „mais d'ici là, que de craintes affreuses cor-
 „rompent la douceur d'une espérance si
 „éloignée! ne pouvez vous pas tout à coup
 „me quitter, m'abandonner? hélas! en vous
 „éloignant, en m'arrachant la vie vous vous
 „diriez: *il m'oubliera, le tems poura le con-*
 „*soler.* Voilà, voilà, le fond de votre ame,
 „et l'opinion que vous avez de moi! ah!
 „que mon cœur est profondément blessé!
 „oui, vous m'avez perdu!... vous frémi-
 „riez peut être si vous pouviez imaginer
 „les mouvemens que j'éprouve, et les des-

„seins bizarres qui viennent s'offrir à mon
 „esprit... enfin, quels que soient mes senti-
 „mens et mes projets, si je vous intéresse
 „encore, rassurez vous; je ne prendrai point
 „de résolution fixe et déterminée avant de
 „vous revoir, soyez en sûre, je vous
 „en donne ma parole. Mais y compterez
 „vous? hélas je ne fais plus à présent quel
 „effet mes discours peuvent produire. Ah!
 „qu'avez vous fait!... Adieu, ne vous affli-
 „gez point, ne me questionnez point, je ne
 „pourois vous répondre. Eh? fais je moi
 „même à quel parti je m'arrêterai? il me
 „seroit affreux cependant de vous causer de
 „l'inquiétude; ah! si vous lisiez dans mon
 „cœur, vous n'en prendriez point, vous
 „seriez sûre qu'il n'y a rien dans le monde
 „que je ne puisse vous sacrifier, et qu'un
 „seul mot de vous aura toujours le pouvoir
 „de changer ou d'anéantir à votre gré, tou-
 „tes mes résolutions. Adieu!... que je vous
 „aime!.... oui, autant que je suis mal-
 „heureux.”

Sainville après avoir écrit cette lette
 ne sentit point son cœur soulagé, il ne
 montroit à Lady Clarendon qu'une légère
 partie des peines qu'il éprouvoit, et la ré-

flexion ne fit que les redoubler encore. Il ne voulut pas en instruire le Baron ; un projet trop bizarre agitoit son esprit, il ne doutoit pas que l'amitié ne mit tout en usage pour l'en détourner, et il se décida à le dissimuler, et à le renfermer soigneusement au fond de son ame. Cette résolution étoit pour lui un chagrin de plus, car sa passion pour Lady Clarendon avoit fort augmenté son amitié pour le Baron ; le seul confident d'un sentiment si exalté lui étoit devenu absolument nécessaire ; d'ailleurs son genre d'esprit lui convenoit mieux, un caractère romanesque ne pouvoit plus lui paroître ridicule, ou exagéré.

Sainville passa le reste du jour seul et dans la plus violente agitation. Le Baron vint chez lui vers le soir, mais il ne fut pas reçu. Sainville dans ces premiers moments craignant de se trahir n'osa risquer de voir un ami pour lequel jusqu'alors sa confiance n'avoit point eu de bornes. Cette réserve lui couta beaucoup ; et lorsqu'il entendit une voiture s'arrêter à la porte, et qu'à travers ses vitres il reconnut celle du Baron, il éprouva un serrement de cœur extraordinaire et qui redoubla encore quand

il vit cette voiture s'éloigner rapidement. Appuyé tristement dans l'embrasure de la fenêtre, il resta quelques momens immobile, les mains jointes, la tête penchée, et les yeux fixément attachés à terre; enfin, ne pouvant retenir ses pleurs, je suis donc bien malheureux, s'écria-t-il puisqu'il me faut éviter le seul ami que j'aie au monde? redoutant désormais les conseils de l'amitié, insensible à ses consolations, ingrat, autant qu'insensé, je ne ferai donc plus guidé que par une passion funeste!... pauvre Verceil! quel seroit ton chagrin si tu savois ce qui se passe dans mon cœur!... mais à quoi me serviroit de lui détailler ces idées noires et confuses qui troublent mon imagination, pourroit-il ramener le calme dans cette ame égarée? non sans doute je l'affligerois inutilement, ah! je n'ai que trop abusé de sa fidèle amitié. Epargnons lui des peines superflues!

Cependant Sainville voulant absolument quitter Paris, passa tous les jours suivans enfermé avec ses gens d'affaires, et ensuite se rendit à Versailles où le ministre l'instruisit enfin de la raison pour laquelle on l'avoit rappelé! la surprise de Sainville fut extrême

en apprenant qu'on le chargeoit d'une commission secrète pour l'Angleterre; son premier mouvement fut de refuser : pensez y lui dit le ministre, cette commission est une preuve de confiance d'autant plus honorable, qu'elle a pour objet de prévenir la guerre. D'ailleurs elle ne vous prendra que six semaines tout au plus ... il suffit, interrompit Sainville, je l'accepte. En effet il reçut sur le champ ses instructions et promit de partir le lendemain. Sainville savoit que le Baron retenu à Paris par une affaire personnelle d'une extrême importance ne pouroit le suivre. Il courut le soir même chez lui annoncer cette nouvelle et lui faire ses adieux. Eh bien mon cher verceil dit il, on m'envoie en Angleterre! ... est il possible; s'écria le Baron! jugez, reprit Sainville de ce que j'éprouverai en me trouvant à *Londres*, en passant à *Cavendish Square*, en voyant la maison qu'elle habitoit! ... en me sachant si près du tombeau de Lord Clarendon! ... moi, qui ne puis sans émotion entendre parler de *Londres*, ou recontrer un anglois!

Les deux amis soupèrent ensemble tête à tête; et ne se séparèrent qu'à minuit, Sain-

ville se mit au lit, il n'y trouva ni le sommeil, ni le repos, il se leva avec le jour et partit aussitôt. Le Baron désespéré de n'avoir pu le suivre, faisoit l'impossible pour terminer son affaire dans l'espérance de pouvoir le rejoindre; mais ses soins furent inutiles, et forcé de rester à Paris il attendoit avec une vive impatience des nouvelles de son ami; il n'en reçut qu'au bout de cinq semaines, Sainville en même tems lui envoyoit une lettre pour Lady Clarendon; cette lettre datté du Derbyshire contenoit ce qui suit.

„Ayant pu disposer de quelques jours,
 „j'ai quitté Londres, et je suis venu dans
 „ce chateau où Lady Clarendon fut heu-
 „reuse et sensible! les propriétaires sont
 „absens, le concierge est obligeant pour les
 „étrangers, il me permet d'errer tout le
 „jour dans cette vaste demeure. Je loge
 „dans le village, c'est à dire j'y passe la
 „nuit, et le reste du tems je suis dans l'a-
 „partement que vous occupiez... juste ciel!
 „quel objet y fixe mes regards!... votre
 „portrait de grandeur naturelle placé dans
 „le salon!... les panneaux peints du cabi-
 „net n'y sont plus, mais en regardant les

„ lambris je crois les voir, ... je frissonne,
„ je pleure. Qu'il est brulant l'air qu'on res-
„ pire ici ! . . . c'est ici que vous avez aimé,
„ c'est ici, que livrée toute entière à l'amour,
„ vous oubliez l'univers partout ici je
„ vous vois, et je vous y vois toujours pas-
„ sionnée ... vous ! . . . Constance ... que suis
„ je venu chercher dans un lieu si funeste ! ...
„ que fais je ? hélas, je ne dispose plus de
„ mes actions une impulsion irrésistible
„ m'entraîne. Je ne réfléchis plus, je n'agis
„ plus. Je n'ai plus de motifs, plus de des-
„ seins ; je cède, j'obéis aveuglément au
„ pouvoir surnaturel. qui me maîtrise
„ Les images les plus désespérantes ont un
„ invincible attrait pour moi dès qu'elles
„ vous retracent à mon imagination ma
„ raison s'égare dans ce château, mon cœur
„ s'y brise, et je ne puis m'en arracher ! ...
„ Je vous écris sur la table où vous écriviez
„ tant de lettres inspirées par l'amour ! ..
„ ah ! malheureux je n'en recevrai jamais de
„ semblables ! ... ce bouquet qui vous causa
„ tant d'émotion, c'est sans doute sur cette
„ table qu'il fut posé ! ... par l'effet que
„ produisit en vous ce souvenir, jugez de ce
„ que j'éprouve ! ... voilà donc on j'en suis
„ réduit, pour vous donner une idée de mes

„sentimens, il faut que je vous rappelle ceux
„qui me ferment votre cœur! sans la pas-
„sion que vous eutes pour un autre, vous
„ne pouriez concevoir celle que j'ai pour
„vous!... oui, je ne m'abuse point, quand
„on fut aimer ainsi, on ne peut aimer une
„seconde fois!... je me retrace tous les
„détails de votre histoire; vous étiez ce que
„je suis pour vous... cependant vous avez
„pu vous consoler, vous vivez, vous êtes
„paisible.... et pensez vous qu'il me fut
„possible de supporter la vie, si vous m'aban-
„donniez? Que dis je! vous croyez que
„dans six mois je cesserai de vous aimer, et
„qu'un autre objet.... n'avez vous pas eu
„la cruauté de me le dire?... grand dieu!
„vous serez désabusée, mais à quel prix! de-
„main je retourne à Londres. Je ne m'y
„promets qu'un plaisir, celui de revoir deux
„hommes qui parlent de vous avec entou-
„siasme, Lord Selden, et le médecin qui
„vous a sauvé la vie; ce dernier m'inspire
„un sentiment filial, je l'écoute avec ravis-
„sement, je le contemple avec vénération...
„Le concierge de ce chateau est celui que
„vous y avez laissé, combien je trouve d'in-
„térêt dans sa conversation, j'ai su l'engager
„à me donner l'esquisse d'un petit dessein

„fait par vous, et qu'il trouva après votre
„départ dans le tiroir de votre table; il re-
„présente un amour en pleurs, attaché au
„tronc d'un arbre desséché, sur l'écorce du-
„quel ces mots sont écrits : *sans espoir,*
„*mais fidèle.* Que ce petit tableau m'est
„précieux ! que j'aime à penser qu'en le
„compôfant il ya cinq ans, c'étoit pour moi
„que vous travailliez ! il me semble que
„cette idée recule la seule époque intéres-
„sante de ma vie, celle où je vous ay con-
„nue ! . . . *Sans espoir, mais fidèle !* par
„quelle inspiration imaginâtes vous ce sujet
„qui peint si bien mes sentimens et mon
„sort ! . . . hélas, dans ce tems je vous cher-
„chois sans espérance, dégoûté de tout, par-
„ceque rien ne m'offroit votre image, je
„végétois . . . et vous, embrasée d'une pas-
„sion violente, vous aimiez, et vous igno-
„riez jusqu'à mon nom ! vous aimiez, vous
„étiez dans les bras de mon rival ! et j'e-
„xissois ! . . . ô pourquoi faut il que le ciel
„nous ait fait naître si loin l'un de l'autre !
„dès l'instant où nous vîmes le jour, des
„mers orageuses, des gouffres profonds nous
„séparèrent ! . . . quoi la patrie de Constance
„n'est point la mienne ! quoi, il fut un tems
„où libres tous les deux, j'aurois pu pré-

„tendre à sa main, j'aurois pu du moins la
 „disputer! . . . Adieu, je vous récrirai de
 „Londres, et je vous revèrai dans cinq se-
 „maines au plutard: ah! Constance! . . . que
 „vous devez me plaindre!”

L'infortuné Sainville méritoit en effet d'exciter une vive compassion; son séjour en Angleterre avoit encore exalté ses sentimens pour Lady Clarendon. Là, tout la retraçoit à son imagination sous les traits les plus séduisans, il la voyoit partout, sensible, fidèle et généreuse. Il avoit appris de Lord Selden, du médecin et du concierge une infinité de détails nouveaux et touchans qui mettoient le comble à son admiration pour elle. Ses ennemis même adoucis par quatre ans d'absence et d'obscurité rendoient justice à la grandeur de son ame, et tout le monde se réunissoit pour louer la supériorité de son esprit, ses talens et sa beauté. Son portrait gravé de plusieurs manières se trouvoit partout. Sainville un jour dans une boutique; demanda toutes ces estampes on lui en apporta une qu'il n'avoit pas encore vue, et qui representoit Lady Clarendon en longs habits de deuil à genoux sur la tombe de son époux, et gravant le ser

ment fatal!... le malheureux Sainville pâlit et fut prêt à se trouver mal, il repoussa cette estampe avec horreur et sortit brusquement. Il rentra chez lui, et par une étrange contradiction il forma le jour même le projet d'aller voir ce tombeau dont il n'avoit pas eu la force de regarder la simple représentation. Il y a dans toutes les grandes passions des bizareries qui paroissent incompréhensibles aux froids observateurs, mais qui ne sont pas inexplicables pour ceux qui ont étudié le cœur humain. Les émotions qui viennent de l'ame ont quelque chose de si attachant, qu'alors même qu'elles sont douloureuses, on y trouve encore de l'attrait. Si les gens indifférens aiment la tragédie et les fictions qui font couler leurs pleurs, doit on s'étonner lorsqu'on voit un amant malheureux rechercher avec ardeur tout ce qui peut l'émouvoir et l'attendrir? quand on aime passionément et sans espérance on se fait une vertu de sa douleur; les regrets et les gemissemens ont une sorte de douceur, c'est un culte que l'on rend à l'objet de son affection.

Après quelques irrésolutions, Sainville le lendemain à midi se fit conduire à l'église

où reposoient les cendres de Lord Clarendon. Tremblant, égaré, tour à tour stupide et furieux, il resta seul près d'une heure sur les marches du monument; ses larmes n'y coulèrent point; les plus sinistres idées suspendoient en lui tout attendrissement; enfin, après un morne et long silence, montant la dernière marche, il se trouva vis-à-vis de l'inscription tracée en grandes lettres d'or. C'est ici, dit-il, c'est sur ce marbre que je touche, qu'elle fut prosternée! c'est là, qu'elle écrivit l'arrêt de ma mort!.... oui, de ma mort!.... à ces mots il s'arrête en regardant fixément l'inscription.... son sang bouillonne dans ses veines, ses idées fermentent; son imagination s'embrâse; il éclate enfin, ah s'écria t-il, c'est trop souffrir!.... en disant ces paroles il porte la main sur son épée, dans cet instant il entend les portes du Temple s'ébranler et s'ouvrir.... plusieurs étrangers guidés par la curiosité viennent voir le tombeau; ils entrent, et Sainville éperdu s'échappe précipitamment et dispaeroit. A peine sorti de l'église il frémit en pensant à l'attentat qu'il venoit de méditer; la fraîcheur de l'air, l'aspect et la clarté des cieux donnèrent subitement un autre tour à ses idées, et il ne sentit

plus au fond de son ame que de la consternation et des remords.

Cependant ayant terminé avec succès la mission dont il étoit chargé, il partit pour retourner à Paris. Sur la route de Douvres la voiture cassa, et il fut obligé de coucher à Canterbury. La poste partant ce soir même, il écrivit rapidement au Baron ce qui suit.

„ Je reviens, je serai sous peu de jours
 „ à Paris, et vous me reverrez plus malheu-
 „ reux que je ne le fus jamais ! farouche,
 „ désespéré, odieux à moi même, cette pas-
 „ sion qui m'étoit si chère, maintenant fait
 „ mon supplice ; elle me consume, et n'est
 „ plus qu'une fureur insensée : ah ! si j'avois
 „ pu prévoir les tourmens qu'elle me cause
 „ que n'eussai je pas fait pour m'y sous-
 „ traire ! ... l'être le plus infortuné à finon
 „ des espérances, dumoins quelques projets ;
 „ pour moi je n'en ai point, et je suis
 „ même réduit à cette anxiété cruelle de ne
 „ plus savoir ce que je dois desirer pour
 „ être moins à plaindre. Il n'est que trop
 „ vrai que Lady Clarendon ne pouroit se
 „ remarier sans dégrader son caractère, elle

„ a fait un serment insensé, mais préjugés
 „ à part, elle ne pourroit le trahir sans se
 „ couvrir à la fois de blâme et de ridicule.
 „ Son action est consacrée par le *monument*
 „ même, par la curiosité de tous les étran-
 „ gers, par des tableaux, des estampes, et
 „ surtout par l'admiration publique, ou du-
 „ moins, ce qui est à peu près la même
 „ chose, par l'étonnement de tous ceux qui
 „ savent son histoire. Puis je desirer que
 „ cet objet que j'idolâtre, cet objet si supé-
 „ rieur à son sexe, quitte ce rang suprême
 „ où la nature et le sort l'ont placée, pour
 „ se ranger dans la classe nombreuse des
 „ femmes foibles et légères? non, après ce
 „ que j'ai vu! après tout ce que je
 „ viens d'entendre, j'aimerois mieux à présent
 „ qu'elle fut ma maitresse que ma femme....
 „ Peut-être au fond du cœur gémit elle de
 „ l'engagement qui nous sépare, peut-être ne
 „ seroit il pas impossible de la séduire....
 „ ah! c'est un art qu'elle m'a fait oublier!..
 „ timide, subjugué près d'elle sur tout, je
 „ n'ose espérer, et je ne fais que l'adorer,
 „ la craindre, et lui obéir. D'ailleurs se
 „ pardonneroit elle une foiblesse? non ja-
 „ mais, elle voudroit l'expier en me sacri-
 „ fiant, elle fuirait, je la perdrois sans

„retour, oui sans doute la vertu me coûte
„moins de peines que ne m'en causeroient
„ses remords... cependant renoncer à elle,
„à son amour, je ne le puis!... mais dites
„moi mon cher Vercœur pensez vous qu'il
„existe sur la terre un être que l'on puisse
„comparer à Constance? jeunette, beauté
„ravissante, esprit, sensibilité, talens en-
„chanteurs, elle possède tout, voilà l'objet
„que j'aime.... son époux ne vit plus, je
„suis libre, son cœur est touché de mes
„sentimens, oui... profondément touché...
„j'en suis certain.... et jamais nous ne se-
„rons l'un à l'autre! jamais!... je ne puis
„vivre dans l'état où je suis, je m'éteins,
„je me meurs.... ô qu'ils sont heureux
„ceux mêmes qui privés du bonheur, peu-
„vent former des desirs et se livrer aux rê-
„ves séduisans d'une imagination embrasée
„par l'amour!... nulle supposition ne peut
„m'offrir l'image de la félicité.... je ne
„puis fixer mes desirs. Tantôt une langueur
„insupportable, m'acable et m'anéantit, tan-
„tôt mon ame agitée en tous sens, éprouve
„une rapide succession de mouvemens vio-
„lens et contraires.... où es tu, que fais
„tu, tandis que ton malheureux ami livré
„à lui même se consume en vains regrets?

„tu jouis d'une douce tranquillité!... Cons-
„tance dans la retraite est heureuse, paisible!
„et moi, en proie aux plus mortelles peines,
„je gémis et je souffre seul, tout m'aban-
„donne.... hélas qui pourroit me plaindre,
„si je ne puis moi même donner une idée
„des maux que je ressens! Adieu, mon cher
„Vercell, je ne fais si vous recevrez cette
„lettre avant de me revoir, mais je n'ai pu
„résister au désir de vous écrire.... autre-
„fois je soulageois mon cœur en vous con-
„fiant ses peines, aujourd'hui le détail en
„est si cruel que je ne le puis faire sans
„aggraver encore une douleur que nulle
„consolation humaine ne sauroit adoucir
„désormais. Adieu, je partirai demain avec
„le jour, ma voiture est cassée je suis obligé
„de passer ici cette nuit... quelle nuit!...
„je pense avec effroi que la mer me sépare
„de tout ce qui m'est cher et cependant
„bientôt!... ah! mon ami je suis le plus
„malheureux.... Adieu... le vent s'élève
„la pluie coule en torrens sur mes vitres,
„un orage se prépare!... et demain je re-
„passerai la mer!... je n'entrevois qu'un
„seul terme à mes maux... ah! puisse du-
„rer la Tempête, adieu.”

Sainville fit mettre sur le champ cette lettre à la poste, ensuite accablé de lassitude, il se coucha. Mais uniquement occupé du projet le plus étrange et le plus triste, il ne put goûter un instant de repos. Il se leva avec le jour, il envoya aussitôt chercher des chevaux de poste, et partit sans délai. Il arrive à Douvres et s'embarque quoique les vents fussent contraires. Bientôt le vent redouble avec violence, le ciel s'obscurcit et la plus terrible tempête se déclare.

Sainville considéra d'abord ce spectacle nouveau pour lui avec autant de sang froid que de curiosité, mais le danger devenant pressant, le souvenir de Constance vint troubler son imagination: quoi dit il, faut il, périr obscurément loin d'elle!... mourir sans la revoir!... la laisser dans l'ignorance du sacrifice que je méditois!.... elle ne saura donc jamais tout ce que je voulois faire pour elle!... je ne serai pas regretté comme j'aurois pu l'être!... cette dernière idée lui parut affreuse, et elle fit envisager la mort avec un effroi douloureux au même homme qui peu de jours auparavant avoit conçu le dessein désespéré de s'arracher la vie.

Enfin le vent s'appaise, la mer se calme et la Tempête se dissipe entièrement. Sainville découvre la terre avec transport, ô Constance! s'écriait il, je vous reverai donc encore!... à ces mots des pleurs s'échappent malgré lui de ses yeux; c'est ainsi qu'une passion impérieuse tantôt amollissant son caractère, tantôt redoublant son énergie, le transforme et le gouverne. Il n'est plus lui même, ses vertus ou ses égaremens, son courage, ou sa foiblesse ne sont plus que l'ouvrage de l'amour.

Cependant il débarque à Calais, et sans s'arrêter il continue sa route; il fut d'abord directement à Versailles pour y rendre compte de sa mission, ensuite il en partit sans délai: arrivé à Paris, il envoya chez le Baron qui vint peu de tems après. Ils se revirent avec attendrissement, mais Sainville évita toute explication. Le Baron ayant terminé son affaire lui demanda s'il comptoit retourner bientôt en Languedoc. Oui répondit Sainville en soupirant, et je partirai demain matin; tant mieux reprit le Baron, je suis libre et je vous suivrai. Mon ami dit Sainville à quel point je vous suis à charge!... il s'arrêta; un affreux ser-

rement de cœur lui coupa la parole. Il fit quelques pas, et fut s'appuyer sur une cheminée : le Baron frappé et profondément touché de la mélancolie et de l'altération qu'il remarquoit dans toute la personne, n'osa répondre, voulant éviter de l'attendrir; il se promena un moment en gardant le silence, ensuite se rapprochant, à quelle heure partirons nous ? lui dit il — à celle qui vous conviendra — eh bien avec le jour — j'y consens. — Je vais donner quelques ordres à mes gens, et je reviendrai passer la nuit ici ; j'ai plusieurs lettres à écrire, je m'établirai dans votre cabinet et ce sera moi qui vous réveillerai. Sainville pour toute réponse prit la main de son ami, et la serra affectueusement dans les siennes. Le Baron le quitta afin d'aller donner les ordres nécessaires à leur départ. Quand il fut parti, Sainville appella Monsieur Renaud et lui dit : vous ne viendrez point avec moi, il faut que vous partiez demain à la pointe du jour pour Toulon. Voilà une lettre adressée à Monsieur Herbert Banquier qui vous logera, et vous fournira l'argent dont vous aurez besoin. Tout ceci est un fort grand secret, et même pour le Baron; comme il va revenir, je n'ai pas le tems de

vous en dire davantage, mais ce soir je vous écrirai en quoi vous pouvez m'être utile. Allez, vous aurez ce papier avant votre départ. Monsieur Renaud sortit, et Sainville joignant et levant douloureusement les mains vers le ciel, tous les ordres sont donnés ! s'écria-t-il, et dans un mois mon sort sera fixé sans retour !... ah ! Constance ! un mot, un seul mot de votre bouche pourroit encore !.... mais non ce dessein funeste doit s'accomplir, je n'y puis penser qu'en frémissant, et cependant je persiste !... oui, une invisible main me pousse et m'entraîne, et malgré cet affreux pressentiment qui me glace, je cède à ma destinée !

Le Baron qui survint, interrompit ces tristes réflexions : Sainville se mit dans son lit, et quand son ami l'eut quitté, il écrivit à Monsieur Renaud et lui fit remettre sa lettre sur le champ.

A la pointe du jour Sainville se leva, et passant dans le cabinet du Baron, il le trouva tout habillé, couché dans un fauteuil et profondément endormi. Sainville s'arrêta en silence et après l'avoir considéré quelques momens avec attendrissement, il

s'assit près de lui, et passa plus d'une heure dans cette situation sans pouvoir se résoudre à troubler son sommeil. Enfin le Baron étendant les bras et se frottant les yeux se réveille, et voit avec une surprise extrême Sainville à côté de lui; eh quelle heure est il donc? s'écria-t-il — quoi! mon cher Verceil, vous ne vous êtes point couché? — non je vous l'ai dit, j'avois des lettres à écrire. — Des lettres, où sont elles ces lettres? — vous êtes bien pressant... — et vous avez passé la nuit dans ce fauteuil! — oui pour être tout prêt avant le jour, et je m'endors quand il faut partir. Mais partons, ne différons plus. En disant ces paroles, il se leve, et sort du cabinet, Sainville le suit, on appelle les domestiques, tout est prêt, on monte en voiture et l'on part. Le Baron qui depuis vingt quatre heures n'avoit pas encore osé prononcer le nom de Constance; hazarde enfin de parler d'elle. Vous allez donc la revoir dit-il, et pour ne vous en plus séparer. A ces mots Sainville frissonna, mais se remettant aussitôt de ce trouble subit, oui reprit-il dans deux jours, je reverai Constance et je pense avec plaisir que ma présence et mes discours dissiperont l'inquiétude que mes dernières lettres ont

pu lui causer. — Mon ami, si vous êtes raisonnable, que nous serons heureux; tous les trois réunis, toujours ensemble... cette idée vous attendrit, je le vois.... ah! du moins interrompit Sainville ne me parlez plus de bonheur!.... ni d'avenir!.... les malheureux portent sur l'avenir un oeil indifférent, eh quelles peines pourrois je y prévoir qui fussent comparables!.... mais laissons cet entretien. A ces mots baissant une des glaces, il avança la tête hors de la portière, dérochant ainsi son visage à l'examen de son ami, et il resta près d'un quart d'heure dans cette attitude. Le Baron soupira et garda le silence. Cependant, Sainville faisant un effort sur lui même releva la conversation, mais il ne parla que des choses les plus indifférentes, et ce fut avec une distraction et une tristesse qui ne firent qu'augmenter l'inquiétude du Baron. Le jour suivant se passa à peu près de la sorte, et Sainville parut même encore plus accablé; à mesure qu'il se rapprochoit de Constance il sentoit accroître l'affreux chagrin dont il étoit tourmenté, et la contrainte aigrissoit encore son désespoir.

Enfin on arrive ; en entrant dans l'avenue qui conduisoit au château, le Baron dit à son ami : ne voulez vous pas aller sur le champ chez Constance ? Sainville ne répondit que par un signe de tête, il étoit trop ému pour pouvoir parler, eh bien, reprit le Baron, je vais descendre ici, j'irai au château, et je vous y attendrai pour dîner. A ces mots, il fit arrêter la voiture et après avoir serré la main de son ami il le quitta tristement. Lorsque Sainville fut seul, il rassembla le peu de forces qui lui restoient pour se préparer à une entrevue qu'il désiroit et redoutoit également. Mais quand il aperçut la maison de Constance, un sentiment inexprimable mêlé d'émotion, de douleur et de saisissement le fit tout à coup fondre en larmes ! c'est envain qu'il veut se vaincre et se raisonner, un tremblement universel agite tout son corps, il lui semble qu'il sent au fond de son cœur se r'ouvrir une blessure mortelle !... cependant ce cœur infortuné palpite de joie, et il ne peut ni démêler, ni concevoir les mouvemens contraires qu'il éprouve. Enfin il touche à la terrasse de Lady Clarendon, il essuie à la hâte son visage baigné de pleurs, la voiture s'arrête, il en descend avec précipitation ;

une voix qu'il ne peut méconnoître se fait entendre et retentit jusqu'au fond de son ame, il s'élance vers la maison, la porte s'ouvre, hors de lui même il franchit rapidement une petite cour et il se trouve aux pieds de Lady Clarendon. Ils furent l'un et l'autre quelques momens sans pouvoir proférer une seule parole, un égal faiblissement les forçoit au silence. Sainville serroit dans ses mains, les mains de Constance en la regardant fixément; pour elle, debout et immobile, frappée du cruel changement de la figure de Sainville, elle le considéroit avec douleur, et des larmes qu'elle ne pouvoit retenir tomboient doucement sans qu'elle s'en aperçut sur les mains de son amant... cependant, sentant que ses forces étoient prêtes à l'abandonner elle s'assit, et d'une voix entrecoupée, nous voilà donc réunis dit elle, ah! ne vous éloignez plus de moi!.... ce peu de mots ranima tous les chagrins secrets de Sainville, il leva les yeux au ciel et ne répondit rien. Je suis tranquille maintenant reprit elle je vous vois, ... mais ces lettres dattées d'Angleterre!... qu'elles m'ont causé de peines! ce cruel voyage dit Sainville a su fixer enfin toutes mes incertitudes. — Hélas vous

avez pu voir vous même quel obstacle invincible nous sépare, que dumoins l'amitié, ... — l'amitié! ... non, non vous concevez encore une autre espérance. *Le tems, une nouvelle chaîne,* pourront changer mon cœur, ne l'avez vous pas prévu, ne me l'avez vous pas dit? le ton rempli d'amertume avec lequel Sainville prononça ces paroles fit soupirer Lady Clarendon. Ah! reprit elle, que je me reproche d'avoir pu vous causer une peine aussi vive! je me suis trop pressée, vous n'étiez point encore en état d'écouter paisiblement la vérité. — Ainsi donc vous persistez dans cette opinion? — Je ne vous tromperai jamais au risque même de vous affliger. Hélas je ne doute pas de la sincérité de vos sentimens, mais j'ose attendre du tems l'effet inévitable qu'il produit sur tous les cœurs. Il suffit s'écria Sainville ah! ... si vous pouviez concevoir tout l'excès de votre barbarie! ... vous ne pouviez m'offrir qu'un seul dédomagement... oui si je vous eusse vu l'opinion que vous deviez avoir de mes sentimens, je serois sans doute mille fois moins malheureux... vous connoîtrez votre injustice, ... mais trop tard. A ces mots Sainville s'arrêta, et Lady Clarendon accablée par ces cruels reproches fut

un moment sans répondre. Ensuite levant sur Sainville des yeux baignés de pleurs, il est vrai dit elle, je n'ai rien fait pour vous, et toutes vos peines sont mon ouvrage, tel est mon sort ! et pour que rien ne manque à sa rigueur vous m'accusez d'ingratitude ! d'ingratitude ? reprit vivement Sainville, ah ciel pourriez vous le penser ! hélas ! je me plains de ma destinée et non de vous. — Oui, avant de vous connoître j'aimai, j'immolai tout à l'amour.... et maintenant je sacrifierois tout à l'amitié. Que dites vous ? interrompit Sainville, grand dieu ! se pourroit il !... ah ! Constance !... s'il falloit pour me rendre à la vie... je n'ose achever... votre ami, votre malheureux ami, mourant à vos pieds, obtiendrait il le sacrifice d'un serment téméraire et vain ?... vous craignez l'éclat d'un nouvel engagement, mais un lien secret pourroit assurer la félicité de ma vie... les momens nous sont chers, oui... plus que vous ne pensez !... j'ose encore embrasser vos genoux pour vous conjurer de prononcer sur mon sort, mais songez y, c'est pour la dernière fois. Eh quoi s'écria Constance c'est en revenant de Londres que vous reprenez une telle espérance !... c'est en revenant des lieux où tout vous a parlé du

devoir qui nous sépare, où vous avez suivi toutes mes traces... ah! je n'en doute pas vous l'avez lu ce serment malheureux, ces caractères ineffaçables! ce Temple, ce Tombeau, tous ces objets terribles doivent être présens à votre souvenir comme ils le sont au mien!... avec quelle force ne se retraceroient ils pas à votre imagination si vous me voyez trahir un engagement si solennel! ils vous poursuivroient au pied de l'autel où vous recevriez cette main parjure, cette même main qui grava sur le marbre!.... je ne puis supporter cette idée!... infensé que vous êtes! peuseriez vous qu'en me déshonorant; en me livrant aux plus affreux remords une ombre de bonheur put exister pour vous?... c'en est assez interrompit Sainville, pardonnez moi cette dernière tentative... oui la dernière!... je ne combattrai plus vos raisons, chaque jour semble vous en fournir de nouvelles. Voilà donc les progrès que j'ai faits sur votre cœur!... mais je ne me plains point, mon parti est pris; ... et ce n'est pas de ce moment. En prononçant ces dernières paroles, Sainville qui étoit resté aux genoux de Lady Clarendon, se releva et d'un air sombre, s'assit à côté d'elle; Il cessa de parler, l'abbattement

et la consternation se peignoient sur son visage, et ses yeux errans et distraits ne rencontrèrent plus les regards de Constance. Pour elle, combattue par l'amour, la raison et le devoir, elle étoit trop absorbée dans sa douleur pour qu'il lui fut possible d'observer son malheureux amant; elle desiroit même qu'il la laissât seule, afin de pouvoir gémir et pleurer sans contrainte. Après quelques instans d'un profond silence, Sainville encore plus gêné et plus embarrassé qu'elle, se décide à terminer cette première entrevue et prend enfin le parti de la quitter, il s'arrache d'auprès d'elle en soupirant et la laisse presque aussi à plaindre que lui.

Il arrive au château, le Baron l'attendoit pour se mettre à table; Sainville déclare qu'il ne dinera point et court s'enfermer dans sa chambre. Le pauvre Baron s'afflige et s'alarme, il avoit espéré que Lady Clarendon calmeroit aisément les vives agitations d'un cœur sur lequel elle avoit tant d'empire, mais voyant son ami plus sombre et plus farouche que jamais, il commença à s'inquiéter sérieusement. Il n'ose aller chez lui, il rode autour de son appartement, il touffe, il fait entendre sa voix, il se flatte

qu'on ouvrira la porte, mais tous les soins sont superflus; enfin au lieu de retourner dans sa chambre il s'établit dans le salon afin d'être plus près de Sainville. Sur les quatre heures Roger passa dans le salon, il tenoit d'une main une écuelle et de l'autre un paquet de plumes. Le Baron l'arrête, Roger où allez vous? — Monsieur le Marquis a demandé des plumes, et je lui porte un bouillon. — Comment? — il n'a rien pris du jour, et tout en lui donnant ces plumes je l'engagerois... — Ah! oui, tâchez qu'il prenne ce bouillon et vous repasserez par ici..., — je viens de lui parler, mon dieu comme il est *havré* et changé... — et il va écrire? — Oui. Cependant rien ne presse car la poste ne part que lundi. — Allez Roger, allez lui faire prendre ce bouillon. Au bout d'un moment Roger revint, eh bien, eh bien! dit le Baron, le bon Roger pour toute réponse montra d'un air triomphant l'écuelle vuide, ce qui fit un extrême plaisir au Baron qui depuis deux heures étoit tourmenté par des idées noires et confuses qu'il vouloit vainement écarter de son imagination.

Au déclin du jour Sainville sortit enfin de sa chambre et vint trouver son ami.

Son visage étoit pâle et défait, les yeux rouges et éteints, sa voix excessivement faible, cependant il avoit dans sa physionomie et dans ses manières quelque chose de tendre et d'affectueux qui parut au Baron d'un bon augure. En effet les douleurs violentes et dangereuses aigrissent et rendent farouches, et en général ce n'est que lorsqu'elles s'affoiblissent que le cœur peut se rouvrir à la sensibilité. Sainville s'approchant du Baron lui fit quelques excuses de l'avoir laissé seul si longtems, et sur la nécessité où il se trouvoit de sortir encore. Mais, reprit le Baron, vous reviendrez souper? Non répondit Sainville, je suis très fatigué et je me coucherai de fort bonne heure. — Nous ne causerons donc pas ce soir? — Non, mon cher Verceil et je vous demande en grace de ne me point attendre; d'ailleurs vous n'entendrez pas ma voiture, je reviendrai à pied, et j'irai sur le champ dans ma chambre. — Eh bien! vous savez comme je dors dans un fauteuil je vous attendrai dans votre cabinet. — Non je vous en conjure. Nous veillerions et réellement j'ai grand besoin de repos, et vous aussi mon ami, car depuis quelques jours vous avez si peu dormi!... — Allons je me rends,

je ne souperai pas non plus, et je me coucherai à neuf heures. Mais demain nous déjeunerons ensemble... ah! dans le petit bois, cela seroit charmant qu'en dites vous? — Mon cher Baron!... demain!... — à quelle heure vous levez vous? — hélas avant vous sûrement!... il faut que je vous quitte mon ami, la nuit est tout à fait tombée... — et que vous fait la nuit?... — Constance m'attend... allons, l'instant approche... adieu donc mon cher Verceil... adieu. Sainville parloit avec tant d'émotion que le Baron ne pouvoit recueillir que quelques mots décousus qu'il avoit peine à comprendre. Les deux amis étoient sans lumière, la nuit les avoit surpris et l'obscurité répandue dans le salon favorisoit Sainville en déroband au Baron une partie du trouble et de l'agitation qu'il éprouvoit. Enfin Sainville se lève et pressant fortement contre sa poitrine la main de son ami il répète encore *Adieu*, ensuite il s'échape brusquement.

Le Baron surpris, ému sans savoir pourquoi, reste quelques momens immobile à sa place. L'accent plaintif de ce dernier *Adieu* frappe encore son oreille, un pressentiment confus l'intimide et le glace! dans cet ins-

tant Roger survient avec de la lumière, où est Sainville, s'écrie le Baron, d'un air égaré? — il vient de monter en voiture — où va-t il? — à la chaumière. — En êtes vous sur — très sur; je l'ai vu partir et j'ai entendu donner l'ordre au cocher. A ces mots le Baron respire, certain que Sainville est chez Constance il se rassure et la sombre terreur se dissipe. Il monte dans sa chambre, il veut s'occuper, il prend un livre, mais une insurmontable distraction le rend absolument incapable de s'appliquer à rien, enfin il se décide à se mettre dans son lit sans avoir l'espérance d'y trouver le sommeil.

S'il est dans le cours de la vie tant d'écueils pour la sagesse, il s'y rencontre aussi quelquefois un heureux enchainement de circonstances qui conduit naturellement à l'oubli de soi même et aux actions les plus généreuses; il y a dans les routes de la vertu ainsi que dans celles qui lui sont contraires, un certain point où l'on se trouve engagé si fortement qu'il n'est plus possible de rétrograder, l'amour propre devenu un sentiment sublime y retient autant que les principes; le caractère s'élève, l'âme s'ag-

grandit, l'esprit s'étend; dans cette course fortunée, plus on avance et moins on éprouve de lassitude; on marchoit d'abord, bientôt on s'élance, on est entraîné par un charme délicieux, celui de sentir à chaque pas ses forces, ses facultés s'accroître. Le Baron de Verceil n'avoit pas naturellement un grand caractère; son attachement pour Sainville quoique solide et tendre ne fut néanmoins pendant longtems qu'un sentiment ordinaire, il ne considéra d'abord son amour pour Constance que comme une intrigue amusante, mais lorsqu'il fut assuré que cette passion feroit le destin et le malheur de sa vie, l'inquiétude et la compassion qu'il éprouva, rendirent son amitié pour lui plus profonde; il s'engagea peu à peu et naturellement à une espèce de dévouement qui bientôt n'eut plus de bornes; il perdit toute sa susceptibilité, (car on n'a de l'exigence que lorsqu'on aime faiblement,) il ne calculoit plus les sacrifices, il les faisoit sans effort, et ne les comptoit plus, enfin trouvant dans ses propres sentimens le gage assuré d'une vive reconnoissance, il n'en desiroit jamais les démonstrations, et il devint un ami sublime.

Cependant Sainville arriva chez Constance, on lui dit qu'elle étoit sur sa terrasse et il y fut aussitôt. La beauté de la nuit, le clair de lune, le parfum des roses naissantes et de l'aubépine, la saison, l'heure, tout rappelle à Sainville un souvenir à la fois enchanteur et douloureux ! c'est ici, c'est à la douce clarté qui le guide maintenant, c'est à travers ces fleurs dont l'air est embaumé, qu'il a vu Constance pour la première fois, (a) c'est ici qu'il conçut le vain espoir d'un bonheur détruit sans retour !... à chaque pas une sensation délicieuse lui retrace tout ce qu'il a perdu, il tremble, il soupire, un charme invincible enivre ses sens, tandis que son ame déchirée se livre aux plus cuisans regrets l'espérance est éteinte, l'illusion est dissipée, et ce sentiment de plaisir et de volupté qu'il éprouve encore n'est pour lui qu'un tourment de plus.

Il avance il aperçoit Constance assise sur un banc de gazon, elle avoit la tête panchée et appuyée sur une de ses mains, ses beaux cheveux tomboient en désordre sur cette main et couvroient une partie de

(a) c'est à dire sans chapeau et sans voile.

son bras, elle paroissoit rêver profondément, les yeux étoient baissés, et le reflet de la lune en pâlisant son visage rendoit sa physionomie plus intéressante. A travers la mélancolie qui sembloit l'absorber, on voyoit encore briller sur son front l'inaltérable sérénité d'une ame pure; ce divin caractère donnoit à sa tristesse profonde une expression céleste, et sa figure en même tems noble, tranquille et touchante, n'offrit jamais aux yeux même de son amant tant de graces et tant de charmes réunis. Il s'arrête.... Il la contemple... un soupir échapé du fond de son cœur fait tressaillir Constance, surprise et saisie elle tourne la tête, aperçoit Sainville et pousse un cri perçant... eh quoi, dit il, c'est moi qui vous cause une frayeur si vive!.. — je ne vous attendois pas, je rêvois, je me croyois seule... mais par quel hazard venez vous me voir si tard, avez vous quelque chose de nouveau à me dire? — *de nouveau!* non — j'espérois que vous reviendriez encore dans la journée — j'avois des lettres à écrire. — Des lettres! aujourd'hui!... je ne fais, mais vous avez un air mystérieux qui m'inquiète. — Je vous proteste que j'ai eu beaucoup d'affaires... la nuit est venue... et

je voulois vous revoir encore une fois!... —
il faudra bientôt nous quitter... ah ciel!
reprit Sainville, en joignant les mains avec
l'expression la plus douloureuse. Mais qu'a-
vez vous donc, dit, Constance? ah! regardez
où nous sommes! s'écria Sainville... vous
étiez là... il y a un an!... j'étois derrière
cette haie.... à cette même heure je vis
pour la première fois ce visage adoré! que
j'étois heureux alors! je vous voyois et j'o-
fois espérer....! depuis cette époque ma vie
entière s'est écoulée, car exister sans projets
et sans espérance ce n'est plus vivre.... et
vous êtes paisible! et tant d'amour n'a pu
dans aucun moment ébranler vos résolu-
tions!.... vous m'avez rejeté sans effort
comme sans pitié.... non je n'appellerai
point cette inflexible cruauté, je n'y
vois que de l'antipathie, je vous suis
odieux... ah! Constance! poursuivit il en
se jettant à ses pieds, si du moins vous m'eus-
siez dit une seule fois que vous gémissiez au
fond de l'âme de la superstition qui s'oppose
à mon bonheur!... si vous m'aimez que vous
serez coupable!... ô parlez moi, laissez
moi lire dans votre cœur... un mot, un
seul mot peut changer mon sort ou m'a-
mour tous les sacrifices... Sainville parloit

avec une véhémence qui troubla tellement Constance qu'elle se leva brusquement, comme si elle eut voulu fuir et s'échaper. Ce mouvement irrita Sainville, il se releva en disant : il ne vous manquoit plus que de me craindre... qui moi ! reprit Constance, non jamais... — enfin vous ne serez plus importunée par de vaines sollicitations... il faut s'arracher de ce lieu si dangereux pour moi, oui, il le faut !... — mais demain nous nous reverrons, venez de bonne heure, et je m'engage à passer la journée entière avec vous. A ces mots Sainville parut rêver un moment, ensuite rassemblant toutes ses forces, il saisit une des mains de Lady Clarendon, il l'approcha de sa bouche, mais il la laissa retomber aussitôt et se retournant impétueusement il s'éloigna avec rapidité. Quand il fut au bout de la terrasse il s'arrêta en s'appuyant contre un arbre, quoi ! dit-il, c'en est donc fait !... mais il en est tems encore... découvrons lui mon projet, son cœur s'attendrira peut être, d'un mot elle pourroit... je ne balance plus. En prononçant ces mots, il retourne précipitamment sur ses pas, il arrive au banc de gazon, mais il n'y retrouve plus Constance. Il fixe un instant d'un oeil sombre la place qu'elle

voit occupée, ensuite la fureur succédant à la consternation, allons, s'écria-t-il, allons, il faut céder au sort, il faut remplir sa destinée. Comme il parloit encore, Tompson s'avança près de lui, il tenoit une lanterne et venoit pour l'éclairer et le reconduire. Sainville éperdu et tremblant le suit en silence; un valet de chambre attend Sainville à la porte de la maison, le moment où il fallut passer le seuil de cette porte ne fut pas un des moins douloureux d'une journée si cruelle; enfin près de l'entrée du petit bois Sainville trouve un carrosse attelé de six chevaux de poste, on ouvre la portière et le malheureux Sainville se jette dans la voiture qui part aussitôt.

Cependant vers les six heures du matin le Baron sortit de sa chambre avec l'intention d'aller chez son ami, il rencontra Roger dont la physionomie triste et chagrine le frappa; Sainville est-il éveillé, dit le Baron? éveillé, reprit Roger! il est parti hier au soir. — ô ciel! parti!... — oui parti je ne l'ai su qu'après vous avoir quitté, mais le secret m'étoit recommandé si formellement... — Sainville est parti! et qui l'a suivi? où est-il allé? — je l'ignore.

Cette lettre peut être vous en instruira...
 Eh! donnez donc, s'écria le Baron; à ces mots
 il prit la lettre et r'entrant précipitamment
 dans sa chambre il ouvrit une enveloppe qui
 renfermoit deux lettres, l'une pour Lady
 Clarendon et l'autre pour lui, la sienne étoit
 conçue dans ces termes,

„ Je pars mon cher Verceil, je prens
 „ le seul parti qui puisse rendre à mon cœur
 „ quelqu'ombre de tranquillité. En quittant
 „ Paris, je n'avois point encore de projet ar-
 „ rêté, *un dernier entretien* a fixé toutes mes
 „ irrésolutions. Je vais chercher dans une
 „ dissipation nouvelle des distractions qui
 „ calmeront peut être une agitation dont il
 „ ne m'est plus possible de supporter la vio-
 „ lence.... Mon absence ne sera pas très
 „ longue. Vous me reverrez avant six mois...
 „ ce projet m'occupe depuis longtems, et
 „ lui seul étoit la cause secrète de l'état où
 „ vous m'avez vu!... ainsi je me flatte que
 „ cette explication pourra dissiper vos inquié-
 „ tudes. Je vous ai fait un mystère de mon
 „ voyage, ne doutant pas que vous n'eussiez
 „ voulu me suivre, et je fais tout ce qui
 „ m'est cher!... vous me parleriez d'un ob-
 „ jet dont je ne pourois entendre prononcer

„le nom sans retomber peut être dans un
 „égarement dangereux et funeste... ah! je
 „n'entreprendrai jamais de la bannir de
 „mon souvenir, mais dans cet instant je
 „veux éviter un sujet d'entretien qui ne
 „feroit que renouveler et qu'aigrir encore
 „mes chagrins. Communiquez lui cette
 „lettre mon ami, et portez lui vous même
 „celle que je lui adresse. Permettez moi
 „l'un et l'autre de vous cacher encore dans
 „quels lieux ma destinée me conduit. Je
 „vous le répète je crains la fidèle amitié
 „qui sans doute viendrait m'y chercher.
 „Que les tems sont changés, mon cher Ver-
 „ceil! c'est moi qui évite des lieux si chers!
 „je m'éloigne, je renonce à tout!... oui à
 „tout. Adieu parlez de moi quelquefois...
 „dites lui du moins que l'excès d'un amour
 „si tendre, méritoit peut être un autre sort.

„Adressez vos lettres à Monsieur Re-
 „naud, chez Monsieur Herbert Banquier à
 „Toulon. Adieu mon cher Verceil...
 „hélas adieu.”

Cette lettre dont le ton étoit si modéré
 calma presque entièrement les craintes du Ba-
 ron, il lui sembla qu'elle expliquoit parfai-

tement toutes les singularités qu'il avoit remarqué dans la conduite de Sainville, et quoique son départ le toucha vivement, les raisons qu'il en donnoit lui parurent si vraisemblables que plus il y réfléchissoit et plus il y trouvoit des motifs de consolation. Il se pressa de sortir, afin de s'acquitter promptement de la commission de son ami et il fut sur le champ chez Lady Clarendon. Malgré toutes les préparations qu'il employa, elle n'apprit la nouvelle du départ de Sainville qu'avec un extrême saisissement. Cependant la lecture des deux lettres et les discours du Baron parvinrent à calmer un peu ses vives inquiétudes, mais elle fut le reste du jour absorbée dans une profonde mélancolie, et poursuivie par les plus tristes pressentimens. Le Baron ne la quitta que vers le soir.

Les infortunés sont comme les malades dont les maux s'aggravent encore au déclin du jour. Ce silence, ce calme profond de la nuit semblent contraster d'une manière frappante avec l'agitation tumultueuse d'un cœur déchiré par les passions. Constance aussitôt que le Baron l'eut quittée sentit tous ses chagrins s'accroître, elle passa sur sa

terrasse, elle tenoit la lettre de Sainville dont chaque mot s'étoit déjà gravé dans son souvenir, elle l'arrosait de larmes;... l'infortuné! dit elle, où est il maintenant? il poursuit sans doute son voyage, et chaque minute l'éloigne de moi... il gémit et je le fais dumoins, mais hélas mes regrets et mes pleurs sont perdus pour lui!.... dans cet instant où toute la nature paroît ensevelie dans le repos, nous veillons seuls, et c'est pour souffrir... nous éprouvons les mêmes sentimens et c'est en vain que nos ames s'élancent l'une vers l'autre et sont unies par une si douce sympathie!... la séparation produite par la mort ne seroit ni plus cruelle ni plus absolue! si je cessois d'exister, mon ame ne pourroit s'épancher dans la sienne, eh! ne me suis je pas privée volontairement de ce bonheur!... Rompre ce lien chéri d'une intime communication, c'est dénouer le nœud qui retient à la vie... aimer et se taire toujours, c'est le silence affreux de la tombe!... ô Sainville devois je te laisser partir!.... tu m'en avois dit assez sur tes projets pour m'éclairer, j'aurois du les pénétrer, j'aurois du te retenir!.... Mais ne puis je pas le rappeler?... Si son bonheur, si sa vie peut être en dé-

pend... ah! s'il étoit vrai, il n'existeroit plus pour moi qu'un devoir, celui de lui tout sacrifier... cependant si jamais j'osois me démentir, la reconnoissance peut être me conserveroit son estime, mais il faudroit renoncer à son admiration, et l'amour peut il s'en passer, ou peut il perdre un tel sentiment sans s'altérer et s'affoiblir? ... à ces mots Lady Clarendon poussant un profond soupir leva vers le ciel des yeux inondés de pleurs..... La nuit étoit calme, et les cieux parsemés d'étoiles brillantes fixèrent les regards de Constance; cette contemplation si douce, en réveillant en elle des idées religieuses rendit insensiblement les pensées moins distinctes; car l'ame en s'élevant à de sublimes méditations semble dédaigner le langage habituel, les conceptions ne sont plus que des images, elle aime à se perdre dans un vague indéfini, à sentir confusément que nulle expression ne pouroit peindre ce qu'elle éprouve.

Après une longue rêverie Constance joignant les mains avec un mouvement passionné, être suprême, s'écriat-elle, ô toi, qui malgré ma faiblesse as daigné jusqu'ici me conserver l'innocence, ne permets pas que

je perde un bien si précieux ; en formant un vœu téméraire j'osai compter sur mes forces, je m'abusai, mais cette erreur vint moins de la présomption que du sentiment ; ... j'ai souffert tous les maux que la sensibilité peut produire, cependant je ne me plains point de ma destinée, ma vie fut pure, mon ame peut sans terreur s'élever jusqu'à toi ! ... les passions ne sont que des orages passagers, vaincre ses penchans ce n'est qu'anticiper sur les droits du tems qui doit les détruire ; il affoiblit les plus profondes douleurs, et ne laisse subsister au fond du cœur humain que la trace ineffaçable des remords. O préserve moi de ce supplice affreux ! si la reconnaissance, la pitié, l'amour, doivent l'emporter sur mes résolutions, si je suis trop foible pour résister à tant de sentimens réunis, que la tombe soit mon refuge, et que j'y descende avant de me souiller !

Cette prière faite avec la ferveur la plus touchante répandit un calme délicieux dans l'ame de Constance ; elle se crut exaucée ; elle jeta les yeux sur l'avenir avec moins de trouble, et sa piété lui rendit toute la sérénité de la vertu.

Elle reçut le lendemain à son réveil une nouvelle lettre de Sainville, elle l'ouvrit avec une joie mêlée d'inquiétude, mais cette lettre étoit aussi raisonnable que passionnée, et Constance y trouva tout ce qui pouvoit en même tems l'attendrir et la rassurer. Elle envoya chercher le Baron pour lui montrer la lettre de Sainville; ils passèrent ensemble toute la journée entière à s'entretenir du même objet, et à former pour l'avenir les projets les plus doux. Les jours suivans s'écoulèrent de la sorte; Constance ne pouvoit plus se passer du Baron, elle savoit à quel excès il aimoit Sainville, et le plaisir d'en parler avec lui suspendoit, ou calmoit dumoins, les peines que l'absence lui faisoit éprouver. Le Baron de son côté s'attachoit chaque jour davantage à Lady Clarendon; cette intimité nouvelle, et des entretiens si répétés lui firent bientôt connoître le secret qu'elle avoit su lui cacher jusqu'alors; il vit à n'en pouvoir douter tous ses sentimens pour Sainville: elle chercha vainement à le dissuader, elle ne put y réussir, dumoins entièrement, mais le Baron n'en fut pas moins persuadé que rien au monde ne pouroit vaincre ses scrupules, et qu'elle étoit irrévocablement décidée à

sacrifier l'amour à son devoir. Constance lui fit donner sa parole de ne point instruire Sainville de ses soupçons ; le Baron promit formellement de ne pas lui en écrire un mot ; il fut fidèle à cet engagement qu'il n'auroit pu tenir s'il eut vu son ami et causé avec lui une demie heure. Au bout de trois mois, le Baron partit pour Paris où ses affaires l'appelloient, il y passa tout l'automne, et revint en Languedoc au mois de Novembre. Six mois s'étoient déjà écoulés depuis le départ de Sainville ; les lettres qu'on recevoit de lui, étoient courtes et contraintes, mais il y parloit de son retour, et ce point important occupa seul, et ferma les yeux sur le reste. Un matin où Constance attendoit des lettres, elle envoya au château demander, au Baron s'il en avoit reçu, un quart d'heure après le Baron lui même entra tout à coup dans sa chambre ; Constance lève les yeux, et s'écrie aussitôt, ô ciel ! qu'avez vous ? que venez vous m'annoncer ? Le Baron tombe dans un fauteuil et dit : Sainville arrive demain, et vous me voyez au désespoir — comment ? — oui Sainville arrive, mais la mort dans le cœur, tenez Madame lisez sa lettre. A ces mots Constance hors d'elle même prend le papier

et lit rapidement une lettre mystérieuse qui peignoit avec énergie l'excès de l'égarement et du désespoir. Ce n'est pas tout poursuivait le Baron, voici encore une lettre de Monsieur Renaud, écoutez ce qu'il me mande. Alors le Baron lut tout haut ce qui suit :

Monsieur le Baron

„ Quoique je vous écrive à l'insçu de
 „ Monsieur le Marquis, je ne puis répondre
 „ à toutes vos questions ; j'ai promis un se-
 „ cret inviolable sur la plupart des choses
 „ que vous desirez savoir, mais vous appren-
 „ drez tout par Monsieur de Sainville lui
 „ même. Dequoi je veux vous instruire, c'est
 „ de l'état de sa santé d'autant plus inquié-
 „ tant, qu'il se refuse absolument à toute
 „ espèce de remèdes. Croyez Monsieur le
 „ Baron qu'une consultation des meilleurs
 „ médecins seroit bien nécessaire. Quant à
 „ moi, je conseillerois d'abord les bains froids,
 „ et même à la glace, et la saignée du pied.
 „ Je vois une pléthore bien allarmante !...
 „ je n'ai pas la pénétration d'un Boerhave,
 „ mais ici les symptômes sont tels qu'un
 „ écolier ne s'y méprendroit pas ; et je vous
 „ déclare que ce mal aura les plus funestes

„suites si l'on n'emploie pas au plutôt les
 „réfrigérans et les antiphlogistiques. En par-
 „tant de Paris j'avois déjà remarqué que
 „Monsieur le Marquis avoit dans le sang
 „une effervescence dangereuse; je lui propo-
 „sai une petite saignée, il ne le voulut
 „pas; nous avons été dans un climat bru-
 „lant, chose très contraire à son état, aussi
 „j'ai vu chaque jour son mal empirer!
 „enfin sa tête est frappée d'une manière ef-
 „frayante. Il croit qu'il n'en reviendra pas,
 „et ne parle que de sa mort. Je ne dois
 „pas vous cacher Monsieur le Baron que
 „ces tristes idées ont étrangement altéré sa
 „raison cependant je puis vous assurer,
 „qu'avec un traitement convenable, on le
 „guérira facilement; mais il n'y a plus de
 „tems à perdre....”

Le reste de cette lettre, dit le Baron, ne
 contient que des raisonnemens de médecine,
 mais malgré l'ignorance de Monsieur Re-
 naud sur la cause de l'état de notre mal-
 heureux ami, il résulte de ce détail que
 sept mois d'absence n'ont fait qu'aggraver
 les maux et que tant de souffrances et de
 combats ont en effet détruit sa santé et al-
 téré sa raison ... relisez la lettre qu'il m'é-

crit, que d'expressions obscures, quel désordre, quel égarement!... ô Constance abandonnez vous cet infortuné quand vous pourriez d'un mot?... ô ciel! s'écria Lady Clarendon en se levant impétueusement, serait-il temps encore de le sauver?... — que dites vous? quoi donc enfin la pitié... — ah! je ne cède qu'à l'amour! En prononçant ces paroles, Constance retomba sur sa chaise, et se cachant le visage avec son mouchoir, elle donna un libre cours à ses pleurs. Le Baron se précipita à ses pieds, chère Constance, s'écriait-il, souffrez ce transport il n'en est point de plus pur!.... vous allez donc retrouver un amant, me rendre un ami, arracher enfin le malheureux Sainville à l'horreur qui l'accable!.... ô femme incomparable!... vous aimiez!... et victime d'un penchant si doux, sans la compassion, jamais l'amour n'eut parlé!... mais pourquoi ces sanglots redoublés?... ah!... songez que Sainville se meurt et que vous l'allez rendre à la vie! Non reprit Constance je ne me repens point de l'aveu que je viens de faire, ou du moins si je ne puis étouffer de trop justes remords, l'amour parle encore plus fortement à ce cœur éperdu... oui j'attens Sainville pour lui

dire que je l'aime autant que j'en suis aimée, que je veux lui consacrer ma vie, lui sacrifier, ma liberté, mes sermens, l'honneur, tout enfin, trop heureuse à ce prix si j'ose espérer encore de pouvoir assurer son bonheur est ce vous qui parlez de remords ! interrompit le Baron, que l'amour achève donc de détruire ces tristes chimères d'une imagination exaltée, confondrez vous toujours avec l'honneur de vains préjugés ? . . . hélas reprit Constance, quand l'opinion fait une vertu d'un préjugé, et qu'on l'abandonne, on est sans doute coupable. Ah ! s'écria le Baron ne songez qu'à la félicité dont vous allez jouir, représentez vous l'étonnement, la joie, les transports de Sainville, lorsqu'il entendra Constance lui dire qu'il est aimé, lorsque cette main baignée dans cet instant des douces larmes de l'amitié lui sera offerte par l'amour. Dieu ! quel changement ! quelle révolution dans son sort ! . . . aujourd'hui le plus malheureux des hommes et demain le plus fortuné ! il est digne du prix qu'il obtient, jamais passion ne fut comparable à la sienne. Bannissez donc chère Constance cette sombre mélancolie qui semble vous absorber encore. Eh quoi le bonheur de votre amant ne

devroit il pas seul occuper votre cœur ! à ces mots Lady Clarendon ne répondit que par un profond soupir accompagné du plus tendre regard, et le Baron reprenant la parole, Sainville dit il arrive demain, son courier m'a dit que ce seroit sûrement avant la fin du jour. Il faut nécessairement pour se rendre ici qu'il passe devant le château, pourquoi retarder de quelques minutes sa félicité ? Ne pourriez vous pas demain matin venir au château et l'y attendre, c'est là le lieu qu'il doit habiter toute sa vie, pour le lui rendre plus cher encore, qu'il y reçoive l'aven qui change et fixe sa destinée ? — disposez de moi mon cher Baron, je consens à tout. — Je pourrais partir aujourd'hui, aller au devant de lui, et lui porter une lettre de vous ? — Non je veux le préparer moi même à une révolution que l'excès de la joie pourroit lui rendre funeste. — La première préparation sera de vous trouver chez lui, vous l'attendrez dans son cabinet, j'irai le recevoir, je saurai me taire, je vous le promets... je le conduirai sans délai auprès de vous, et je vous laisserai ensemble afin de donner les ordres nécessaires pour la cérémonie chère et sainte qui doit combler tous les vœux de l'amour

et de l'amitié. A ces dernières paroles une subite rougeur colore les joues de Lady Clarendon, elle baissa tristement les yeux, et joignant fortement ses mains contre sa poitrine, juste ciel, s'écria-t-elle, c'est dans cette même saison, dans ce même mois, il y a cinq ans, que je pris l'engagement solennel que je vais trahir!... elle s'arrêta, et se levant d'un air égaré elle fit quelques pas dans le salon. Le Baron lui parloit avec véhémence, mais elle ne l'écoutoit pas; en marchant, elle se trouva vis à vis une petite porte fermée, c'étoit celle du cabinet où étoit le tableau qui représentoit le tombeau de Lord Clarendon, elle tressaillit, et se retournant brusquement en fondant en larmes, elle fut se jeter dans un canapé; le Baron surpris l'interrogeoit en vain; cependant elle se calma par degrés, et tendant une de ses mains au Baron, soyez sans inquiétude lui dit-elle, j'ai parlé, j'ai promis, c'en est fait... mais continuait-elle d'une voix basse, ce triste cœur est déchiré, pardonnez lui des agitations que l'amour calmera peut être avec le tems, mais que dans ce moment je ne puis déguiser. A ces mots, reprenant la lettre de Sainville, elle la relut plusieurs fois en versant un torrent de pleurs. Cette lec-

ture ramina son courage, et suspendit l'effet cruel des remords. Le Baron passa la journée entière avec elle, et ne la quitta qu'à minuit après être convenu qu'il viendrait la chercher le lendemain à neuf heures du matin pour la conduire au château. Quand Lady Clarendon se vit seule et livrée à elle-même, les sombres idées que l'entretien du Baron avoit dissipées revinrent bientôt en foule troubler son imagination: elle étoit debout, et prête à passer dans sa chambre pour aller se mettre au lit, lorsque le Baron sortit de chez elle, mais en le perdant de vue elle resta immobile à sa place, avec un sentiment de tristesse et d'effroi qui absorboit toutes les facultés de son ame, et qui lui permettoit à peine d'ôser lever les yeux. Enfin, tombant dans un fauteuil, quelle nuit s'écriait elle que celle que je vais passer!... que je me crains moi même! comment écarterai je les cruelles réflexions qui vont m'assiéger et me poursuivre!... mais si je m'abusois, s'il étoit vrai qu'une délicatesse outrée m'eut jusqu'ici fait prendre pour une vertu ce qui n'est qu'une bizarrerie,.... voilà cependant l'opinion d'un ami sage et éclairé!.... je suis inconséquente et foible, ces défauts si communs doivent ils inspirer

cette horreur, ces remords pressans dont je suis tourmentée?... Dieu! si je pouvois parvenir à les détruire... eh bien, la mort m'enleva ce que j'aimois, le tems fut me consoler, une passion nouvelle remplit mon cœur, j'y cède... voilà l'histoire de ma vie! elle ne peint après tout qu'une femme ordinaire... je me flattai longtems de ne point l'être, la vanité m'abusoit, eh que m'importe si je ne suis point criminelle!... *une femme ordinaire!*.... elle eut senti sa foiblesse, je me suis aveuglée sur la mienne, j'ai pris orgueilleusement avec le ciel, avec les hommes, l'engagement solennel d'être plus constante, plus vertueuse qu'une autre, et je le trahis lâchement!... vaine, insensée, foible et coupable, je me suis dévouée à d'éternels regrets, et j'ai mérité mon déplorable sort!... ces réflexions viendront un jour éclairer Sainville!... sous quels traits alors paroitrai je à ses yeux... que deviendrai je s'il me voit jamais telle que jeme juge moi même?... Des soupirs entrecoupés d'un déluge de pleurs, interrompirent ces tristes discours. Ne pouvant se résoudre à se coucher, Lady Clarendon se décida à consacrer la nuit au soin de mettre en ordre ses papiers, car elle ne pouvoit supporter

l'idée de revenir sous un autre nom, dans cette maison où se trouvoient des desseins et des tableaux qui consacroient le vœu solennel qu'elle alloit enfreindre. Je ne reviendrai plus dans cette paisible chaumière dit elle, désormais ma présence la profaneroit. Tompson en fera le gardien, il y vivra indépendant et libre, il y trouvera le repos et la paix, biens inestimables perdus pour moi sans retour !

L'examen de ses papiers fit éprouver à Lady Clarendon de nouvelles douleurs, elle relut plusieurs lettres de Lord Selden et du médecin de Londres dont on a déjà parlé; ces lettres exprimoient le plus vif enthousiasme de sa conduite, on y vantoit avec emphase le sacrifice éclatant dont elle avoit honoré la mémoire de son époux, on lui disoit que plusieurs poètes avoient célébré cette action dans leurs vers, que le tombeau étoit gravé, et que ce monumement touchant d'une *fidélité sublime*, seroit à jamais l'objet de la curiosité et de l'admiration de tous les étrangers. Elle trouva parmi ces papiers plusieurs estampes qu'on lui avoit envoyées de Londres, et qui faites par différens graveurs, la représentoient po-

sée de diverses manières sur la tombe de Lord Clarendon. Grand dieu ! s'écriait-elle, à quel méprisable objet sont prodigués tous ces hommages !... quoi ! dans ce moment toutes ces estampes sont exposées dans les boutiques de Londres !.... Mes amis font mon éloge et vantent ma fidélité !... quoi, dans deux jours des étrangers seront peut-être dans ce temple... ils liront avec attendrissement ce serment fatal.... tandis qu'à la même heure, au pied d'un autel, j'abjurerais cet engagement sacré !.... ô cet autel s'écroulera sous moi !... dieu rejettera des promesses parjures.... puis je espérer qu'il la bénira cette union criminelle !... il la défend, il la réprouve !... que penseront mes amis, que diront mes ennemis quand ils sauront !... et cette inscription devenue à la fois ignominieuse et ridicule la laisserai-je subsister ?... de quel front oserai-je donner l'ordre de l'effacer ?.... mais qu'importe quand ma honte est ineffaçable !... ainsi donc la présomption et la faiblesse m'ont réduite à l'abaissement de la plus abjecte créature !... La malheureuse Constance passa la plus grande partie de la nuit dans cet état violent d'anxiétés et de remords, enfin, sentant ses forces épuisées, elle se détermina

vers les six heures du matin à se jeter sur son lit; en se deshabillant le portrait de Lord Clarendon qu'elle portoit toujours caché dans son sein, frappa tout à coup sa vue; elle frémit, et tombant à genoux, elle détacha la chaîne d'or, et la posa sur une table avec le portrait, image redoutable et toujours chère dit elle je ne suis plus digne de te porter! je ne pouvois me séparer de toi qu'en me dépouillant de l'innocence, et je te quitte comme on renonce à la vertu: avec terreur et désespoir! après avoir proféré ces paroles, elle se releva, et d'un pas chancelant elle se traina avec effort vers son lit, et elle se coucha. Mais elle cherche en vain quelque repos, le sommeil ne sera plus pour elle un baume salutaire, elle n'y trouvera ni l'oubli de ses fautes, ni celui de ses peines. Des songes affreux vont lui retracer des souvenirs qui l'épouvantent, et les prestiges d'une effrayante illusion lui rendront plus insupportable encore le poids de ses remords. O funeste effet d'une conscience agitée! est ce Lady Clarendon qui dort sur ce lit de douleur? une pâleur mortelle défigure ses traits, ce front où régnoit la douce sérénité, n'offre plus que la sombre image du désespoir et de l'effroi... l'infor-

tunée se croit sur la tombe de Lord Clarendon!.... elle entend la voix gémissante du comte d'Elby lui reprocher sa mort... elle voit l'ombre irritée de son époux l'appeller, la saisir et l'entraîner avec lui.... elle voit Sainville éperdu prêt à la suivre au fond de l'abyme entr' ouvert sous leurs pas... elle veut le repousser, tout son corps tressaille, elle se débat, s'agite, enfin s'éveille!... tremblante, respirant à peine elle se soulève en frémissant, et jettant autour d'elle des regards égarés, où fuir s'écriait elle! qui me délivrera de ces lugubres phanômes et de l'horreur qui me poursuit! hélas! ils sont dans mon cœur, comment m'y soustraire?... en disant ces paroles elle sortit de son lit; mais si faible et si fatiguée qu'elle avoit à peine la force de s'habiller. Au bout d'une demie heure, Tompson entra pour lui annoncer l'arrivée du Baron. Constance essuya ses larmes, et chargeant Tompson d'une cassette avec ordre de la faire mettre dans la voiture, mon fidèle Tompson, ajoutât elle, voici toutes mes clefs, voici celle de ce cabinet... où je m'enfermois seule si souvent.... il ne m'est plus permis d'y rentrer désormais!.... vous y reviendrez ce soir.... vous poserez avec

respect le voile sur le tableau!.... et chaque jour dans ce lieu que j'avois consacré à la piété vous ferez une prière... vous implorerez le ciel pour votre malheureuse maîtresse quoi donc Milady interrompit Tompson avec effroi, qu'est il arrivé? parlez vous? et sans Tompson?... — non mon ami. Je reste dans cette terre et.... pour toujours.... mais cette maison est à vous, vivez y libre et paisible... — non Milady, je veux vous servir jusqu'à ma mort... — eh bien Tompson vous viendrez me voir tous les jours.... mais je vous le répète cette ferme et tout ce qu'elle contient vous appartient; à ces mots sans attendre la réponse de Tompson que la surprise et le saisissement rendoient immobile, Constance sortit de la chambre et fut retrouver le Baron. Il recula d'étonnement en la voyant; ô ciel! s'écria-t-il dans quel état vous êtes!.... quel affreux changement!... — j'ai peu dormi, mais je suis bien ce matin. — Eh! vous pouvez à peine vous soutenir!... — Ne parlons plus de moi et surtout que Sainville ignore le triste entretien que nous eumes hier!... le soin de son bonheur est le seul qui puisse m'occuper désormais, cachons lui tout ce qui pourroit

l'altérer.... D'ailleurs je pense comme vous, je me condamne moi même, le tems fera le reste. Venez chère Constance reprit le Baron, quittez pour jamais cet azile obscur si peu fait pour vous. J'ai déjà envoyé Georgette au château, venez, que l'amitié vous conduise dans le lieu fortuné où vous devez ce soir recevoir votre époux. A ces mots le Baron saisissant le bras tremblant de Constance l'entraîne d'un air triomphant jusqu'à la voiture et y monte avec elle. Constance jette un regard douloureux sur la chaumière qu'elle abandonne et ne pouvant dans cet instant dissimuler le trouble de son âme elle cache son visage avec son mouchoir et répand un ruisseau de larmes. Le Baron soupire et se tait, enfin Constance faisant un nouvel effort sur elle même, semble se calmer et dissipe par une fausse apparence de tranquillité les inquiétudes du Baron. Ils arrivent au château, on conduit Constance dans l'appartement de Sainville, en y entrant le premier objet qui frappe ses regards est le portrait de son amant, elle tressaille et s'asséant vis-à-vis le tableau elle fixe ses yeux sur cette image chérie et se livre toute entière au charme qu'elle éprouve à la contempler. Ce ne sont plus

dans est instant le repentir et la douleur qui dominant dans son ame ; l'amour y reprend son empire, il y suspend les remords, il en efface les traits cruels du désespoir ! l'impression qu'elle reçoit se peint sur son visage et lui rend sa beauté naturelle ; ses sombres regards s'adoucissent, sa paleur se dissipe et une expression touchante redonne la vie à ces traits charmans qu'une morne tristesse défiguroit. Le Baron assis à côté d'elle l'étudioit en silence et la regardoit avec ravissement, mais Roger vint les tirer l'un et l'autre de la rêverie dans laquelle ils étoient plongés. Le Baron que la joie surtout rendoit plus communicatif encore, n'avoit pu s'empêcher dans la matinée de causer un peu avec lui, et le bon Roger charmé de l'événement qu'on lui laissoit entrevoir ne pouvoit rester en place un moment. Suivi de Tompson qui n'entendoit pas un mot de françois, mais à qui de tems en tems il sourioit d'un air fin, il parcouroit tout le château, nettoyoit, ornoit les appartemens, donnoit trente ordres différens dans un quart d'heure, grondoit les domestiques, crioit et s'emportoit sans relâche depuis huit heures du matin. Son zèle enfin le conduisit dans la chambre où

étoit Constance ; Tompson portoit cinq ou six vases de fleurs , Roger lui fit signe de les ranger sur des tables ; pour lui il tenoit un gros bouquet de fleur d'orange , et s'avancant auprès de Lady Clarendon il le lui offrit de l'air le plus respectueux et le plus riant , ensuite la regardant malicieusement : Madame remarquera , dit il , que ce Bouquet *est tout blanc*... c'est l'usage... un jour comme celui ci !... Roger ne se feroit pas arrêté en si beau chemin , si le Baron un peu embarrassé de son indiscretion , ne lui eut fait signe de se taire. Après un moment de silence Roger voulant relever la conversation : Monsieur dit il au Baron , j'ai suivi vos ordres , les ménétriers à la tête de tous les garçons et de toutes les jeunes filles du village , sont déjà postés à l'entrée de l'avenue , par où doit arriver Monsieur le Marquis ; ma foi il aura là un joli coup d'oeil , ils sont vêtus uniformément , et je leur ai distribués à tous des rubans comme pour une noce... je fais ce que je fais dieu merci... oh ! n'ayez pas peur , eux , ne savent rien je ne suis pas fier , mais je n'irai pas causer avec des villageois sur ces matières là. Je leur ai seulement dit : dansez , chantez mes enfans , escortez Monsieur

le Marquis jusque dans la cour du château, vous ne vous trouverez jamais à pareille fête je vous en répons, réjouissez vous, sur ma parole, vous verrez demain si le bon homme Roger est une bête!.... ces pauvres gens je leur ai mis la joie dans le cœur, pardi ne faut il pas que tout le monde soit content aujourd'hui. A ces mots Roger enfin s'arrêta le Baron avoit eu beau lui faire des mines et lui lancer les regards les plus sévères rien n'avoit pu arrêter l'impétuosité de son récit. Quand il eut cessé de parler le Baron regardant à sa montre et voyant qu'il étoit près de deux heures proposa à Constance de se mettre à table; elle se leva d'un air sombre et distrait et passa dans la salle à manger. Le diner fut triste, Lady Clarendon dans un abattement inexprimable n'étoit en état ni de répondre, ni d'entendre, et les soins et les questions du Baron ne pouvoient l'arracher de sa profonde rêverie. En sortant de table il la ramena dans l'appartement de Sainville et après un moment de silence, en vérité dit il vous me désolez, vous m'aviez promis de la raison et vous me trompiez! non reprit elle mais j'ai passé une mauvaise nuit, je suis fatiguée et je souffre. — Vous avez

peut être un peu de fièvre ? — cela seroit possible, j'ai la tête pesante et je me sens du frisson... — grand dieu ! si vous alliez tomber malade ! — ce ne sera rien.... — oui vous le devez si la vie de Sainville vous est chère.... si elle m'est chère ! répéta Constance, en levant les yeux au ciel, ah ! je le prouve !.... je n'ai plus qu'une vertu c'est d'aimer comme on n'aima jamais.... vous ne me quitterez point mon cher Baron poursuivit elle, vos conseils me seront souvent nécessaires !... vous répéterez chaque jour à Sainville que je ne pourrois survivre à la perte de sa tendresse, enfin vous m'aidez ! à conserver un cœur sans lequel nulle consolation ne sauroit exister pour moi. Je ne vous serai jamais utile interrompit le Baron, mais je jouirai de votre bonheur, il fera le mien, et désormais je ne puis avoir de peines que les vôtres. A ces mots, ému jusqu'au fond de l'ame, il s'arrêta, Lady Clarendon pénétrée et les yeux remplis de pleurs serroit sa main avec l'expression de la reconnaissance la plus vraie, lorsqu'ils entendirent tout à coup le bruit d'une musique champêtre qui les fit tressaillir ; au même instant Roger entrant tout essouffé, voilà s'écria il la

bande joyeuse de nos villageois qui précède Monsieur le Marquis — ô ciel ! il arrive ? — oui Madame il est dans l'avenue. Il suffit Roger dit le Baron, mais dieu ! continuait-il en regardant Constance, vous allez vous trouver mal ? non reprit elle, l'effet de la joie ne peut jamais être funeste, ... courez mon ami au devant de lui. — Adieu je vais vous l'amener mais avant de vous montrer, laissez moi le préparer à vous voir ici, du reste, je ne le préviendrai de rien. En achevant de prononcer ces paroles, le Baron hors de lui même sortit avec précipitation. Il descendit rapidement l'escalier et en arrivant dans la cour le premier objet qui frappe ses regards fut Sainville lui-même envelopé dans un grand manteau et descendant de voiture ; le Baron se précipita dans les bras de son ami ; et Sainville l'embrassant d'un air sombre, il faut lui dit il que je vous parle sur le champ, mais interrompit le Baron j'ai aussi beaucoup de choses à vous dire, venez. En parlant ainsi il l'entraîne dans un cabinet à côté de la chambre où étoit Lady Clarendon, alors l'embrassant encore, dans quel état vous revenez lui dit il, quelle maigreur, quel abattement ! cruel que vous êtes vous avez souffert

fert et sans moi!.... mais préparez vous à une révolution, une heureuse révolution!... — que voulez vous dire? — Constance est ici. — O ciel!... je ne puis la voir dans cet instant, auparavant écoutez moi, sachez... — non c'est Constance qu'il faut écouter.... encore une fois mon ami vous touchez au terme de vos peines... — dieu! que me laissez vous entrevoir... parlez, quel espoir insensé concevez vous pour moi? — il est très fondé. Paraissez Constance venez rendre la vie à votre heureux amant. En disant ces mots le Baron s'échape, une porte s'ouvre tout à coup, et Lady Clarendon d'un pas timide et chancelant et le visage inondé de larmes s'avance vers Sainville qui glacé d'étonnement reste immobile à sa place. Elle s'approche et lui tendant la main, oui dit elle vos maux et les miens sont finis, si votre bonheur dépend toujours de moi... — qu'entens je juste ciel!... vous m'aimiez! vous auriez pu me sacrifier vos scrupules!... — c'en est fait.... l'amour.... oui l'amour enfin l'emporte sur mes remords ou plutôt les anéantit. Disposez de ma destinée, que pour jamais unie à la vôtre.... vous pâlisiez.... la douleur se peint dans vos regards! ô ciel

qu'avez vous ? où suis je s'écria Sainville, fuyez, abandonnez un malheureux qui ne se connoit plus — grand dieu ! quel égarement quel horrible transport ! ah ! Sainville rappelez vos sens éperdus, rappelez votre raison ! — ô que ne m'est elle entièrement ravie ! ... — reconnoissez Constance, ... Constance qui se donne à vous. Barbare ! reprit Sainville d'une voix concentrée dans quel abyme affreux m'avez vous conduit pas à pas. Mais non vous m'abusez. C'est la compassion et non l'amour qui vous détermine ? ... Vous me faites mourir répondit Constance, ah ! Sainville quand je vous immole mon devoir et ma réputation pouvez vous méconnoître le sentiment impérieux qui m'entraîne enfin dit Sainville la mesure est comblée ! connoissez donc l'horreur de mon sort ! ... non contente de m'ôter tout espoir, vous osez douter de mon cœur et me calomnier dans l'avenir ! ... eh bien ! un vœu terrible, irrévocable enchaîne à jamais ma liberté je partis je fus à Malthe, cette croix continuait il en détachant son manteau vous instruira du reste ! ...

Il est des sentimens qu'on ne peut décrire, parcequ'ils sont rapides comme la

pensée, et composés d'une infinité de mouvemens contraires.... Constance sentit à la fois et le bonheur de recevoir d'un objet adoré la preuve de la passion la plus touchante, et la douleur que devoit lui causer un sacrifice qui privoit à jamais son amant de toute espérance de bonheur. Mais malgré les regrets déchirans excités par l'amour et la reconnoissance, elle éprouvoit en même tems une sorte de joie de se trouver affranchie de la nécessité de trahir son premier serment; il lui sembloit qu'un abyme profond venoit de se fermer sous ses pas et son ame violemment agitée par tant d'émotions différentes, en gémissant de sa destinée bénissoit la providence. Elle tomba dans un fauteuil sans pouvoir articuler une parole; Sainville la considéra un moment en silence. Ensuite levant les yeux au ciel, enfin dit il d'un ton ferme, nulle raison désormais ne doit plus me retenir à la vie! grand dieu s'écria Lady Clarendon quel funeste langage!... quoi reprit impétueusement Sainville, j'aurois la lâcheté de vivre après avoir entendu ces paroles: *Constance se donne à vous!...* cruelle! vous le saviez, vous l'aviez deviné ce sacrifice insensé qui mêt à jamais entre nous, non l'obstacle

imaginaire d'un vain scrupule, mais une barrière insurmontable!.... et c'est après m'avoir forcé à cette résolution désespérée que vous m'offrez votre main?... et vous pensez que je pourrais supporter la vie?... à ces mots Constance épouvantée voulut répondre, mais la parole expira sur ses lèvres, elle se mit à genoux en étendant ses deux mains jointes vers Sainville;... il la regarda d'un air farouche et lui dit d'un ton froid et sinistre: non vous l'avez voulu, vous m'avez conduit pas à pas au dernier terme de l'égarement et du malheur, je ne vous reproche rien, mais la vie m'est odieuse, et vous venez de me donner le droit d'y renoncer. A ces mots il fit quelques pas pour s'éloigner, arrêtez, s'écria Constance éperdue arrêtez; en disant ces paroles l'effroi lui rendant ses forces elle se leva, s'élança vers Sainville et tomba dans ses bras!... Sainville ému malgré sa fureur concentrée, la pressa contre son sein. O jour d'illusions enivrantes et douloureuses! s'écriait il, Constance m'a dit *je me donne à vous!*... Constance est dans mes bras!... ô Constance que ferois je d'un tel souvenir?... en parlant ainsi un déluge de pleurs inondoit son visage. Cet attendrissement

rassura Lady Clarendon, elle se rapprocha
 d'un fauteuil, elle s'assit et Sainville se mit
 à ses pieds, oui dit elle, oui je suis l'uni-
 que auteur de vos maux et des miens...,
 mais je vous aime et je vous consacre ma
 vie... — qu'entens je ô ciel ! ne m'abusez
 vous point ! — non après mes funestes im-
 prudences, après les témoignages de ten-
 dresse que vous m'avez donnés, mon pre-
 mier devoir désormais est de vous sous-
 traire par mon affection et par mes soins à
 l'horreur d'un désespoir dont je suis la fa-
 tale cause. Je ne vous quitterai plus, je
 vous suivrai partout, je me confie aveuglé-
 ment à l'honneur de celui que j'aime ;....
 ô Sainville si un noeud solennel nous eut
 unis, vous auriez vu votre malheureuse amie
 succomber sous le poids de ses remords ;...
 ce cri terrible de la conscience je ne pourrais
 l'étouffer même pour vous ! mais je saurai
 braver l'opinion publique et placer toute
 ma gloire dans votre seule estime. Ce dis-
 cours si tendre fit succéder au sombre dé-
 sespoir dans le cœur de Sainville l'entou-
 siasme de la reconnoissance, il répondit tout
 ce qu'un tel sentiment excité par l'amour
 peut inspirer de plus passionné ; dans ce mo-
 ment le Baron entra brusquement en fon-

dant en larmes, il avoit tout appris de Monsieur Renaud, il courut à son ami en s'écriant ah! malheureux qu'avez vous fait!.. ce peu de mots ranima toute la douleur de Sainville, mais il la dissimula, et Constance reprenant la parole, sous prétexte d'instruire le Baron, vanta avec chaleur le courage et la raison de l'infortuné Sainville, la conversation s'établit entre Constance et le Baron; Sainville ne s'en mêla que pour articuler quelques monosyllabes, entrecoupés de profonds soupirs! le Baron tâcha d'offrir à ces deux malheureux amans toutes les consolations dont ils étoient susceptibles, mais bientôt il parla tout seul; Lady Clarendon languissante et absorbée n'étoit plus en état de répondre, et Sainville plongé dans une douloureuse rêverie n'entendoit plus. Le Baron prit aussi le parti du silence et ils restèrent ainsi tous les trois près d'une heure sans parler. La nuit étoit tout à fait tombée et Roger vint enfin apporter de la lumière, alors Sainville regardant Lady Clarendon fut effrayé de l'air d'abattement et de souffrance empreint sur tous ses traits, il prit sa main et la trouvant brulante ô ciel s'écriait il vous avez de la fièvre. J'ai besoin répondit elle d'un peu de repos. —

Ah! Constance!... — ne vous inquiétez point, aimez moi, souvenez vous de vos dernières, promesses et ma santé se rétablira bientôt. Sainville pour toute réponse pressa contre son cœur la main qu'il tenoit... ensuite se levant: vous êtes ici chez vous dit il, ô Constance vous me l'avez promis, vous ne me quitterez plus, cet appartement est le vôtre, et moi à l'avenir je logerai à l'étage qu'occupe le Baron. Nous allons vous laisser, mettez vous au lit, et songez chère Constance que ma vie est attachée à la votre. A ces mots il sortit avec le Baron et courut à l'instant même donner des ordres pour qu'on fut à Limoux chercher un médecin. Après avoir vu partir le courier il s'enferma avec le Baron et s'alléyant contre une table il appuya sa tête, sur une de ses mains, et fut un instant sans parler, ensuite regardant fixément le Baron que pensez vous lui dit il de son état? — elle est violemment affectée, elle a éprouvé depuis hier tant de révolutions — elle y succombera. Voilà le dernier coup que le sort me réserve. — Ecartez cette affreuse idée qui grace au ciel n'a nulle vraisemblance. — Non, non ma destinée ne se démentira point... depuis deux ans je n'ai pu former

un projet ni exécuter une résolution qui ne m'ait été funeste. Conduit pas à pas de malheurs en malheurs, puis je espérer d'échaper au plus grand de tous et le seul qui me reste à craindre? . . . Elle périra vous dis je, oui, je la verrai expirante dans mes bras, . . . je verrai ses yeux se fermer pour jamais . . . et moi, seule cause de sa mort, moi son assassin je ne pourai disposer d'une vie abhorrée qu'après avoir reçu son dernier soupir! . . . l'infortunée! elle s'accuse de mes peines et sans moi, paisible, heureuse, elle goûteroit les charmes innocens faits pour elle, d'une vie pure et tranquille! . . . dites moi mon cher Verceil à quoi sert la vertu? détruit elle les passions? et peut elle dédomager des sacrifices qu'elle exige? . . . je ne fais, mais jamais je ne fus moins disposé à recevoir les consolations qu'elle peut offrir. Tous mes principes sont bouleversés! ces mots respectés de *providence* de *vertu* ne présentent plus à mon esprit que des idées vagues et ne font nulle impression sur mon cœur; une rage concentrée, un affreux désespoir est tout ce que j'éprouve, je ne puis réfléchir, je souffre, je me meurs, et je ne fais que me plaindre et qu'accuser la destinée. *Vous ne pouvez*

réfléchir ! reprit le Baron, ah mon ami croyez que nous possédons toujours cette précieuse faculté qui ne nous est donnée que pour nous préserver de l'égarement des passions. Vous craignez de vous trouver trop foible, trop coupable, vous repoussez des réflexions qui vous éclaireroient sur vos fautes ; afin de vous livrer à un désespoir criminel vous voudriez pouvoir nier l'existence de la vertu parcequ'elle vous condamne, mais pensez vous l'anéantir en y renonçant ? ... *la vertu !* répéta Sainville ah ! j'étois né pour y croire et pour l'aimer ! n'ai je pas adoré sa plus parfaite image ! ... mais quand je jette les yeux sur la terre je suis tenté de ne la regarder que comme une chimère brillante créée par l'imagination. La véritable preuve de son existence seroit son utilité, et je la vois toujours malheureuse et persécutée ... hélas mon ami reprit le Baron, vous ne voyez que Constance elle a une ame sublime et elle est sans doute à plaindre mais ce n'est pas *sa vertu* qui causa ses malheurs, ce furent au contraire des imprudences et une foiblesse que *sa vertu* condamne, croyez moi, les ames passionnées ont moins que les autres le droit de se plaindre de la provi-

dence, car elles font seules leur destinée, le ciel leur a donné le droit glorieux d'en être les seuls arbitres, leur sort ne dépend que de leurs sentimens... — et cette énergie n'est elle pas un présent funeste quand la raison prescrit de la modérer? — non, car l'énergie qui produit les grandes passions donne aussi les forces nécessaires pour les combattre et pour les vaincre. — Les vaincre!... eh que devenir après une si triste victoire après avoir goûté le charme d'aimer passionnément... — Constance pourra vous le dire, rappelez vous son histoire et vous sentirez que la vertu et la religion savent fermer et guérir les plus profondes blessures du cœur humain et procurer un bonheur mille fois préférable à celui que les passions peuvent donner. Une passion détruite laisse un grand vuide dans une ame comune, et non dans une ame ardente et véritablement sensible; une telle ame a besoin d'un culte, d'un objet d'idolâtrie, elle n'envisage point la vertu comme une ressource, ce n'est point un calcul qui l'y ramène, sans considérer son utilité il lui suffit d'être frappé de son élévation, de son éclat; alors elle l'embrasse avec transport et ne suit en s'y attachant que l'impulsion

d'un noble enthousiasme le seul qui soit durable parceque la réflexion et le tems loin de le refroidir ne peuvent que l'augmenter. A ce discours Sainville soupira et ne répondit rien, il se leva d'un air agité, fit à grands pas quelques tours dans la chambre, puis s'arrêtant tout à coup, elle m'aimoit ! s'écria-t-il, et par une fatalité qui n'est faite que pour moi, la certitude d'être aimé m'en le comble à mes maux !.... elle m'aimoit ! Constance partage mon amour !... quand je songe au bonheur que ma funeste imprudence m'a fait perdre sans retour, je sens mon cœur se déchirer, ma raison s'égare, je m'abhore ! et ma fureur réjaillit jusque sur Constance elle même !... je me croyois si parfaitement sûr que jamais rien ne vaincroit ses scrupules !... cependant en prononçant ce vœu détesté qui me lie, un pressentiment affreux me glaça !... elle m'aimoit grand dieu !... je crois encore la voir m'offrant sa main !... oui tout ce que j'ai souffert en Angleterre, à Malthe... à Malthe juste ciel, où poussé par les furies je consummai le sacrifice de ma liberté, tout ce que j'ai éprouvé de peines n'est rien en comparaison de ce moment horrible à jamais présent à ma pensée où j'ai vu Cons-

tance s'avancer vers moi et me déclarer ses sentimens... comment ai je pu sans mourir l'entendre prononcer ces paroles? *je me donne à vous!*.... l'effet de la foudre n'est pas plus prompt et plus terrible! un mouvement inexprimable mêlé de colère, de ressentiment et de désespoir anéantit au même instant dans mon cœur la reconnoissance, la compassion et jusqu'à l'humanité... il me rendoit capable d'immoler à mon aveugle fureur l'objet le plus cher et le plus innocent et de terminer tant d'horreurs par sa mort et la mienne! mais mon ami, reprit le Baron, quand vous revintes d'Angleterre, vous m'écrivites que vous sentiez vous même que Constance ne pouvoit former de nouveaux noeuds, et que vous cessiez de le désirer — je le pensois alors, et surtout par l'idée que rien n'auroit le pouvoir de l'y déterminer.... mais enfin elle y consentoit... demain j'aurois reçu sa foi si.... — l'amour même n'auroit pu triompher de ses remords... — il avoit cependant anéanti ses résolutions... — il est vrai, mais son désespoir étoit inexprimable... et soyez en sur, vous auriez été l'un et l'autre également malheureux. Comme le Baron disoit ces mots, Roger entra et

d'un air consterné, il dit à Sainville que la fièvre de Constance paroissoit redoubler et que la femme mise auprès d'elle pour la veiller venoit de l'avertir que sa tête commençoit à s'embarasser. A cette nouvelle Sainville les yeux fixément attachés sur Roger resta un moment immobile, ensuite, sans proférer une parole, il sortit brusquement, et le Baron presque aussi troublé que lui le suivit. Ils furent chez Constance qu'ils trouvèrent au lit; en entendant la voix de Sainville elle entrouvrit son rideau et voulut parler, mais elle avoit une telle oppression qu'elle ne put prononcer que quelques mots sans suite; Sainville se mit à genoux auprès de son lit, et lui demanda en tremblant comment elle se trouvoit: à cette question elle ne répondit qu'en lui tendant la main et après l'avoir regardé un moment elle ferma les yeux et se retourna de l'autre côté. Sainville se releva, et se laissant aller dans un fauteuil il fut une demie heure sans ouvrir la bouche, et dans un abattement qui tenoit de la stupidité. Enfin il jeta par hazard les yeux sur le Baron, et il s'apperçut qu'il pleuroit; à cette vue Sainville tressaillit, il fut à lui, et l'entraînant dans un cabinet voisin, mais grand dieu! lui

dit il, vous la croyez donc sans espérance ? parlez, dites moi ce que vous en pensez, achevez de me percer le cœur ! elle m'inquiète, je l'avoue, répondit le Baron, et j'attens avec impatience l'arrivée du médecin. Mais, reprit Sainville, elle nous a reconnu, elle a sa tête, son visage est bon, sa main n'étoit pas très brulante, surquoi jugez vous donc qu'elle soit si mal ? Le Baron qui vit bien que son malheureux ami n'avoit plus le courage d'envisager l'événement affreux qu'il avoit prédit lui même une heure auparavant, prit le parti de dissimuler ses mortelles allarmes, et d'affecter une tranquillité qu'il étoit bien loin d'éprouver ; Sainville qui cherchoit à s'abuser, parut le croire ; mais ses larmes couloient sans qu'il s'en aperçut, et le Baron avoit besoin de toute sa force pour s'empêcher d'y mêler les siennes. Cependant Sainville retourna dans la chambre de Lady Clarendon et le Baron fut trouver Roger pour lui ordonner de venir l'avertir secrètement de l'arrivée du médecin. Une heure après Roger entra, et lui donna le signal dont ils étoient convenus, le Baron sortit, fut au devant du médecin, c'étoit le même homme qui avoit déjà soigné Lady Clarendon dans une ma-

maladie qu'elle eut en arrivant à Limoux. Le Baron l'instruisit de l'état de Constance et finit par lui recommander au cas qu'il trouvât la maladie dangereuse, de ne le dire qu'à lui seul. Après avoir pris ces précautions il fut rejoindre son ami. Au bout d'un demi quart d'heure Roger revint annoncer le médecin; Sainville pâlit en le voyant paroître; il frémissait d'avance du jugement qu'il alloit porter, et son pressentiment n'étoit que trop fondé. Le médecin s'approcha du lit et tandis qu'il examinoit Constance, Sainville pouvant à peine se soutenir sur ses jambes, la tête avancée, la bouche entr'ouverte, fixoit attentivement le médecin et en même tems se pressoit de lui dire sur l'état de Constance tout ce qui pouvoit éloigner l'idée d'un grand danger. Quand le médecin eut suffisamment questionné la malade, Sainville et son ami l'enmenèrent dans un cabinet et l'interrogèrent à leur tour. Il répondit conformément aux instructions qu'il avoit reçues; il dit que la maladie n'étoit point encore assez avancée pour prononcer un jugement définitif, qu'elle lui paroissoit grave; mais qu'il ne voyoit point encore de danger réel. Après cette explication qui, toute ménagée qu'elle étoit,

porta dans le cœur de Sainville les plus cruelles allarmes, on rentra dans la chambre. Le Baron n'osa pas sur le champ parler en secret au médecin dans la crainte de donner quelques soupçons à son ami, d'ailleurs il redoutoit trop cet entretien pour le rechercher avec empressement.

Cependant Lady Clarendon plongée dans une espèce d'anéantissement léthargique, ne voyoit rien de ce qui se passoit autour d'elle. Sainville et le Baron restèrent toute la nuit dans la chambre. Sur les cinq heures du matin elle parut s'agiter et reprendre un peu de connoissance, Sainville étoit placé de manière qu'elle ne pouvoit le voir, elle se souleva, écarta son rideau et regarda dans la chambre, ensuite apercevant le portrait de Sainville, qui étoit vis-à-vis de son lit, elle le considéra d'un air attentif et étonné, et se tournant de ce côté elle y fixa ses regards. Sainville ne perdoit aucun de ses mouvemens, il fit signe au médecin de s'approcher d'elle, le médecin lui tâta le pouls et lui fit quelques questions. Je me sens la tête un peu embarrassée répondit elle, j'ai dormi bien longtems.... où est Monsieur de Sainville? — il est couché! —

Il se fera couché tard j'en suis sûre. — Non Madame, car votre état n'a rien d'inquiétant. — Vous le croyez? — assurément. — C'est à Monsieur de Sainville à qui vous devez dire cela. — Il le fait, il est tranquille. — Ah! je le suis donc aussi. Cette conversation pénétra tellement Sainville, que craignant d'éclater il se leva doucement et sortit. Alors le Baron croyant que Lady Clarendon étoit mieux, saisit cet instant pour parler au médecin qui dans le même dessein s'avançoit vers lui. Ils furent à l'autre bout de la chambre et se placèrent dans l'embrasure d'une fenêtre. Eh bien, dit le Baron, elle est moins mal? ah! Monsieur, reprit le médecin en secouant la tête, ne nous flattons point. — O ciel! vous la trouvez en danger? — dans le danger le plus pressant. — Mais êtes vous absolument sans espérance? — Absolument non. Mais je n'en ai que de bien foibles. A ce funeste arrêt le Baron laissant tomber sa tête sur sa poitrine, resta immobile de consternation et de douleur. Dans ce moment on vint lui dire tout bas que Sainville le demandoit, il leva les yeux au ciel, et faisant le plus pénible effort pour composer son visage il fut retrouver son

ami. Aussitôt que Sainville l'aperçut, il courut à lui les bras ouverts, venez donc mon ami, s'écriait-il, venez partager ma joie! elle est sauvée, elle a repris toute sa connoissance, elle a repris son ame, sa sensibilité, ah! c'est pour elle reprendre la vie!... je vous déguisois l'excès affreux de mes inquiétudes, oui j'étois dévoré des craintes les plus sinistres, je la croyois en danger!.... mais elle est visiblement mieux.... plus d'assoupissement.... toute sa tête, un son de voix naturel.... le médecin m'a paru satisfait, que vous a-t-il dit? ... — Rien. Il ne s'est pas approché de moi. — Ce qui prouve bien qu'il n'a nulle inquiétude, car il ne nous le cacheroit pas; avez-vous entendu, mon ami, tout ce qu'elle lui a dit? — Oui j'en suis encore pénétré. — Jugez donc de ce que je dois éprouver! quoi je suis aimé de Constance à cet excès! et je pourrois encore me plaindre de ma destinée!... rien ne nous séparera plus, je la verrai toujours, je serai sur de son cœur!... eh bien! mon cher Verceil, cette maladie nous aura été utile, avant d'avoir craint pour les jours de Constance j'étois assez insensé, assez ingrat pour haïr la vie, maintenant je connois tout le prix du bien qui m'y doit

attacher, ah ! que le ciel me le conserve, j'en suis digne, je sens enfin que je puis être encore heureux.

Pendant que Sainville parloit, le Baron appuyé contre une cheminée cachoit une partie de son visage avec sa main, il sentoit ses forces l'abandonner, un violent battement de cœur et un affreux saisissement lui faisoient craindre à toute minute de se trahir ou de se trouver mal. Il falloit que Sainville fut aussi préoccupé, aussi transporté qu'il l'étoit, pour ne pas remarquer un désordre et un embarras aussi frappans, mais sans attendre de réponse il retourna dans la chambre de Lady Clarendon et du moins pour quelques instans il délivra le Baron de l'horrible contrainte que lui imposoit sa présence.

Lady Clarendon qui avoit en effet repris toute sa connoissance, ne fut occupée durant tout le reste du jour que du soin d'affermir Sainville dans sa sécurité et elle y réussit complètement ; elle prenoit de tems en tems quelques gouttes d'un élixir qui ranimoit ses forces, et elle parut si tranquille et si bien que le Baron même ne

put s'empêcher de concevoir quelque espérance. A minuit elle conjura Sainville et son ami de s'aller coucher et exigea leur parole qu'ils resteroient au moins six heures dans leurs lits. Sainville parfaitement tranquilisé obéit; pour le Baron ayant interrogé de nouveau le médecin il en reçut une réponse si funeste et si positive qu'il courut se renfermer dans sa chambre, uniquement pour s'y livrer sans contrainte à la plus vive et la plus profonde douleur. Il n'en sortit qu'à trois heures du matin et n'osant entrer encore dans la chambre de Constance il passa dans un salon voisin où il trouva le médecin couché sur un canapé, il ne dormoit pas et il dit au Baron, vous me voyez ici parcequ'elle m'a renvoyé au moment même où vous l'avez quittée — et pourquoi? — elle avoit envoyé chercher un ecclésiastique qui est avec elle depuis ce tems. Après avoir rempli tous les devoirs de la religion elle a prié ce prêtre d'écrire sous sa dictée ses dernières volontés.... — grand dieu! l'infortunée connoit donc son état? — parfaitement. Mais Monsieur ne la plaignez point, elle est animée d'une force surnaturelle ou pour mieux dire cette ame pure et céleste se dégage sans effort de

ses liens terrestres et s'élance avec joie vers la véritable patrie. O dit le Baron laissez moi du moins pleurer sur ceux qu'elle abandonne!... ses sanglots lui coupèrent la parole il tomba dans un fauteuil en versant un torrent de larmes.

Tandis que cet ami fidèle s'abandonnoit à la plus violente affliction, Constance dictoit avec tranquillité les derniers vœux de son cœur. Dans cet écrit touchant rien n'étoit oublié; elle y donnoit des preuves d'un tendre souvenir à ses amis de Londres et au Baron, elle y assuroit le sort de Tompson et de la petite Georgette, elle recommandoit d'ailleurs cette enfant à Sainville, bien certaine que Georgette trouveroit un père en lui; enfin elle terminoit ce testament par deux pages qui s'adressoient directement à Sainville, dans lesquelles au nom d'un amour si malheureux elle le conjuroit de vivre, et lui traçoit le plan qu'il devoit suivre. Elle lui prescrivait de voyager pendant trois ans, elle exigeoit positivement qu'il quittât le Languedoc sans aucun délai, et qu'il n'y revint que deux ans après ses voyages. Quand ce testament fut écrit elle le signa, mais elle n'écrivit au bas que le

seul nom de *Constance*. Elle joignit à ce papier un portrait d'elle en miniature, on fit un paquet du tout qu'elle cacheta et qu'elle mit ensuite sous le chevet de son lit. Elle apprit dans ce moment que le Baron étoit dans la chambre voisine, elle devina que le médecin l'avoit instruit et elle demanda à le voir. Le Curé qui avoit passé la nuit près d'elle fut chercher le Baron, et en même tems l'exhorta à modérer l'excès de sa douleur : Venez Monsieur lui dit il, venez admirer un courage héroïque et ne l'ébranlez pas ; respectez cette angélique sérénité d'une ame exaltée par la religion, et n'y portez point un attendrissement dangereux qui pourroit l'affoiblir. Le Baron hors d'état de répondre suivit en silence le curé. Aussitôt que Constance l'aperçut, elle lui tendit la main, je vous ai trompé hier dit elle, mais je désirois que vous prissiez un peu de repos. Votre ami est il encore couché ?... — Oui, il étoit dans une parfaite sécurité. — Il aura dormi !... cette nuit écoulée, il sera privé du sommeil si longtems !... — vous me percez le cœur, oependant l'espérance n'y est point éteinte et le médecin lui même... cessons de nous abuser imterrompt Lady Clarendon

et profitons du tems précieux que la bonté du ciel daigne encore m'accorder. Alors Constance instruisit le Baron en peu de mots de ses dernières volontés et elle y ajouta plusieurs détails particuliers relatifs à Sainville, ensuite regardant le Baron avec attendrissement : pour vous mon ami dit elle, je ne vous parle point de mes sentimens, mais vous êtes désormais le seul ami de Sainville, son unique ressource, jugez si vous m'êtes cher!... ô Constance reprit le Baron je saurai justifier la confiance dont vous m'avez honoré, je suis à Sainville plus que jamais, je me consacre entièrement à lui, le suivre, lui parler de vous, lui rappeler vos conseils, voilà maintenant les seuls devoirs que je me connoisse, je les remplirai dans toute leur étendue soyez en sûre. Je suis tranquille, dit elle. Ah! mon ami, pleurez mon absence, mais bénissez ma mort, il n'en fut jamais de plus douce.... Le ciel a pris pitié des cruelles agitations de ce triste cœur trop sensible et trop imprudent pour ne pas s'égarer, mais assez vertueux pour ne pouvoir se pardonner ses faiblesses se livrer aux passions et trop compter sur sa vertu voilà les écueils les plus funestes de la sagesse, et du bonheur;

si je dois gémir sur mes fautes passées, de quel oeil oserois je envisager l'avenir en supposant que j'ignorasse que le terme de ma vie dut être aussi prochain, qu'y verrois je grand dieu ! la perte entière d'une vertu, dont l'amour, la reconnoissance et la pitié triompheroient bientôt, enfin tout ce que les égaremens les plus coupables et les remords peuvent produire de tourmens réunis ! la mort seule pouvoit m'affranchir de ce destin affreux, elle me conserve mon innocence et l'estime de ce que j'aime. Oui, poursuivit elle, en joignant les mains et les élevant vers le ciel, oui, paisible, pénétrée de la reconnoissance la plus juste, je vais m'endormir avec confiance dans le sein d'un dieu bienfaisant ! il m'a pardonné mes faiblesses, je le sens au calme délicieux qu'il répand dans mon ame ! O grand dieu ! s'écria le Baron, cette prière est digne de toi ! ma voix ose se mêler à celle de Constance à celle d'un ange ! daignes conserver jusqu'au dernier moment à cette ame sublime cette force, cette sensibilité, qui t'honore toi même, que sa résignation serve d'exemple et de modèle, qu'elle instruisse ses malheureux amis, et qu'elle leur apprenne à connoître tout le pouvoir de la vertu que tu

diriges. Comme il achevoit ces paroles, on vint l'avertir que Sainville se levait. Il étoit cinq heures; Constance se troubla, elle demanda à boire, on lui fit prendre quelques gouttes d'éther. Elle se recueillit un moment; ensuite elle chargea le médecin d'aller prévenir Sainville et il sortit aussitôt pour s'acquitter de cette triste commission. Au bout d'un demi quart d'heure la porte se rouvrit et l'on vit paraître Sainville, pâle, tremblant, les cheveux en désordre, marchant d'un pas chancelant.... il s'avance vers le lit, tombe à genoux, et sans verser une larme, fixe des yeux égarés sur le visage de Constance.... elle tire le paquet qui renferme son testament et le lui présentant, recevez lui dit elle d'une voix foible, ce dernier témoignage de la plus tendre affection, et jurez moi par nos sentimens et nos malheurs d'exécuter fidèlement tout ce que ma tendresse vous prescrit. Sainville sans prendre le paquet, sans paraître écouter, sans proférer un mot, la fixoit toujours avec un regard effrayant. Constance pâlit et laissa tomber sa tête sur son oreiller. Après un moment de silence elle se souleva et dit: Sainville, voulez vous que je meure désespérée? ô que faut il

dire? s'écriait-il, — faites le serment que j'exige.... les momens nous sont chers.... dieu m'appelle.... il va m'interroger, il me rendra responsable de vos jours, promettez moi d'en prendre soin..... à ces mots un gémissement sourd et lamentable fut d'abord la seule réponse de l'infortuné Sainville, mais il dit ensuite d'une voix étouffée.... oui.... je vous promets tout. Prenez donc cet écrit, reprit Lady Clarendon, ... vous y trouverez les derniers vœux de l'amie la plus tendre, quand vous le lirez elle n'existera plus, mais vous pourrez encore vous laisser guider par elle et prouver en lui obéissant combien elle vous fut chère. Vivez pour honorer sa mémoire.... ô mon dieu, poursuivit elle avec force, jette un regard de compassion sur cet infortuné! daigne éclairer cette ame déchirée digne de te connoître et de s'élever jusqu'à toi.... que cette sympathie dangereuse qui nous égara l'un et l'autre serve à le consoler dans ce moment suprême!.... fais passer dans son cœur les sentimens du mien, fais y succéder à la folle ivresse des passions le saint enthousiasme de la vertu!.... Lady Clarendon prononça ces paroles avec une ferveur qui sembla la ranimer entièrement;

jamais elle ne parut si touchante et si belle; la dignité de son action, l'expression céleste de sa physionomie, et les sons pénétrants de sa voix harmonieuse, donnoient à sa figure ainsi qu'à son discours quelque chose de divin et de surnaturel,.... elle fit une pause.... ensuite prenant son rideau elle l'abattit doucement entre elle et Sainville et se dérochant ainsi à ses regards, adieu dit elle, adieu!.... que ce voile qui nous sépare pour jamais ne soit plus levé!.... à ces mots se retournant de l'autre côté elle reçut des mains du vénérable curé, la croix qu'il lui tendoit, elle la prit dans ses bras ferma les yeux et cessa de parler. Sainville dans un état de saisissement et de stupeur qui ne lui laissoit que la faculté de sentir et de souffrir, étoit toujours à genoux, toujours immobile et muet! Le Baron placé derrière lui le soutenoit sans qu'il s'en aperçut au bout d'un demi-quart d'heure Lady Clarendon fit un léger mouvement, le curé appelle le médecin, ce dernier s'avance, passe sous le rideau, et presque aussitôt se retournant vers le Baron, invoquons la, dit il, son ame angélique s'est élancée dans le sein de son créateur ô ciel s'écria le Baron

hors de lui ! c'en est donc fait , elle n'est plus ! . . . à ces paroles Sainville tressaille , une horrible convulsion agite tout son corps , on veut l'entraîner hors de la chambre , il se débat et tombe enfin sans connoissance dans les bras de son ami.

F I N.



De l'Imprimerie

de J. D. A. ECKHARDT à Altona.

